God
824.3
mon/ESS
101740

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 20 February, 2016

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS,

ET PRÉCÉDÉS

DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

101740

VOL I

TOME PREMIER.

PARIS,

FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

101740

00101740

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On a souvent réimprimé les *Essais* de Montaigne. Nombre de commentateurs en ont successivement accompagné les publications de notes et d'explications qu'une version incorrecte, un style souvent difficile à entendre, des tournures vieillies, et des citations multipliées, rendaient nécessaires. Parmi ces différentes éditions, nous avons suivi de préférence celle qu'en a récemment publiée M. Lefèvre, qui a bien voulu nous autoriser à rassembler dans notre ouvrage les remarques nombreuses et savantes qui se trouvent dans le sien. Nous nous sommes particulièrement attachés à conserver avec une attention tout à fait scrupuleuse la vieille et irrégulière orthographe de Montaigne. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui pouvait rendre notre livre recommandable, nous le faisons précéder de l'Éloge de Montaigne, qui a remporté en

1812 le prix proposé par l'Académie française. Cet éloge est dû à la plume d'un jeune professeur de rhétorique, qui, dès lors, préludait aux nombreux et brillants succès que depuis il a obtenus, et qui l'ont mis au rang de nos littérateurs les plus distingués.

Les notes, que nous avons fait suivre des initiales du nom de leurs auteurs, sont de MM. Coste, Naigeon, Amaury Duval, Éloi Johanneau; quelques-unes, en assez grand nombre, et sans indication de nom d'auteur, pour la plupart, appartiennent en partie à M. Lefèvre lui-même, qui, en remplissant le vide laissé par les autres commentateurs, nous a laissé peu de chose à y ajouter.

ÉLOGE
DE MONTAIGNE,[a]

PAR M. VILLEMAIN.

DANS tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs, qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place, de lui-même, à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis : tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue

(a) Ce discours a remporté le prix d'éloquence décerné par la classe de la Langue et de la Littérature françaises, dans la séance du 23 mars 1812.

informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens : son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation ; et lorsque, après longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes, qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, long-temps unique, demeure toujours original ; et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage : cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne. On l'entend mieux, on l'imite plus hardiment ; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser ; il inspire nos plus illustres écrivains ; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, aux changements des mœurs ? voilà le charme qui ne peut vieillir. Et ce n'est pas seulement de siècle en siècle, et à de longs intervalles, que le goût change, et que les ouvrages éprouvent des fortunes

diverses : dans la vie même de l'homme, il est une période où, détrompés de ce monde idéal que les passions formaient autour de nous, ne sachant plus excuser des illusions qui ne se retrouvent plus dans nos cœurs, perdant l'enthousiasme avec la jeunesse, et réduits à ne plus aimer que la raison, nous devenons moins sensibles aux plus éclatantes beautés de l'éloquence et de la poésie. Mais qui pourrait se lasser d'un livre *de bonne foy* (*a*) écrit par un homme de génie? Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter, *ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude*, nous avoue ses faiblesses, pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

(*a*) Expression de Montaigne.

ÉLOGE

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME, dès qu'il sut réfléchir, s'étonna de lui-même, et sentit le besoin de se connaître. Les premiers sages furent ceux qui s'occupèrent de cette importante étude. Ils voulurent d'abord pénétrer trop avant; de là tous les rêves de l'antiquité, quand elle espéra lever le voile mystérieux qui cache l'origine et les destinées de l'homme. Ses efforts furent plus heureux dans des recherches moins ambitieuses. Socrate, dit-on, ramena le premier la philosophie sur la terre. Il en fit une science usuelle qui s'appliquait à nos besoins et à nos faiblesses; science d'observation et de raisonnement qui nous prenait tels que nous sommes, pour nous rendre tels que nous devons être, et nous étudiait pour nous corriger. Considérée sous ce point de vue, la morale ne peut se trouver que chez les peuples civilisés; elle suppose des esprits développés par l'exercice de la réflexion et des caractères mis en jeu par les rapports de la vie sociale. Aussi la voyons-nous passer de la Grèce dans Rome, lorsque Rome victorieuse fut devenue savante et polie. Mais,

depuis la chute de l'empire romain, cette science, il faut l'avouer, resta long-temps ignorée des peuples de l'Europe. Le pédantisme et la superstition ne sont guère favorables à l'étude réfléchie que l'esprit humain fait sur lui-même; et la scholastique est bien loin de la morale.

En Italie même, où le génie des arts fut si précoce, la saine raison tarda long-temps à paraître; et, pour la trouver en France, il faudrait aller jusqu'aux belles années de Louis-le-Grand, si Montaigne n'avait paru dès le seizième siècle.

Né d'un père qui admirait la science, sans la juger, sans s'y connaître, et voulait donner à son fils un bien dont il était privé lui-même, il eut, dès le berceau, un précepteur à côté de sa nourrice, et apprit, pour ainsi dire, à bégayer dans la langue latine. Cette première facilité détermina son goût pour la lecture, et le jeta naturellement dans l'étude de l'antiquité, qui présentait à son esprit, avide de savoir, des plaisirs toujours nouveaux, sans le fatiguer par les efforts qu'exige l'intelligence d'un idiôme étranger.

Poètes, orateurs, historiens, philosophes, il dévore tout avec une égale ardeur. Il va de Rome dans la Grèce, qu'il ne connut

jamais aussi bien, parce qu'il ne la connut pas dès l'enfance; mais il trouve dans Amyot un interprète agréable, un guide auquel il aime à se confier. Une imagination vive et curieuse lui fait parcourir mille objets; une disposition particulière de son esprit lui fait observer tout ce qui se rapporte à l'homme, ses lois, ses mœurs, ses coutumes, et l'intéresse non-seulement à l'histoire générale, mais, pour ainsi dire, aux anecdotes de l'espèce humaine. Enfin, parvenu à l'âge mûr, il s'amuse à se rappeler tout ce qu'il a vu, senti, pensé, découvert en soi-même ou dans les autres. Il jette ses idées dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre où elles se présentent, tantôt s'élevant aux plus sublimes spéculations de l'ancienne philosophie, tantôt descendant aux plus simples détails de la vie commune, parlant de tout, se mêlant toujours lui-même à ses discours, et faisant de cette espèce d'égoïsme, si insupportable dans les livres ordinaires, le plus grand charme du sien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs, et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct

son caprice même, lui fournissent à tout moment des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsqu'enfin il vient à décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon*, *mais comme sien*. Une telle marche est longue, mais elle est agréable, elle est instructive, elle apprend à douter; et ce commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme. Peut-être aussi cette manière de composer convenait mieux au caractère de Montaigne, ennemi d'un long travail et d'une application soutenue. Il parle beaucoup de morale, de politique, de littérature; il agite, à la fois, mille questions; mais il ne propose jamais un système. Sa réserve tient à sa paresse autant qu'à son jugement. Il lui en coûterait de poser des principes, de tirer des conséquences, et d'établir, à force de raisonnements, la vérité, ou ce que l'on prend pour elle. Cette entreprise lui paraîtrait trop laborieuse, et la justesse de son esprit l'avertit que souvent elle ne serait pas moins inutile que téméraire. Il aime mieux se borner à ce

qu'il voit au moment où il parle, et semble vouloir n'affirmer qu'une chose à la fois. Ce n'est pas le moyen de faire secte, aussi, jamais philosophe n'en fut plus éloigné que Montaigne. Il dit trop naïvement et le pour et le contre. Au moment où vous croyez tenir sa pensée, vous êtes déconcerté par un changement soudain, qu'au reste il ne prévoyait pas lui-même plus que vous. Une pareille incertitude, qui prouve plus de franchise que de faiblesse, n'aurait pas dû, ce semble, exciter la sévère indignation de Pascal. Cet inexorable moraliste, si grand par son génie encore au-dessus de ses ouvrages, ne craint pas d'affirmer que Montaigne *met toutes choses dans un doute si universel et si général, que l'homme, doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos.*

Pascal n'abuse-t-il pas ici de la puissance de son imagination, pour imposer à notre faiblesse par l'énergie de la parole? Quel est ce fantôme d'incrédulité qu'il prend plaisir à élever lui-même, pour l'écraser aisément sous le poids de son invincible éloquence? Où peut-il donc trouver dans les aveux d'un philosophe si ingénieux et si modeste, cet incorrigible pyrrhonien, poursuivi par le

doute jusque dans son doute même, et changeant de folie, sans pouvoir en guérir? Montaigne n'a jamais douté ni de Dieu ni de la vertu. L'apologie de Raymond de Sébonde renferme la plus éloquente profession de foi sur l'existence de la divinité; et les orateurs sacrés n'ont jamais peint avec plus de force les tourments du vice, et la joie de la bonne conscience. Du reste, Montaigne trouve dans la nature de l'homme de terribles difficultés et d'inconcevables mystères; il regarde en pitié les erreurs de notre raison, la faiblesse et l'incertitude de notre entendement; il affecte un moment de nous ravaler jusqu'aux bêtes; et Pascal l'approuve alors. Ce sublime contempteur des misères de l'homme triomphe de voir (a) *la superbe raison froissée par ses propres armes. Il aimerait*, dit-il, *de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance.* Pourquoi donc, ô Pascal, défendiez-vous tout à l'heure à un sage de se défier de cette raison que vous-même reconnaissez si faible et si trompeuse? Voulez-vous maintenant le conduire, par l'impuissance de penser, à la nécessité de croire? et vous semble-t-il qu'il soit besoin de lui arracher

(a) Pensées de Pascal, ch. XI.

le flambeau de la raison pour le précipiter dans la foi ?

La métaphysique de Montaigne se réduit donc à un petit nombre de vérités essentielles, qui demandent peu d'efforts pour être saisies. Sur tout le reste il est dans l'ignorance, et il ne s'en fâche pas. Peut-être seulement a-t-il le tort de rapporter avec trop de complaisance les opinions de ceux qui n'ont pas craint d'expliquer tant de choses qu'ils n'entendaient pas mieux que lui. Mais son incertitude, son *incuriosité* (*a*) se fait-elle sentir dans les principes de sa morale? A-t-il les mêmes doutes lorsqu'il s'agit de nos devoirs? Comme il siérait mal d'employer l'art des rhéteurs avec un écrivain qui s'en est tant moqué, nous avouerons que, si l'on peut disculper sa philosophie d'un pyrrhonisme absolu, sa morale tient beaucoup de l'école d'Épicure. Sans doute il voulait qu'elle fût plus d'usage. Cette philosophie sublime, qui veut changer l'homme au lieu de le régler, en lui présentant pour modèle la perfection désespérante d'une vertu idéale, le dispense trop souvent de la réaliser : la leçon ne paraît pas faite pour nous : l'exemple est pris dans une autre nature. On peut

(*a*) Expression de Montaigne.

l'admirer; mais chacun trouve en soi le droit de ne pas l'imiter. Si vous voulez qu'on tâche d'atteindre au but, ne le mettez pas hors de la portée commune. Le sage, pour faire monter la foule jusqu'à lui, doit se pencher vers elle. C'est le mouvement naturel de Montaigne. Il vient à nous le premier, en nous montrant les imperfections de son esprit, ses erreurs, ses torts, ses petitesses; mais jamais il n'a rien de bas ni de criminel à nous révéler; et ce bonheur, ou cette discrétion, me paraît plus utile pour le lecteur que la franchise trop mesurée de Rousseau. J'apprends, dans les aveux du premier, quelles peuvent être les fautes d'un honnête homme; et, si j'apprends à les excuser, en revanche je m'habitue à ne pas en concevoir d'autres: mais je craindrais, en lisant Rousseau, d'arrêter trop long-temps mes regards sur de coupables faiblesses, qu'il faut toujours tenir loin de soi, et dont la peinture trop fidèle est plus dangereuse pour le cœur qu'elle n'est instructive pour la raison.

Montaigne, je l'avoue, ne connaît pas l'art d'anéantir les passions; il réclamerait volontiers, avec La Fontaine, contre cette philosophie rigide qui *fait cesser de vivre avant que l'on soit mort.* Il aime à vivre, c'est-à-

dire à goûter les plaisirs que permet la nature bien ordonnée. Pour moi, dit-il, *j'aime la vie et la cultive, telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer.* Il croit que c'est le parti de de la sagesse, et qu'on serait coupable autant que malheureux de se refuser l'usage des biens que nous avons reçus en partage. *On fait tort à ce grand et tout puissant donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer. Tout bon, il a fait tout bon.* Ces maximes peuvent être rejetées par quelques esprits austères, qui ne conçoivent pas de vertu sans combat, et jugent du mérite par l'effort. Elles pourraient être dangereuses pour quelques ames ardentes et passionnées, que leurs desirs emporteraient trop loin; et qui doivent être retenues, parce qu'elles ne savent pas s'arrêter. Mais Montaigne s'adresse à ceux qui, comme lui, éprouvent plutôt les faiblesses que les fureurs des passions; et c'est le grand nombre. Il est le conseiller qui leur convient. Il ne les effraie pas sur leurs fautes, qui lui paraissent une conséquence de leur nature. Il ne s'indigne pas de cette alternative de bien et de mal, qu'il regarde comme une faiblesse dont il trouve l'explication en lui-même. Il ne désespère personne, il n'est mécontent ni de lui, ni des

autres. Ses principes ne sont jamais sévères: s'ils pouvaient l'être, ses exemples seraient là pour nous défendre et nous rassurer. Il ne cherche donc pas à nous faire peur du vice; peut-être ne croit-il pas en avoir le droit: mais il s'efforce de nous séduire à la vertu, qu'il appelle *qualité plaisante et gaye*. Pour dernier terme, il nous propose le plaisir, et c'est au bien qu'il nous conduit.

La morale de Montaigne n'est pas sans doute assez parfaite pour des chrétiens: il serait à souhaiter qu'elle servît de guide à tous ceux qui n'ont pas le bonheur de l'être. Elle formera toujours un bon citoyen et un honnête homme. Elle n'est pas fondée sur l'abnégation de soi-même; mais elle a pour premier principe la bienveillance envers les autres, sans distinction de pays, de mœurs, de croyance religieuse. Elle nous instruit à chérir le gouvernement sous lequel nous vivons, à respecter les lois auxquelles nous sommes soumis, sans mépriser le gouvernement et les lois des autres nations, nous avertissant de ne pas croire que nous ayons seuls le dépôt de la justice et de la vérité. Elle n'est pas héroïque, mais elle agrandit, elle transporte notre ame par la peinture des fortes vertus de l'antiquité, par le mépris des choses

mortelles, et l'enthousiasme des grandes vérités. Mais bientôt elle nous ramène à la simplicité de la vie commune, nous y fixe par un nouvel attrait, et semble ne nous avoir élevés si haut dans ses théories sublimes, que pour nous réduire avec plus d'avantage à la facile pratique des devoirs habituels et des vertus ordinaires.

Ces divers principes de conduite ne sont jamais, chez Montaigne, énoncés en leçons : il a trop de haine pour le ton doctoral ; mais c'est le résumé des confidences qu'il laisse échapper en mille endroits. Il nous dit ce qu'il fait, ce qu'il voudrait faire. Il nous peint ce qu'il appelle sa vertu, confessant que c'est bien peu de chose, et que tout l'honneur en appartient à la nature plutôt qu'à lui. On a trouvé de l'orgueil dans cette méthode d'un homme qui rappelle tout à soi, et se fait centre de tout : elle n'est que raisonnable, et porte sur une vérité : tous les hommes se ressemblent au fond. Malgré les différences que met entre eux l'inégalité des talents, des caractères et des conditions, il est, si je puis parler ainsi, un air de famille commun à tous. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve, dit Pascal, qu'il y a plus d'hommes originaux. N'est-il pas également vrai de dire

qu'avec plus d'esprit encore on découvrirait l'homme original, dont tous les hommes ne sont que des nuances et des variétés qui le reproduisent avec diverses altérations, mais ne le dénaturent jamais? Voilà ce que Montaigne a voulu trouver, et ce qu'il ne pouvait chercher qu'en lui-même. C'est ainsi qu'il nous jugeait en s'appréciant, et qu'il faisait notre histoire, en nous racontant la sienne. Mais en même temps qu'il étudie dans lui-même le caractère de l'homme, il étudie dans tous les hommes les modifications sans nombre dont ce caractère est susceptible. De là tant de récits sur tous les peuples du monde, sur leurs religions, leurs lois, leurs usages, leurs préjugés; de là cette immense collection d'anecdotes antiques et modernes sur tous sujets et en tous genres; entreprises hardies, sages conseils, exemples de vices ou de vertus, fautes, erreurs, faiblesses, pensées ou paroles remarquables. De là cette foule sans nombre de figures différentes qui passent tour à tour devant nos yeux, depuis les philosophes d'Athènes jusqu'aux sauvages du Canada. Placé au milieu de ce tableau mouvant, Montaigne voit et entend tous les personnages, les confrontant avec lui-même, et se persuadant de plus en plus que la cou-

tume décide presque de tout ; qu'il n'y a du reste qu'un petit nombre de choses assurées qu'il faut croire, quelques choses probables qu'il faut discuter, beaucoup de choses convenues qu'il faut respecter pour le bien général.

Mais si le scepticisme de Montaigne, plus modéré que celui de tant d'autres philosophes, ne touche jamais aux principes conservateurs de l'ordre social, sa raison en a d'autant plus de force pour attaquer les préjugés ridicules ou funestes, dont ses contemporains étaient infatués; et d'abord n'oublions pas que le siècle de Montaigne était encore le temps de l'astrologie, des sorciers, des faux miracles, et de ces guerres de religion, les plus cruelles de toutes ; n'oublions pas que les hommes les plus respectables partageaient les erreurs et la crédulité du vulgaire ; et qu'enfin, écrivant plusieurs années après l'auteur des *Essais* le judicieux de Thou rapportait, et croyait peut-être, toutes les absurdités merveilleuses qui font rire de pitié dans un siècle éclairé. Combien aimerons-nous alors que Montaigne sache trouver la cause de tant d'erreurs dans notre curiosité et dans notre vanité! S'agit-il d'un fait incroyable ? Nous disons (*a*) :

(*a*) Montaigne

comment est ce que cela se fait? Et nous découvrons une raison; mais *se fait il? eust esté mieulx dit.* Une fois persuadés, nous croyons que (a) *c'est ouvrage de charité de persuader les aultres, et, pour ce faire, chascun ne craint pas d'ajouter de son invention autant qu'il en voit estre necessaire à son conte, pour suppleer à la resistance et au defaut qu'il pense estre en la conception d'aultruy.* Et c'est ainsi que les sottises s'accréditent et se perpétuent. Il est des sottises qui ne sont que ridicules; il en est d'affreuses. Montaigne se moque des unes, et combat les autres avec les armes de la raison et de l'humanité. Il plaint ces malheureuses victimes de la superstition de leurs juges et de la leur, qui s'attribuaient un pouvoir sacrilége sur toute la nature, et ne pouvaient échapper aux flammes du bûcher.

On a beaucoup parlé des paradoxes de Montaigne. Quelques-uns surtout ont reçu de la plume d'un écrivain éloquent une célébrité nouvelle, qui nous oblige d'en rendre à leur véritable auteur ou la gloire ou le blâme. Personne n'ignore que, dans la fameuse question proposée par l'Académie de Dijon, le philosophe genévois, en se déclarant avec

(a) Montaigne.

une sorte d'animosité le détracteur des sciences et des arts, en affectant de les accuser en son nom, ne fait cependant que répéter les reproches que l'auteur des *Essais* avait allégués deux siècles avant lui. J'ajouterai qu'en les répétant, il les exagère, et que, voulant faire un système de ce qui n'est chez son modèle qu'une opinion hasardée par caprice, comme tant d'autres, il s'éloigne beaucoup plus de la vérité, et tombe dans une plus choquante erreur. Il est permis d'être sévère avec Rousseau : la plus rigoureuse censure n'atteindra jamais jusqu'à sa gloire ; ses admirateurs même peuvent lui reprocher, en général, d'outrer les idées qu'il emprunte. Si Montaigne nous dit avec autant de vérité que de bonhomie, *Nous avons abandonné nature, et luy voulons apprendre sa leçon, elle qui nous menoit si heureusement et si seurement;* Rousseau ne craint pas de nous redire : *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme.* C'est ainsi que l'Émile peut souvent paraître une exagération des idées de Montaigne, sur l'éducation de l'enfance et l'art de former les hommes.

Ce n'est pas que, sur plusieurs points de cet intéressant sujet, Rousseau ne mérite

notre reconnaissance, pour avoir renouvelé, avec toutes les séductions de son talent, des vérités utiles et trop négligées. La nécessité de diriger avec soin les premières années de l'enfance, de prendre ses inclinations dès le berceau, et de les conduire, ou plutôt de les laisser aller au bien, sans gêne et sans effort; la grande importance de l'éducation physique, les exercices du corps tournant au profit de l'ame, l'art de former la raison en l'accoutumant à se faire des idées plutôt que d'en recevoir, l'inutilité des études qui n'occupent que la mémoire, le secret de faire trouver les choses au lieu de les montrer, tant d'autres idées qui n'en sont pas moins vraies pour être peu suivies, ont heureusement passé des écrits de Montaigne dans l'ouvrage de Rousseau.

Montaigne haïssait le pédantisme : mais il aimait la science, quoiqu'il en ait médit quelquefois. Il convient que *c'est un grand ornement, et un outil de merveilleux service.* Cependant ce qu'il exige avant tout dans un gouverneur, c'est le jugement. *Je veux*, dit-il, *qu'il ait plutost la teste bien faite que bien pleine.* Quand le gouverneur aura formé le jugement de son élève, il peut lui permettre l'étude de toutes les sciences. *Nostre ame s'eslargit, d'autant plus qu'elle se remplit.* Ce langage n'est

pas celui d'un ennemi des lettres. Et comment Montaigne aurait-il pu se défendre de les aimer! Elles firent l'occupation et le charme de sa vie; elles élevèrent sa raison au-dessus de celle de ses contemporains, qui les étudiaient aussi, mais qui ne savaient pas s'en servir. Elles firent de lui un sage; et, ce qu'il estimait peut-être bien plus, elles en firent un homme heureux.

Telle est l'idée que je me forme de Montaigne, considéré comme philosophe et comme moraliste : jamais d'exagération, jamais de système orgueilleusement chimérique; quelquefois des idées incertaines, parce qu'il y a beaucoup d'incertitude dans l'esprit humain; toujours une candeur et une bonne foi qui feraient pardonner l'erreur même.

Quand je me représente ces divers caractères, trop faiblement crayonnés dans un éloge imparfait, et que j'essaie d'embrasser d'une seule vue ce talent si varié, si naturel, cette imagination si vraie et si vive, je suis frappé de plusieurs ressemblances sensibles que j'aperçois entre Montaigne et l'un de nos plus célèbres écrivains, le seul que l'on ne puisse comparer à personne. Je ne sais si je m'abuse : je crains qu'un parallèle ne semble toujours un lieu commun, et qu'un rappro-

chement de Voltaire et de Montaigne ne soit au moins un paradoxe. Mais, en écartant les plus brillantes productions de Voltaire, en ne choisissant qu'une seule partie de sa gloire, ses Mélanges de métaphysique et de morale, ne découvre-t-on pas en effet plusieurs rapports remarquables entre deux hommes si différents ? Des deux côtés, je vois une vaste lecture, une immense variété de souvenirs, et cette même mobilité d'imagination qui passe rapidement sur chaque objet, dans l'impatience de les parcourir tous à la fois. Des deux côtés, je suis étonné de tout le chemin que je fais en quelques instants, et du grand nombre d'idées que je trouve en quelques pages. Tous deux se montrent doués d'une raison supérieure. Montaigne, aussi vif, et cependant plus verbeux, plus diffus; c'est le tort de son siècle : Voltaire, quelquefois moins profond, a toujours plus de justesse et de netteté; c'est le mérite du sien. Tous deux ont connu les faiblesses et les inconséquences de l'homme; tous deux rient de l'espèce humaine : le rire de Voltaire est plus amer; ses railleries plus cruelles. Tous deux cependant respirent l'amour de l'humanité. Celui de Voltaire est plus ardent, plus courageux, plus infatigable. On connaît assez

la haine de l'un et de l'autre pour le charlatanisme et l'hypocrisie. Montaigne a mieux su s'arrêter. Voltaire confond trop souvent les objets les plus saints de la vénération publique, avec de vaines superstitions que l'on doit détruire par le ridicule. Tous deux ont pensé hardiment, et ont exprimé franchement leurs pensées. La franchise de Voltaire est plus maligne, et celle de Montaigne plus naïve ; mais tous deux ont oublié trop souvent la décence dans les idées et même dans l'expression ; et nous devons leur en faire un reproche : car le plus grand tort du génie, c'est de faire rougir la pudeur, et d'offenser la vertu.

SECONDE PARTIE.

Si Montaigne n'avait que le mérite assez rare de dire souvent la vérité, il aurait, on peut le croire, comme Charron son imitateur, obtenu plus d'estime que de succès, et plus d'éloges que de lecteurs. Ceux même qui se piquent d'aimer avant tout la raison, veulent encore qu'elle soit assez ornée pour être agréable ; et l'on ne cherche pas l'instruction

dans un livre où l'on craint de trouver l'ennui. Montaigne plaît, amuse, intéresse par la naïveté, l'énergie, la richesse de son style et les vives images dont il colore sa pensée. Ce charme se fait sentir aux hommes qui n'ont jamais réfléchi sur les secrets de l'art d'écrire; mais il mérite d'être particulièremeut analysé par tous ceux qui font leur étude de cet art si difficile, même pour le génie.

Je sais que l'on pourrait attribuer une partie du plaisir que donne le style de Montaigne à l'ancienneté de son langage. L'élégant Fénélon lui-même regrettait quelquefois l'idiôme de nos pères. Il y trouvait je ne sais quoi *de court*, *de naïf*, *de hardi*, *de vif et de passionné*. On doit avouer en effet que les priviléges, ou plutôt les licences du vieux français, le retranchement des articles, l'usage des inversions, la hardiesse habituelle des tours, le grand nombre d'expressions proverbiales que les livres empruntaient à la conversation, l'abondance des termes et la facilité de les employer tous sans blesser la bienséance, tant d'autres libertés que nous avons remplacées par des entraves, favorisaient l'écrivain, et donnaient au style un air d'aisance et d'enjouement qui charme dans les sujets badins, et pourrait offrir un amu-

sant contraste dans les sujets sérieux. Cependant la langue française n'avait encore réussi que dans les *joyeusetés foldtres*. Ronsard égarait son talent par une imitation maladroite des langues anciennes; et Amyot n'avait pu rendre que par une heureuse naïveté la précision énergique et l'élégance audacieuse de Plutarque. Il nous est donc permis de dire avec Voltaire : *ce n'est pas le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter.* Je ne dissimulerai pas cependant que ces expressions d'un autre siècle, ces formes antiques, et, pour ainsi dire, ce premier débrouillement d'une langue, aujourd'hui perfectionnée peut-être jusqu'au point d'être affaiblie, présentent un intérêt de curiosité qui peut inviter à la lecture. Mais l'emploi si naturel, les alliances si hardies, les effets si pittoresques de ces termes surannés ; ces coupes savantes, ces mots pleins d'idées, ces phrases où, par la force du sens, l'auteur a trouvé l'expression qui ne peut vieillir, et deviné la langue de nos jours, voilà ce que l'on admire dans Montaigne, voilà ce qu'il n'a pas reçu de son idiôme encore rude et grossier, mais ce qu'il lui a donné par son génie.

L'imagination est la qualité dominante du

style de Montaigne. Cet homme n'a point de supérieur dans l'art de peindre par la parole. Ce qu'il pense, il le voit; et par la vivacité de ses expressions, il le fait briller à tous les yeux. Telle était la prompte sensibilité de ses organes, et l'activité de son ame. Il rendait les impressions aussi fortement qu'il les recevait.

Le philosophe Malebranche, tout ennemi qu'il était de l'imagination, admire celle de Montaigne, et l'admire trop peut-être; il veut qu'elle fasse seule le mérite des *Essais*, et qu'elle y domine, au préjudice de la raison. Nous n'accepterons pas un pareil éloge. Montaigne se sert de l'imagination pour produire au dehors ses sentiments tels qu'ils sont empreints dans son ame. Sa chaleur vient de sa conviction; et ses paroles animées sont nécessaires pour conserver toute sa pensée, et pour exprimer tous les mouvements de son esprit. Quand je vois *ces braves formes de s'expliquer si vives et si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire; je dis que c'est bien penser* (*a*).

Il est vrai que, lorsqu'il s'agit simplement de décrire et de montrer les objets, l'imagi-

(*a*) Montaigne.

nation n'a pas besoin du raisonnement; mais elle est toujours dans la dépendance du goût qui lui défend d'outrer la nature, et souvent ne lui permet pas de la peindre tout entière. Dirons-nous que, dans cette partie de l'art d'écrire, l'auteur des *Essais* soit toujours irréprochable? Non, sans doute; et l'on peut, dans quelques traits échappés à son pinceau trop libre et trop hardi, découvrir quelquefois la marque d'un siècle grossier, dont la barbarie perce jusque dans la sagesse du grand homme qui devait le réformer. Mais que de beautés inimitables couvrent et font disparaître ce petit nombre de fautes! Quelle abondance d'images! quelle vivacité de couleurs! quel cachet d'originalité! Combien l'expression est toujours à lui, lors même qu'il emprunte l'idée! *Les abeilles pillottent de çà, de là, les fleurs; mais elles en font, aprez, le miel qui est tout leur: ce n'est plus thym ni marjolaine.* Voilà tout Montaigne. C'est ainsi que les pensées et les images des auteurs anciens, fondues sans cesse dans ses écrits, sans perdre rien de leur force et de leur élévation, y prennent un caractère qui n'appartient qu'à sa plume.

Montaigne, si je puis m'exprimer ainsi, décrit la pensée, comme il décrit les objets,

par des détails animés qui la rendent sensible aux yeux. Son style est une allégorie toujours vraie, où toutes les abstractions de l'esprit revêtent une forme matérielle, prennent un corps, un visage, et se laissent, en quelque sorte, toucher et manier. S'il veut nous donner une idée de la vertu, il la placera dans *une plaine fertile et fleurissante, où, qui en sçait l'adresse, peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doulx fleurantes.* Il prolongera cette peinture avec la plus étonnante facilité d'expression ; et, quand il l'aura terminée, pour en augmenter l'effet par le contraste, il nous montrera dans le lointain la chimérique vertu des philosophes *sur un rocher à l'ecart, parmy de ronces, fantosme à effrayer les gents.*

Je céderais au plaisir facile de citer beaucoup un écrivain qu'on aimera toujours mieux entendre que son panégyriste ; mais à quels traits dois-je m'arrêter de préférence, dans un ouvrage où tous les chapitres présentent des beautés diversement originales? C'est la manière de Montaigne qu'il faudrait citer. Je choisis une phrase énergique, ou spirituelle, ou gracieuse. Je lis encore, et je rencontre bientôt une nouvelle surprise non moins piquante que la première. Rien n'est

semblable ; et l'impression n'est pas moins vive. En effet, l'auteur des *Essais*, dans un travail libre et sans suite, n'écrivant que lorsqu'il se sent animé par sa pensée, son expression ne peut jamais faiblir ; et dès qu'il conçoit une idée, son style se prête à toutes les métamorphoses, pour la rendre plus heureusement. Ainsi, toujours renvoyé d'une page à l'autre, incertain où fixer mon admiration, chaque fois que j'ouvre le livre, je découvre quelque chose de plus dans l'auteur, et je désespère de pouvoir jamais saisir ni peindre un écrivain qui, non moins varié que fécond, se renouvelle même en se répétant. Cependant ces différences sans nombre peuvent être ramenées à un principe, l'imitation des grands écrivains de l'ancienne Rome ; et je ne crains pas d'assurer que l'on retrouverait dans le génie commun de leur langue, et dans l'usage divers qu'ils en ont fait, tous les secrets de l'idiôme de Montaigne. On sait avec quelle constance il avait étudié ces grands génies, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque, et paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée ? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées. Son esprit,

impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même; mais il conserve les richesses de leur langage et les graces de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait lui faisait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déja fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue, qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle: ou plutôt, l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se faisait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même: sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se soutiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il *enfonce* (*a*) profondément la *signification* des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste; l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat

(*a*) Expression de Montaigne

de Pline l'ancien. Souvent aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts, pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui.

Souvent on se forme une idée générale sur la manière d'un écrivain, d'après une qualité particulière qui se fait remarquer dans son style. On cite toujours le naturel et la bonhomie de Montaigne; et, sans doute, l'auteur des *Essais* se montrait bon-homme, lorsqu'il parlait de lui, et qu'il nous disait quel vin il aimait le mieux. Il se servait d'un *parler* simple et naïf, *tel sur le papier qu'à la bouche* (*a*); mais il ne se servait pas moins naturellement du langage le plus fort, le plus précis, et quelquefois même le plus magnifique, lorsqu'il était emporté par le souvenir d'un grand sentiment, d'une action noble et généreuse. N'est-ce pas dans Montaigne que je trouve la peinture de l'homme de cœur qui *tombe obstiné en son courage; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aulcun point de son asseurance; qui regarde encores*

(*a*) Expression de Montaigne, tome II, p. 61.

en rendant l'ame, son ennemi d'une veue ferme et desdaigneuse, est battu, non pas de nous, mais de la fortune; est tué, sans estre vaincu?

Et cette phrase, aurait-elle paru faible à Démosthène? *Il y a des pertes triomphantes à l'envy des victoires; et ces quatre Victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la deconfiture du roy Léonidas et des siens au pas des Termopyles.*

Quelquefois chez Montaigne cette grandeur est portée trop loin, et se rapproche un peu de la grandeur souvent outrée de Sénèque et de Lucain. Il aimait ces deux auteurs. Il ne haïssait pas les images hardies jusqu'à l'exagération, les expressions éblouissantes, les coups de pinceau plus énergiques que réguliers. On doit le pardonner à l'extrême vivacité de son imagination. Malgré ce penchant naturel, dans ses jugements littéraires, il donne toujours la préférence aux auteurs de l'antiquité qui ont réuni la pureté du goût à l'éclat du talent : Virgile est pour lui le premier des poètes; et si la philosophie de Cicéron lui paraît trop chargée de *longueries d'appréts*, il trouve son éloquence incomparable. Quand il emprunte quelque idée brillante à Lucain ou à Sénèque, jamais il ne

l'affaiblit ; mais il sait presque toujours la rendre plus naturelle. Le bon sens tempérait en lui l'imagination, et retenait sa pensée dans de justes bornes, lors même que ses paroles trop vives et trop impétueuses s'élançaient avec une sorte d'irrégularité.

Ce bon sens qui dirige tous ses raisonnements, qui se fait remarquer au milieu de ses saillies, et ne l'abandonne pas même dans ses caprices et dans ses écarts, devait lui présenter en foule ces pensées heureuses et précises, que l'on aime à retenir parce qu'elles trouvent sans cesse leur application, et que l'on peut les appeler les proverbes des sages. Dans ce genre, j'oserai dire qu'il a donné les plus heureux modèles d'un style dont La Rochefoucauld passe ordinairement pour le premier inventeur. Nulle part vous ne trouverez un plus grand nombre de sentences d'une brièveté énergique, où les mots suffisent à peine à l'idée qui se montre d'elle-même. Je n'essaierai pas de multiplier les exemples. On y verrait avec étonnement cette diction si riche en termes pittoresques, si chargée de circonlocutions ingénieuses, d'expressions redoublées, d'épithètes accumulées, si féconde en développements oratoires et poétiques, se resserrer tout à coup dans les bornes du plus

rigoureux laconisme, et ne plus employer les paroles que pour le besoin de l'intelligence. Cet art d'être court, sans ôter rien à la justesse et à la clarté, semble une des perfections du langage humain : c'est au moins un des avantages que les langues obtiennent avec le plus de peine et le plus tard, après avoir été long-temps travaillées en tous sens par d'habiles écrivains.

Il est encore un autre mérite qui semblerait au premier coup-d'œil tenir à l'écrivain beaucoup plus qu'à l'idiôme, et qui cependant ne se montre guère que dans les langues épurées et polies, dont il devient en quelque sorte le dernier raffinement; c'est l'esprit. Quel sens faut-il attacher à ce mot, ou plutôt en combien de sens divers est-il permis de l'entendre ? Voltaire lui-même, après en avoir prodigué les exemples, désespère de le définir, et d'en indiquer toutes les formes. Toutefois, il est permis d'avancer que l'esprit quel qu'il soit, se réduisant presque toujours à une manière de parler délicate, fine, détournée, se produit avec plus d'avantage à mesure que les ressources d'une langue sont plus variées et mieux connues. Au commencement du siècle de Louis XIV, quelques hommes écrivaient avec génie; le reste ne

couvrait le manque de génie par aucun agrément ; et la sentence de Boileau se trouvait de la plus rigoureuse exactitude :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Dans le siècle suivant, la littérature se rendit plus accessible : il fut permis d'être médiocre, sans être méprisable ; et la faiblesse ornée avec art put mériter quelque estime. Ceux qui ne pouvaient atteindre aux grandes beautés composèrent ingénieusement de petites choses. Ceux qui ne trouvaient point de pensées neuves cherchèrent des expressions heureuses. A défaut de vastes conceptions, il fallut perfectionner les détails. On mit de l'esprit dans le style : les écrivains du second ordre en firent leur principal ornement ; et les grands écrivains n'en dédaignèrent pas l'usage. Champfort ne brille que par l'esprit qu'il montre dans son style ; Montesquieu en laisse beaucoup apercevoir dans le sien.

Mais ce mérite, qui, bien éloigné d'être le premier de tous, exige du moins beaucoup d'art et d'étude, il est assez extraordinaire de le trouver au plus haut degré dans Montaigne, placé à une époque dépourvue de grace et de souplesse.

Comment cet écrivain si naturel et si négligé connaît-il déja tout le jeu des paroles, ces nuances fines et subtiles, ces rapprochements délicats, ces oppositions piquantes, ces artifices de l'art d'écrire, et, pour ainsi dire ces ruses de style, auxquelles on a recours lorsque le siècle de l'invention est passé? En les employant quelquefois-avec la délicatesse de Fontenelle, ou la malice de Duclos, il ne perd jamais la naïveté qui forme le trait le plus marqué de son caractère et de son talent; et, par un mélange difficile à concevoir, mais très-réel, on trouve souvent en lui la simplicité de l'antique bonne foi, et la finesse de l'esprit moderne. Pour expliquer ce problème d'un auteur qui réunit dans sa manière d'écrire celles de plusieurs siècles, il suffit de se souvenir qu'il avait devant ses yeux les divers âges de la littérature latine, et les étudiait indifféremment : il a dû nous deviner plus d'une fois, en imitant Pline le jeune. Des phrases vives et coupées, des bons mots, des traits, des épigrammes, convenaient d'ailleurs très-bien dans un style décousu, qui, comme dit l'auteur lui-même, *ne va que par sauts et par gambades*. Le désordre est souvent pénible : il faut du moins qu'il ait quelque chose d'amusant. Montaigne abuse

beaucoup de son lecteur. Ces chapitres qui parlent de tout, excepté de ce que promettait le titre, ces digressions qui s'embarrassent l'une dans l'autre, ces longues parenthèses qui donnent le temps d'oublier l'idée principale, ces exemples qui viennent à la suite des raisonnements et ne s'y rapportent pas, ces idées qui n'ont d'autre liaison que le voisinage des mots, enfin cette manie continuelle de dérouter l'attention du lecteur, pourrait fatiguer; et l'on serait quelquefois tenté de ne plus suivre un écrivain qui ne veut jamais avoir de marche assurée : un trait inattendu nous ramène, un mot plaisant nous pique, nous réveille. Le sujet nous a souvent échappé : mais nous retrouvons toujours l'auteur; et c'est lui que nous aimons.

Je n'ignore pas que c'est un grand ridicule de vouloir attribuer tous les genres de mérite à l'homme dont on fait l'éloge; et je ne m'arrêterais pas sur l'éloquence de Montaigne, dont la réputation peut se passer d'un nouveau titre, si j'avais été moins frappé de quelques morceaux des *Essais*, où ce grand talent de l'éloquence semble se trahir, à l'insu de l'audace et de la vivacité des mouvements.

Et pourquoi, en effet, la discussion d'une vérité morale intéressante pour l'humanité,

le besoin de combattre une erreur honteuse un préjugé funeste, ne pourraient-ils échauffer l'ame de l'écrivain, l'agrandir, lui communiquer cette force persuasive qui commande aux esprits, et du philosophe éclairé faire un orateur éloquent? Le zèle de la vertu ne serait-il pas aussi puissant que les passions? C'est ainsi que Montaigne me paraît s'élever au dessus de lui-même, lorsqu'il nous exhorte à fortifier notre ame contre la crainte de la mort. Son style devient noble, grave, austère: à l'imitation de Lucrèce, il fait paraître la Nature adressant la parole à l'homme; mais le langage qu'il met dans sa bouche n'appartient qu'à lui. *Sortez*, dit-elle, *de ce monde, comme vous y estes entré, le mesme passage que vous avez fait de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde.* Cette élévation se soutient dans tout le discours de la Nature. Il s'y mêle quelques-unes de ces pensées profondes qui forcent l'ame à se replier sur elle-même. *Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé.*

Une pareille éloquence semble appartenir à cette philosophie austère qui ne ménage

point l'homme, et le poursuit sans cesse avec l'image de la dure vérité. Ce ton ne peut être habituel chez Montaigne. Il devait porter son caractère dans ses écrits; et ce caractère, qu'il a pris tant de plaisir à nous dépeindre, se compose de faiblesse pour lui-même et d'indulgence pour les autres. Il nous excuse trop aisément, pour nous reprocher avec amertume nos fautes et nos erreurs; et il s'aime trop lui-même, pour s'irriter contre les siennes. Il s'aime trop lui-même! je n'ai pas craint de faire cet aveu : on ne peut en abuser. L'ami de La Boétie ne sera jamais exposé à l'accusation d'égoïsme. Non, l'égoïsme, ce sentiment stérile, cette passion avilissante, n'a jamais trouvé place là où régnait la pure amitié. Il n'est pas épuisé par l'habitude de s'aimer seul, ce cœur qui conserve une si grande force d'aimer, s'épanche avec une intarissable abondance sur l'ami qu'il s'est choisi. O La Boétie! que votre nom toujours répété serve à la gloire de votre ami; que toujours on pense avec délices à cette union de deux ames vertueuses qui, s'étant une fois rencontrées, se mêlent, se confondent pour toujours! Mais la mort vient briser des liens si forts et si doux : le plus à plaindre des deux, celui qui survit, demeure

frappé d'une incurable blessure ; il ne fait plus que *traîner languissant :* il n'a plus de goût aux plaisirs. *Ils me redoublent*, dit-il, *le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je lui derobe sa part.* Deuil sacré de l'amitié, sainte et inviolable fidélité, qui n'a plus pour objet qu'un souvenir ! Qu'elle est l'ame détachée d'elle-même qui se plait à prolonger son affliction pour honorer la mémoire de l'ami qu'elle a perdu? C'est celle de Montaigne ; c'est Montaigne qui se fait une religion de sa douleur, et craint d'être troublé dans ses regrets par un bonheur où son ami ne peut plus être. On aime à rencontrer dans l'éloge d'un homme supérieur ces marques d'un caractère sensible et tendre. Elles nous donnent le droit de chérir celui que nous admirons ; mais que dis-je ? ces deux sentiments, l'admiration et l'amour, se confondent tellement au nom de Montaigne que l'un disparaît presque dans l'autre. Son idée ne réveille pas en nos ames ce respect mêlé d'enthousiasme que nous inspirent les génies illustres qui ont fait la gloire des lettres. La distance nous paraît moins grande entre nous et lui. Nous sentons qu'il y a dans ses principes, dans sa conduite, quelque chose qui le rapproche de nous. Nous l'aimons

comme un ami plein de candeur et de simplicité que nous serions tentés de croire notre égal, si la supériorité de sa raison et la vivacité de son esprit ne se déclaraient à chaque instant par des traits ingénieux et soudains, que toute sa bonhomie ne peut cacher à nos yeux.

Sa vie nous offre peu d'évènements; elle ne fut point agitée : c'est le développement paisible d'un caractère aussi noble que droit. La tendresse filiale, l'amitié, occupèrent ses plus belles années. Il voyagea, n'étant déja plus jeune, et n'ayant plus besoin d'expérience : mais son ame, nourrie si long-temps des souvenirs du génie antique, retrouva de l'enthousiasme à la vue des ruines de Rome. Malgré son éloignement pour les honneurs et les emplois, élu par le suffrage volontaire de ses concitoyens, il avait rempli deux fois les fonctions de premier magistrat dans la ville de Bordeaux. Il croit que son administration n'était pas assez sévère : je le crois aussi. Sans doute il était plus fait pour étudier les hommes que pour les gouverner. C'était l'objet où se portait naturellement son esprit. Il s'en occupa toujours dans le calme de la solitude et dans les loisirs de la vie privée. Les fureurs de la guerre civile

troublerent quelquefois son repos; et sa modération, comme il arrive toujours, ne put lui servir de sauvegarde. Cependant ces orages mêmes ne détruisirent pas son bonheur.

C'est ainsi qu'il coula ses jours dans le sein des occupations qu'il aimait, libre, et tranquille, élevé par sa raison au-dessus de tous les chagrins qui ne venaient point du cœur, attendant la mort, sans la craindre, et voulant qu'elle le trouvât *occupé à bêcher son jardin, et nonchalant d'elle.*

Les *Essais*, ce monument impérissable de la plus saine raison et du plus heureux génie, ne furent pour Montaigne qu'un amusement facile, un jeu de son esprit et de sa plume. Heureux l'écrivain qui, rassemblant ses idées comme au hasard, et s'entretenant avec lui-même, sans songer à la postérité, se fait cependant écouter d'elle! On lira toujours avec plaisir ce qu'il a produit sans effort. Toutes les inspirations de sa pensée, fixées à jamais par le style, passeront aux siècles à venir. Quel fut son secret? il s'est mis tout entier dans ses ouvrages. Il jouira donc mieux que personne de cette immortalité que donnent les lettres, puisqu'en lui seul l'homme ne sera jamais séparé de l'é-

crivain, et que son caractère ne sera pas moins immortel que son talent.

Montaigne, te croyais-tu destiné à tant de gloire, et n'en serois-tu pas étonné? Tu ne parlais que de toi, tu ne voulais peindre que toi; cependant tu fus notre historien. Tu retraças, non les formes incertaines et passagères de la société, mais l'homme tel qu'il est toujours et partout. Tes peintures ne sont pas vieillies après trois siècles; et ses copies, si fidèles et si vives, toujours en présence de l'original qui n'a pas changé, conservant toute leur vérité, n'ont rien perdu de leur éclat, et paraissent même embellies par l'épreuve du temps. Ta naïve indulgence, ta franchise et ta bonhomie ont cessé depuis long-temps d'être en usage : elles ne cesseront jamais de plaire; et tout le raffinement d'un siècle civilisé ne servira qu'à les rendre plus curieuses et plus piquantes. Tes remarques sur le cœur humain pénètrent trop avant pour devenir jamais inutiles. Malgré tant de nouvelles recherches et de nouveaux écrits, elles seront toujours aussi neuves que profondes. Pardonne-moi d'avoir essayé l'analyse de ton génie, sans autre titre que d'aimer tes ouvrages. Ah! la jeunesse n'est pas faite pour apprécier dignement les leçons de l'expérience,

et n'a pas le droit de parler du cœur humain qu'elle ne connaît pas. J'ai senti cet obstacle : plus d'une fois j'ai voulu briser ma plume, me défiant de mes idées, et craignant de ne pas assez entendre les choses que je prétendais louer. La supériorité de ta raison m'effrayait, o Montaigne! Je désespérais de pouvoir atteindre si haut. Ta simplicité, ton aimable naturel, m'ont rendu la confiance et le courage : j'ai pensé que toi-même, si tu pouvais supporter un panégyrique, tu ne te plaindrais pas d'y trouver plus de bonne foi que d'éloquence, plus de candeur que de talent.

PRÉCIS DE LA VIE
DE
MICHEL DE MONTAIGNE.

MICHEL DE MONTAIGNE naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533. Lui-même nous apprend toutes les particularités de son enfance et de son éducation. C'est ainsi que nous savons que son père, Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne et maire de Bordeaux, prit un soin tout particulier de son instruction, lui faisant dès le berceau apprendre le latin qu'il possédait à l'âge de six ans, même avant de connaître sa langue maternelle. On lui enseigna le grec par forme de divertissement. Dès cet âge, il fut envoyé au collège de Bordeaux pour y perfectionner ses études, qu'il acheva avec distinction sous les célèbres professeurs Grouchi, Muret et Buchanan. Son père qui le destinait à la robe lui fit épouser la fille d'un conseiller du parlement de Bordeaux. Montaigne se trouva lui-même investi par la suite d'une charge pareille, dont il se démit presque aussitôt, pour se livrer plus librement à ses goûts

favoris qui le portaient vers l'étude de la philosophie. Afin de mieux étudier les hommes, il parcourt la France, l'Allemagne et l'Italie; et partout son mérite lui valut des distinctions honorables. De retour dans sa patrie, il fut élu maire de Bordeaux, puis nommé par ses concitoyens pour défendre leurs intérêts aux États qui se tenaient alors. Ce fut dans l'une de ces négociations avec la cour que Charles IX le décora de l'ordre de St.-Michel. Enfin rendu entièrement à lui-même et à son humeur indépendante, il se retira dans son château, où il occupait ses loisirs à composer et retoucher son immortel ouvrage des *Essais*. Il mourut d'une esquinancie, le 13 septembre 1592, entre les bras de ses parents et de ses amis.

Voici les épitaphes latine et grecque dont on a orné sa tombe :

D. O. M. S

Michaeli Montano Petro Sorensi Petri F. Grimundi N. Remundi Pron. Equiti torquato, civi Romano, civitatis Bitturigum viviscorum ex majori, viro ad naturæ gloriam nato. Quojus morum suavitudo, ingenii acumen, extemporalis facundia, et incomparabile judicium supra humanam sortem æstimata sunt. Qui amicos usus reges maxumos, et terræ Galliæ primores viros, ipsos etiam sequiorum par-

tium præstites, tamen etsi patriarum legum, et sacrorum avitorum retinentissimus, sine quojusquam offensa, sine palpo, aut pipulo, universis populatim gratus, utque antidhac semper advorsus omnes dolorum minacias mœnitam sapientiam labris et libris professus, ita in procinctu fati cum morbo pertinaciter inimico diutim validissime conluctatus, tandem dicta factis exæquando, polcræ vitæ polcram pausam cum Deo volente fecit.

Vixit ann. LIX. *mens.* VII. *dieb.* XI. *obiit anno salutis* CIↃ IↃ VIIIC *idib. septemb.*

Francisca Chassanea ad luctum perpetuum hæc relicta marito dolcissimo univira unijugo, et bene merenti mœrens P. C.

Ἥρίον, οὔτις ἰδὼν, ἠδ' οὔνομα τοὐμὸν ἐρωτᾷς,
Μανθανε Μοντανὸς. Παῦσο θαμβοπαθεῖν.
Οὐκ ἐμὰ ταῦτα, δόμας, γένος εὐγενὲς, ὄλβος ἄνολβος,
Προστασιαι, δυνάμεις, παίγνια θνητὰ τύχης.
Οὐρανόθεν κατέβην, θεῖον φυτον, εἰς χθόνα Κελτῶν,
Οὐ σοφὸς Ἑλλήνων ὄγδοος, οὔτε τριτος
Αὐσονιων· αλλ' εἷς πάντων ἀντάξιος ἄλλων,
Τῆς τε βαθεῖ σοφιης ἄνθεσι τ' εὐεπίης.
Ὅς καὶ Χριστοσεβεῖ ξυνὼσα διδάγματι σκέψιν
Τὴν Πυῤῥωνεην, Ἑλλάδα δ' εἷλε φθόνος,
Εἷλε καὶ Αὐσονιην, φθονερὴν δ' ἔριν αὐτὸς ἐπισχὼν,
Τάξιν ἐπ' Οὐρανιδων, πατριδα μευ, ἀνέβην.

M. de La Monnoye a rendu ainsi en vers latins le sens de cette épitaphe.

Quisquis ades, nomenque rogas, lugere paratus,
Montani audito nomine, parce metu.
Nil jacet hîc nostri, nec enim titulosque, genusque,
Fasces, corpus, opes, nostra vocanda puto.
Gallorum ad terras superis demissus ab oris,
Non alter cecidi Chilo, Cato ve novus.
Ast omnes æquans unus, quoscumque vetustas
Enumerat, celebres corde vel ore Sophos.
Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.
Jam mihi de sophia Latium, jam Græcia certent
Ad Cœlum reducem lis nihil ista movet.

A MONSEIGNEVR

L'ÉMINENTISSIME CARDINAL

DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

Ne vous pouvant donner les *Essais*, parce qu'ils ne sont pas à moy, et cognoissant néantmoins, que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle passe par vos mains, ou vous doit hommage; i'ay creu que le nom de vostre Eminence debvoit orner le frontispice de ce Livre. Il est vray, *Monseignevr*, qu'il vous rend icy, par mon entremise, un hommage fort irregulier; car ne pouvant le vous donner, ie vous ose donner à luy : c'est à dire, que preste de tomber dans le sepulchre, ie vous consigne cet orphelin

qui m'estoit commis, afin qu'il vous plaise desormais de luy tenir lieu de Tuteur et de Protecteur. I'espere que le seul respect de vostre authorité luy rendra cet office, et que comme les mouscheſ ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule, dont vous estes emulateur: ainsi les mains impures, qui depuis longtemps avoient diffamé ce mesme Livre, par tant de malheureuses éditions, n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher quand elles le verront en vostre protection par celle cy, que vostre libéralité m'a aidee à mettre au iour. Combien seray ie fiere en l'autre Monde, d'avoir esté assez hardie en quittant cestuy ci, pour nommer un tel Executeur de mon testament que le Grand *Cardinal de Richelieu!* et de voir de la haut, qu'on se souvienne icy bas que i'ai sceu discerner, à quelle excellence et hautesse d'ame, ie debvois assigner la protection du plus excellent et plus haut present que les Muses ayent faict aux hommes, depuis les siecles triomphants des Grecs

et des Romains ! Vous, *Monseignevr*, Autheur de tant d'Ouvrages immortels de diverse sorte, qu'il semble que vous ayez entrepris d'enrichir et d'amplifier l'Empire de l'Immortalité, ne l'obligez vous pas à vous offrir par nos vœux, pour une espece de recompense, les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme ce livre : ouy mesmes à les reputer d'autant plus seurement immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les appuyer aucunement sur le Destin de vostre Eminence : De laquelle ie demeureray sans fin,

MONSEIGNEVR,

Tres humble et tres obeissante servante,

GOVRNAY.

A Paris le 12 juin 1635.

PRÉFACE

SVR

LES ESSAIS DE MICHEL,

SEIGNEVR

DE MONTAIGNE;

PAR SA FILLE D'ALLIANCE.

Si vous demandez au vulgaire quel est Cesar, il vous respondra que c'est un excellent capitaine : si vous le luy monstrez luy mesme sans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par lesquelles il estoit tel : sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mesnager le temps, et de se faire aymer et craindre, sa resolution, sa vigueur à ne rien relascher, et ses admirables conseils sur les nouvelles et promptes occurrences : plus, ces contrarietez d'action en temps et lieu : craindre, oser, re-

culer, courre sus, prodiguer, resserrer, et mesmes ravir où besoin est : cruauté, clemence, simulation, franchise : si, dis ie, aprez luy avoir faict contempler toutes ces qualitez et ces actions, ouy mesmes en guerre, comme il est dit, mais hors l'apparat de chef et hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est là; certes, il le vous donnera, s'il vient à poinct, pour un des fuyards de la bataille de Pharsale, parce qu'il ne sçait si c'est par telles parties qu'on se rend grand capitaine : et que pour iuger sur elles purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le faut estre soy mesme, ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille des louanges d'un celeste philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Sympose ou l'Apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : et s'il entre en la boutique d'Apelles, il emportera bien son tableau, mais il n'achetera que le nom du peintre. Ces considérations m'ont tousiours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement, et sans authorité precedente des belles ames : authorité certes encore, meurie par divers âges : i'entends,

passee en usage fixe, qui est l'unique estoille du pole, qui peut droictement guider les approbations populaires. Car le peuple n'a garde de cognoistre par luy 'mesme la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sainement en cela, une approbation ou authorité, pour equitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle, reste debattuë : puis qu'il ne sçauroit par ce mesme deffaut d'esprit, cognoistre le poids des tenans et des assaillans en ce debat. Celuy qui gaigne multitude d'admirateurs parmy la commune, et de son iugement propre, ne peut pas estre grand : puis que pour avoir beaucoup de bons iuges, il faut avoir beaucoup de semblables : outre qu'il est vray, que la fortune et la vertu favorisent rarement un mesme suiet. Le peuple est une foule d'aveugles; quiconque se vante de son approbation, se vante de paroistre honneste homme à qui ne le voit pas : adioustons, que c'est une espece d'iniure, d'estre loué de ceux que vous ne voudriez pas ressembler. Qu'est ce que le dire de la presse ? (si ceste question n'est desia trop vuidee par les anciens) ce que nulle ame sage ne voudroit ny dire ny croire : qu'est ce que la raison ? le contrepoil de son opinion : et ie trouve la reigle de bien vivre

aussi certaine, à fuir l'exemple et le sens du siecle, qu'à suivre la philosophie ou la théologie. Il ne faut entrer chez le peuple spirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaisir d'en sortir : or peuple et vulgaire s'estend iusques là, qu'il est en un estat, sur tout en nostre saison, moins de personnes entierement non vulgaires, que de princes, pour rares que les princes y soient. Ie lairray toutefois à Seneque, touchant, ce me semble, ceste corde de la neantise populaire, la charge de dire le reste mieux que moy. Xerxes contemplant ses dixsept cens mille hommes s'escria de douleur, sur ce que dans cent ans il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les iours faire un cry bien divers, sur pareil nombre; de ce qu'il ne s'y trouveroit pas à l'adventure un sage, ny qui pis est un iuste. Tu devines desia, lecteur, que ie veux rechercher les causes du froid recueil, que nostre vulgaire fit d'abord aux Essais : mais trouvees, ou non, laissons là ses opinions, qui ne nous doivent peut estre pas engendrer plus de soucy, hors les suiets ausquels elles blessent nostre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le proverbe est tresvray; que s'il faut souhaiter de la louange, c'est de ceux qui sont louables. Certes ie rends

à ce propos un sacrifice au bon-heur, qu'une si fameuse et digne main que celle de Iuste Lipsius, ait ouvert par escrit public, les portes de la louange aux Essais : et en ce que la fortune l'a choisi pour en parler le premier de ceste part, elle a ce semble voulu luy deferer une prerogative de suffisance en son siecle, et nous advertir tous de l'escouter comme nostre maistre. L'admiration dont ils me transsirent, lors qu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance, m'alloit faire reputer visionnaire : si quelqu'un pour me ramparer contre un tel reproche, ne m'eust descouvert l'eloge tressage, que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques annees à leur autheur mon pere. Lecteur, ayant à desirer de t'estre agreable, ie me pare du beau titre de ceste alliance, puisque ie n'ay point d'autre ornement : et n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celuy duquel tout ce que ie puis avoir de bon en l'ame est issu. L'autre qui me mit au monde, et que mon desastre m'arracha dez l'enfance, tresbon pere, orné de vertus, et habile homme, auroit moins de ialousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du iugement est la chose du monde que les hommes possedent de plus diverse

mesure : le plus digne et avare present que Dieu leur face : leur perfection : tous biens, ouy les essentiels, leur sont inutiles, si cestuy là ne les mesnage : et la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul iugement esleve les humains sur les bestes, Socrates sur eux; les anges sur Socrates : et le seul iugement nous met en droite possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer et l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi, que la cognoissance de Dieu ne pouvoit estre autre en nous, que l'extrême effort de nostre imaginative vers la perfection. Or vous plaist il avoir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais? mettez leur iugement sur le trottoir à l'examen des livres anciens. Ie ne dis pas pour leur demander si Plutarque et Seneque sont de grands autheurs, car la reputation les dresse en ce poinct là; mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus : si c'est en la faculté de iuger, si c'est en celle d'inventer et de produire, et comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frape plus ferme que son compagnon en tel et tel endroit : quelle a deu selon leur matiere estre leur conduite et leur fin en escrivant : quelle des fins d'escrire est la meilleure en general : quelles de leurs pieces

ils pourroient perdre avec moins d'interest : quelles ils devroient conserver avant toutes, et pourquoy. Faites leur apres esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres escrivains : et finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux de ceste plantureuse bande des Muses et de Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler et dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, ie luy donne loy de gouverner, sceller et canceler ma creance sur nostre livre.

Pour venir aux réproches que ces personnes font aux Essais, ie ne les daignerois rabbatre, à dessein de les mettre en grace avec elles, malades non curables par les mains de la raison : toutefois i'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits, qui méritent bien qu'on employe un advertissement, afin de les garder de chopper près les choppeurs : si desormais le credit qu'un ouvrage de telle excellence s'est acquis aupres de toutes les belles ames, par la force de la verité, ne nous releve de ce besoin : et sans doute la guerre qu'il a soufferte entre les cerveaux foibles, et la faveur qu'il a nettement gaignée entre les forts, ont esté aussi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre.

Premierement on l'accuse de quelque usurpation du latin, de la fabrique de nouveaux mots, et d'employer quelques phrases nonchalantes ou gasconnes. Ie responds, que ie leur donne gaigné, s'ils peuvent dire, pere ny mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouir et toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vocables qui tombent en nostre usage, sans parler latin. Ouy, mais le besoin d'exprimer nos conceptions, dit quelqu'un d'eux, nous a contraints à l'emprunt de ceux cy. Ma replique est, que le besoin de mon pere tout de mesmes, l'a contraint de porter en ceux là ses emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions, qui sont outre les tiennes. Ie sçay bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions, et les plus excellens livres en nostre langue, où les traducteurs ne sont par fois rendus plus superstitieux d'innover et puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer que les Essais resserrent en une ligne, ce que ces traducteurs osent alonger en quatre : ioinct que nous ne sommes peut estre pas assez sçavans, ny moy, ni ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par tout aussi vigoureuses que leur texte. I'ayme à dire gladiateur, i'ayme à dire escri-

meur à outrance, aussi fait ce livre : cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, ie retiendrois gladiateur : et si sçay quel bruit on en menera : par tout en chose semblable, ie ferois de mesme. I'entends bien, qu'il faut user de bride aux innovations et aux emprunts; mais n'est ce pas une grande sottise de dire, que si l'ón n'en deffend que l'abus, et qu'on recognoisse qu'avec la bride et la prudence il soit loisible de les employer, ón deffende aux Essais de l'oser entreprendre comme incapables, le roman de la Rose en ayant esté iugé capable autrefois? veu mesmes que le langage de son siecle, n'estoit pressé non plus que le nostre, sinon de la seule necessité d'amendement : et qu'avant ce vieil livre, on ne laissoit pas de parler et de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vrayement ne s'en tairoit pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute et de Cæcile,
Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile?
Ne doy-je orner la langue, enflant mes vers hardis,
Puis qu'Ennie et Caton l'osoient orner jadis?
Ils semerent de fleurs le poëme et la prose,
Prestans de nouveaux noms à mainte et mainte chose,
Et tousiours à bon droict les chemins sont ouvers,
A forger par les temps phrases et mots divers.

A qui la force d'esprit manque, comme à

ceux du temps de ce roman; les vocables suffisants à s'exprimer, ne manquent iamais: et suis en doute au contraire, qu'en ceste large et profonde uberté de la langue grecque, ils ne se trouvassent encore souvent manques et taris chez Socrates et chez Aristote et Platon. On ne peut representer que les imaginations communes, par les mots communs: quiconque a des conceptions ou pensées extraordinaires, doit chercher les termes inusitez à s'exprimer. N'ont ils pas aussi raison ie vous prie? qui pour huict ou dix mots qui leur sembleront estrangers ou hardis, ou pour trois manieres de parler gasconnes, et vingt bisarrés ou nonchalantes et dereiglees s'ils veulent, qu'ils espieront en ceste piece si transcendante par tout, et mesmement au langage: n'y trouveront à parler que pour mesdire? Est il deffendu d'appliquer quelques lustres sur un beau visage, pour en relever la blancheur? Quand ie deffends mon pere des charges du dialecte, ie me mocque. Pardonnerions nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent dictions à leur poste, pourveu que chacune d'elles en signifiast deux ou trois ordinaires: et dictions qui perçassent une matiere iusques à la mouelle, tandis que les autres la frayent ou frappent simplement? S'ils

nous representoient mille nouvelles phrases tresdelicates, vives, basties et inventees d'une forme inimitable, qui disent en demy ligne, le suiet, le succez et la louange de quelque chose? mille metaphores esgallement admirables et inouyes, mille trespropres applications de mots enforcez et approfondis à divers et nouveaux sens? (car voilà l'innovation qu'ils nous repriment, et qu'ils creignent que les Essais facent passer en exemple) et tout cela dis ie, sans qu'un lecteur y peust rien accuser que nouveauté, mais bien françoise? Or à mesure que iardiner et provigner à propos une langue, est une plus belle entreprise, à mesure elle est permettable à moins de gens, ainsi que remarque mon pere. C'est à quelques ieunes discoureurs du siècle qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus, soit pour edifier ou demolir: comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, et double pour se taire. Ayant traicté du langage aillieurs, i'y renvoie le lecteur: et la seule necessité de l'occasion presente est cause que ie range icy ce dernier passage. Pour descrire le langage des Essais, il le faut transcrire: il n'ennuye jamais le lecteur que quand il cesse, et tout y est parfait, s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux lan-

gage, devroit estre par edict, assigné particulierement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des loix, planter la religion aux cœurs des hommes, et à louer Dieu. C'est en verité l'un des principaux clous, qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire françois, continue iusques icy : son credit qui s'eslevera chaque iour, empeschant que de temps en temps on ne trouve suranné ce que nous disons auiourd'hui, parce qu'il perseverera de le dire : et le faisant iuger bon, d'autant qu'il sera sien.

On proscrit apres non seulement pour impudique et dangereuse, mais pour ie ne sçai quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'amour : surquoy ie n'oserois respondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchez en cette preface, après les belles responses que luy mesme y faict : n'estoit que nos hommes qui iugent toutes choses par opinion, gousteront à l'adventure mieux sa deffense d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse, à servir de lustre à sa force : mais c'est tout un, ie luy doibs assez pour subir cet inconvenient. Est il donc raisonnable de

condamner la theorique de l'amour pour coulpable et diffamable, establissant sa pratique pour honneste, legitime et sacramentale par le mariage? Consentons néantmoins, s'il plaist à ces gens, qu'elle soit coulpable et diffamable; il reste à nier qu'elle soit impudique pour celuy qui la traicte, ny pour son lecteur : specialement traictee par un personnage, qui demeslant cette fusee, comme correcteur et scrut[illegible]eur perpetuel des actions et des passions humaines, presche soigneusement la modestie et la bienseance exemplaire aux dames, et les dissuade de faire l'amour, ainsi que l'autheur dont il est question. Car outre que ce livre prouve fort bien le maquerelage, que l'art de la ceremonie et ses exceptions prestent à Venus; quels suffragans de chasteté sont ceux cy ie vous prie, qui vont encherissant si haut la force et la grace des effets de Cupidon, que de faire accroire à la ieunesse, qu'on n'en sçauroit pas simplement ouïr deviser sans peril et sans transport? s'ils le disent à des femmes, n'ont elles pas raison de mettre leur abstinence en garde contre un prescheur qui soustient, que c'est chose impossible, d'ouïr seulement parler de la table sans rompre son ieusne? Ie diray donc, qu'à peine S. Paul eust il refusé la lan-

gue ou l'oreille au besoin, sur l'examen de l'amour, puis qu'il fonde sa vertu à sentir et supporter les aiguillons mesmes de cette passion en son corps : *nam virtus in infirmitate perficitur.* Et quoy, Socrates, qui se levoit continent d'auprès ce bel et brillant suiet, dont la Grèce, à ce qu'on disait, n'eust sçeu porter deux; faisoit il alors moins acte de chasteté, d'autant qu'il avait ouy, veu, dit et touché, que ne faisoit Timon, se pourmenant seul tandis en un desert? Livia, selon l'opinion des sages, parloit en imperatrice et capable dame, telle qu'on l'a recogneue, soutenant, qu'aux yeux d'une femme chaste, un homme nud n'estoit non plus qu'une image. Que si quelqu'un croid neantmoins que cela veuille dire, qu'elle leur eust conseillé d'aller voir un tel spectacle expres, ou de se lever plus matin, pour lire toutes les folies des poëtes grecs et latins, il declare assez sa beveue. Cette princesse iugeoit sans doute, qu'il faut que le monde bannisse du tout l'amour et sa mere au loin: ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastelerie à quiconque ce soit de faire le pudique, pour sequestrer des yeux, de la langue et des oreilles, les images et les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes et les femmes pour qui l'amour est banny,

i'entends qui n'ont aucune part reelle ou presente en luy; sont forcez d'advouer, qu'ils y ont part presumptive, ou du moins acceptable, par le mariage : raison qui les doit divertir de reffuser au besoin l'œil, la langue ou l'oreille, à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images, et tels discours. Ie n'approuve pas pourtant les licences de ces poëtes là, non plus que l'allegation que mon pere en faict par foy, ny mesmes quelque emancipation de son creu; tant pource qu'elles repugnent à mon goust, que d'autant que ie suis tousiours d'advis que chacun contienne autant qu'il peut ses faicts et ses parolles sous le ioug des formes et ceremonies communes : mais i'accuse encores plus que telles erreurs, ceux qui les accusent outre leur mesure. La plus legitime consideration que les dames puissent apporter au refus et fuyte d'escouter ces choses, c'est de craindre qu'on ne les tente par leur moyen. Mais outre qu'au contraire, ainsi que i'ai dit, la ceremonie est ministre de Venus, soit par son intention originaire, soit par accident; ces dames doivent avoir grand'honte de ne se sentir de bon or que iusques à la coupelle, et continentes, que parce qu'elles ne rencontrent rien qui heurte la continence. L'assaut est

le labeur du combattant, mais il est aussi pere de sa victoire et de son triomphe : et toute vertu desire l'espreuve, comme tenant son essence mesme du contraste. Si n'entends ie pas pourtant, que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut, en plus amples termes, que ceux dont il est question ; c'est à dire vagues, generaux, et hors tout interest et dessein particulier qui peust estre aposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs et speculatifs sur l'amour, qui sont dangereux; ce sont les mols et delicats, les recits artistes et chatouilleux des passions amoureuses, et de leurs effects, qui se voyent aux romans, aux poëtes, et en telles espèces d'escrivains : dangereux dis ie tousiours, mais qui le seroient beaucoup moins, sans l'encherissement et le haut prix où les loix de la ceremonie et leurs exceptions ont eslevé Cupidon et Venus. Toutesfois certes i'ay grand peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'amour, que quand personne ne le luy dit. Ie crains en somme, que si l'on conioinct en un la ieunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale avec une nourriture polie, animees d'abondant par l'art et le succez des ceremonies alleguees; on ne loge Cupidon à

tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroient ensemble, que pour beau que ces romans et poëtes, et le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inferieur à l'image que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idee qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend apres en nos Essais, ie diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder le style à la portee des profez seulement : on ne peut traicter les grandes choses, selon l'intelligence des petites et basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maistres : œuvre non à gouster par une attention superficielle, mais à digerer et chilifier, avec une application profonde : et de plus, par un tresbon estomac : encores est ce davantage, un des derniers bons livres qu'on doibt prendre : comme il est le dernier qu'on doibt quitter. Qu'est ce, diray ie à ce propos, que Plutarque trouveroit plus à dire au bonheur de son siecle, que le manquement de la nais-

sance de ce livre? et que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous? Il se peut enfin nommer la quintessence de la vraye philosophie, le throsne iudicial de la raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des esprits et la resurrection de la verité morale et humaine; c'est à dire la plus utile et seule accessible: ie laisse tousiours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'Evangile et de sa grace paternelle.

Ie voy qu'on le gallope en suitte du reproche de foiblesse, sur le peu d'obligation qu'on pretend qu'il s'est donné, de traitter les matieres au long. Surquoy considerant s'ils avoient raison, ie n'ay sçeu trouver aux opuscules de Plutarque, guere ou point du tout de suiects traictez à pleine voile, outre le nombre qui s'en void aux Essais: comme de l'amitié, sur laquelle il a rencontré ce que les autres semblent avoir seulement cherché iusques icy: de la neantise et vanité de l'homme en l'apologie de Sebonde, piece si pleine en son espece, que le souhait n'y peut qu'adiouster: de la vertu: de l'art de conferer; le discours qu'il manie sur des vers de Virgile: contre la medecine: de l'institution des enfants: du pedantisme: de la solitude: Que le

goust des biens et des maux depend en partie de l'opinion que nous en avons : du repentir : de la diversion : de l'experience : de l'exercitation : sur la simplicité des discours de Socrates au traicté de la physionomie : le poinct des fins de l'homme qu'il agite si plainement en divers lieux : comme aussi celuy de l'erreur des opinions vulgaires, accompagné de leur correction : sa peincture : le tresdifficile examen du poids et merite de tant de diverses actions des hommes, et l'anatomie parfaicte de leurs passions et mouvemens interieurs : sur lesquelles actions, passions et mouvemens interieurs des hommes, ie ne sçay si iamais autre autheur dict ny considera ce qu'il a dict et consideré. Somme, faisant exception des choses qu'il a traittees amplement, ie les trouve en tel nombre, qu'elles occupent presque la masse complette de l'ouvrage. Mais à bon escient, quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le sont, luy pourroit on imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres? ou si bien Hercules n'avoit battu qu'un homme, seroit il peu vaillant, pourveu que celuy là fust Anthee ou Gerion? La cause qui faict sembler que cet autheur comprenne moins de matieres pleines que les autres; c'est que,

parce qu'il resserre en un volume toutes les matieres de la philosophie morale, il est force qu'outre les pleines et combles, il en entásse de surcroit, infinies manques ou courtes, plus que ces autres là ne font: lesquelles à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines et combles, ou font qu'elles ne doibvent pas estre considerees: outre la bestise de ces gens, de manquer mainteſois de recognoistre la suitte par laquelle il continue et accomplit les matieres afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est ce que de traitter les matieres tout du long? il n'est rien, dit il, dont il voye le tout: et moins le voyent ceux qui luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un thesme sans laisser que dire apres soy, ne le traicte pas tout du long: toutesfois ie ne voy point que Platon escrivant le Lysis, ait soubstrait le moyen à son disciple Aristote, à Ciceron, à Plutarque, à Lucien, et fraischement aux Essais, de nous entretenir de l'amitié: ny que luy mesme par sa republique, pour entiere et plantureuse que nos accusateurs la recognoissent, ait empesché de composer cent autres republiques: ainsi du reste. Voila doncques, que manier à leur mode un poinct tout entier, ce n'est

autre chosè, que le laisser à manier tout entier encores comme une source inepuisable, à cent autres escrivains qui viendront apres. Que si corrigeans leur plaidoyer, ils disent; qu'on le doibt au moins manier amplement: ie leur consens que cette amplitude soit quelque chose, mais non pas de tel poids, qu'elle ne se puisse trouver en un ouvrage indigne de recommandation : tant s'en faut que son manquement, accordé qu'il fust en nostre livre, peust flestrir par cohèrence, la transcendante sagesse de ses conceptions. Ie leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoir escrit ce seul mot d'Aristote: Que l'amitié est une ame en deux corps, que tout le Toxaris, bien qué ce soit un bon escrit, voire le Lælius peut estre, qui vaut encore plus? Enquerez Platon, s'il n'ayme au Sympose l'oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompagne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses plus amples et longs ouvrages mesmes, si c'est le plus, et non le mieux dire, qu'on cherche? Or, si c'est le poids des conceptions qui faict valoir un ouvrage, autant le faict il en celles de divers obiects ramassez ensemble, que d'un seul, ouy plus à mon advis : de ce qu'outre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui

parle est plus universel, il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a pu frapper de bons coups, si bons coups y a, sans se donner l'advantage de s'ouvrir si à plein qu'il fenoit, s'il prenoit loisir de s'acharner sur une matiere : en laquelle d'abondant un traict enfante l'autre, lors qu'on vient à la filer de longue, relayant et secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un traicté de la medecine, ie ne me soucie guere s'il n'en occupe que deux sur ce texte, pourveu qu'il me rehausse les quatre autres feuilles, de quelque aussi riche couleur : qui perd morceau pour morceau, ne perd rien. Et me rapporte bien au lecteur, savoir, si la couleur dont les Essais luy rehaussent les chapitres des boiteux, des coches, de la physiognomie, de la vanité, sans aller plus loin, se doibt contenter d'estre simplement appellee aussi riche, que celle qu'on lui promettoit par le tiltre. Puis qu'estans hommes, on ne nous peut faire voir une chose pleinement et parfaictement; il faut que les autheurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyions toutes ou plusieurs, le moins imparfaictement qu'il se puisse. Ainsi quand mes parties auroyent prouvé, que ce livre ne traite rien amplement, qu'ils choisissent à leur poste au-

tant de suiects qu'il en comprend, pour nous donner sur chacun à son exemple, un des meilleurs mots qui s'y puissent dire : et lors i'ay recouvré maistre en eux, avec pareille ioye qu'un autre le trouva iadis en Socrate : quand apres l'avoir ouy harenguer, il quitta ses disciples, affin d'estre disciple luy mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop briefs, ny divagans induement, pour toucher une de leurs autres censures, si l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, ie viens de rencontrer deux ou trois nouvelles obiections contre mon pere en Baudius, autheur que ie respecte ailleurs, et par son esprit, et par obligation, m'ayant du fond de la Hollande honoré de ses eloges. Il le dement, de publier pour foible sa memoire, qui paroist vigoureuse, à son advis, par les authoritez, les allegations et les exemples des Essais. Il se trompe : car mon mesme pere escrivant sans aucune provision de ces choses, et lisant aux intervalles de sa composition, les descouvroit de hazard çà et là dans les livres : et puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius l'argue aussi de vanité, de ce qu'il escrit, que ce deffaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens, que par celuy de leur nation : semblant

à cet autheur, que cela doit presupposer un nombre infiny de domestiques. Quelle conclusion nostredame? veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité: et veu qu'il ne peut non plus espérer, de faire par ce recit imaginer le nombre grand: puis que s'il eust esté tel, il estoit aussi facile d'en oublier les nations, ou les provinces, que les noms propres. Cet obiect est assez rabbattu par un seul mot: c'est qu'en tout son livre, il ne s'attribue pas seulement secretaire ny maistre d'hostel, et n'appelle pas gouvernante, la femme dont il parle, qui servoit l'enfance de sa fille: l'un et l'autre de ces titres, neantmoins, estans en nostre siecle si communs parmy les domestiques des maisons mediocrement qualifiees, et moindres que la sienne. Qui plus est, Baudius pretend, que bien qu'il triomphe en metaphores, il s'y laisse par fois emporter de licence: à l'exemple, dit-il, des grands orateurs. Ie ne voy point ces licences: il en devoit remarquer quelques unes, à faute dequoy son propre silence luy sert de response. Il le querelle apres d'estimer la science indigne de sa noblesse, pource qu'il presche en divers lieux son ignorance. Ceste atteinte est encores autant indirecte: car parmy ses deffauts il est

forcé d'advouer cestuy là, puis qu'il est veritable, d'ignorer certaines et plusieurs choses: ayant promis sa peinture complete et iuste. S'il honore la science ou non, au partir de là, nous le pouvons comprendre de ceste parolle qu'il prononce autre part; que ceux qui la dedaignent monstrent assez leur bestise: et dict au chapitre, de l'art de conferer; que le sçavoir en son vray et droict usage, est le plus noble et le plus puissant acquest des hommes. Baudius en toutes ces censures, se devoit souvenir d'un mot de Sertorius, ce me semble, ayant battu son ieune ennemy, qui ne se deffioit et ne s'armoit que d'un costé; qu'un suffisant capitaine doit autant regarder derriere luy, que devant: ce que si Baudius eust faict, il auroit trouvé en un passage le correctif de l'autre, quand le besoin l'eust requis.

Au surplus, ceux qui pretendent calomnier la pieté de nostre autheur, pour avoir si meritoirement inserit un heretique au roolle des excellens poëtes de ce temps, ou sur quelqu'autre punctille de pareil air; me ietteroient volontiers en soubçon, qu'ils essayassent à nous faire croire, qu'ils ont des compagnons en la debauche de la leur. Tout ainsi que iamais homme ne voulut plus de mal aux ille-

gitimes et querelleuses religions, que celuy dont est question : de mesme par conséquent, il fust partisan formel de ce qui regardoit le respect de la vraye : et la touche de celle cy, c'estoit pour luy, comme les Essais le publient, et pour moy sa creature, la saincte loy de nos peres, leur tradition et leur authorité. Qui pourroit aussi supporter ces nouveaux titans du siecle, ces escheleurs de ciel; qui pensent arriver à cognoistre Dieu par leurs moyens, et circonscrire luy, ses œuvres et leur creance aux limites de leur perquisition et de leur raison; ne voulans rien recevoir pour vray, s'il ne leur semble vraysemblable? Où toutes choses sont plus immenses et plus incroyables, là sont Dieu et ses faicts plus certainement : Trismegiste à costé de ce propos, appellant la deité, cercle dont le centre est par tout, et la circonference nulle part. Quant à Baudius, qui touche aussi cette corde, il nous devoit marquer en quoi consistoient ces passages contre la mesme religion, qu'il dit meriter la liture en nos Essais: ou se resoudre à souffrir luy mesme, une liture, de celuy par lequel il accuse en eux ce deffaut. Mais il est bien vray, que ce livre estant ennemy profez des sectes nouvelles, plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de

la religion, et plus il magnifie son triomphe, et le declare louable en ce poinct là. Sur ce lieu principalement, faut il escouter nostre livre d'aguet : et se garder de broncher en quelque inique interpretation de ses intentions, par sa libre, breve et brusque façon de s'exprimer. M'amuseray ie à particulariser quelques regles, pour se gouverner en ceste lecture : il faut dire en un mot; ne t'en mesle pas, ou sois sage. Aucuns livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet, ie n'ay iamais veu personne l'attaquer, soit du costé de la religion ou d'autre, qui n'ait rabattu son atteinte de luy mesme; faisant voir sur le champ, qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas,

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Ce que ie ne dis nullement pour Baudius, lequel, comme i'ay remarqué, n'a choqué ce lieu que par interest et passion. Ie rends graces à Dieu, que parmy la confusion des creances effrenees qui traversent et tempestent aujourd'hui son eglise, il luy ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiee mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par ceste fa-

veur divine, qui luy est acquise avant les siecles; la bonne fortune luy fit un present trespropre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son appobation. En effect, si la religion catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire? Certes il a rendu vraye sa proposition, que des plus habiles et des plus simples ames se faisoient les bien croyans : comme aussi la mienne; que de ces deux extremitez se faisoient les gens de bien. Car ie tiens le party de ceux qui iugent que le vice procede de sottise, et consequemment, que plus on approche de la haute suffisance, plus on s'esloigne de luy : proposition que ie me suis peut estre efforcee de prouver en autre lieu. Quelle teste bien faicte, ne fieroit à Platon sa bource et son secret, ayant seulement leu ses œuvres? Par ceste consideration, ie mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que i'honorois et cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essais; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, i'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Ie me representois, que toute bienveuillance estoit mal fondee, si elle ne l'estoit

sur la suffisance et la vertu de son obiect, et que non seulement la suffisance de l'ouvrier paroissoit en ces escrits là, mais y paroissoit en appareil si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer : et que par consèquent, nul ne devoit differer à luy departir ceste bienvueillance, iusques à l'entreveue, si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de confesser, que sa raison eust plus de credit à luy nouer une alliance, que ses yeux : et faschast d'advouer consequemment encores, qu'il peust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour, intelligence corporelle et spirituelle, la presance et la veue sont autant requises que le discours : mais la bienvueillance, ou amitié, comme estant une intelligence toute spirituelle, doit germer spirituellement par le pur discours et la cognoissance : bien qu'elle se puisse enrichir de presance, par la conversation assistee et confortee des offices qui la peuvent suyvre.

Revenons cependant, pour dire, que la plus generalle censure qu'on face sur nostre livre, c'est que son autheur s'y despeint. Quoy le vulgaire le blasme, d'avoir parlé de soy mesme, et ne le loue pas de n'avoir rien faict qu'il n'ait osé dire en public, ny de la plus

meritoire verité de toutes, celle qu'on dict de soy plainement et sincerement? Il n'adiouste pas aussi, que ceux qui le rabrouent le plus asprement de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur : et que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nue aux yeux du monde, sauf celuy là, qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible, d'exposer au iour quelques actions publiques, suivant Cesar et Xenophon, mais non pas les privees. Veritablement outre que ces deux là declarent aussi force menues actions de leur vie, comme de nostre aage, messieurs de Monluc et de la Noüe racontent iusques à leurs songes; le peuple n'entend pas que valent, ny les privees, ny les publiques, ny que le public mesme n'est faict que pour le particulier. Mon pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre, que l'usage de toy mesme, et te l'enseigne, tantost par raisons, tantost par espreuve : si sa peinture est vicieuse ou fausse, plains toy de luy : si elle est bonne et vraye, remercie le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le poinct plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends, au reste, singu-

lier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy mesme un chef d'armees et d'estat: il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement; nos Essais te donnent, aux exemples de leur ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel : ouy certes, il est requis de passer par leur escole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoin seroit. *Præcepta docent, exempla movent.* Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est à dire de se rendre honneste homme et sage, si facile, qu'il croid que c'est chose superflue de l'enseigner: car mesme, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfans ne sçauroient dancer, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encore, qui ne le leur apprend : mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs testes ne l'y trouva iamais à dire. Il s'abuse fort : il est beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre, et plus de triomphans que de sages : dont il arrive, que mon pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre; Alexandre en celle de Socrates, il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent ils bons ? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes

yeux : te semblent ils mauvais? ne crainds pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy mais, apres tout, on n'a pas accoustumé de se despeindre soy mesme; voilà le grief. N'est ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire? ou n'est elle pas importune en ceste endroit sur tous; de le reduire à ne s'enquerir iamais, de ce qui se doit faire, mais de ce qui se faict? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bien-sceance, si ses voisins continuent un temps de la commettre : renonçant à faire tout bien, voire à soy mesme, si comme leur singe ils ne l'y traisnent par exemple : et prest davantage, à iustifier tous maux que les puissans s'adviseront de lui faire souffrir : pourveu que par la suite d'une annee, ces excez occupent quelque mine d'usage. La coustume luy met elle l'homme en honneur? il n'adore plus les dieux mesmes que sous sa forme. Au reste, ie ne consens non plus au sous reproche qu'on faict à nostre auteur, de ce qu'il rapporte en ceste sienne peinture, iusques aux moindres particularitez de ses mœurs : et la iuge autant instructive par ces punctilles, que par les traicts plus solemnels: tant à cause que les grands effets dependent ordinaire-

ment des petites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles et de nigeries. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des rois, prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, et que nul ne pouvoit eviter : et n'est aucune chose meslee dans les interests de l'homme, qui soit petite ou legere de poids : elle pese assez si elle touche. Il a certainement eu raison d'enseigner comme il se portoit en l'amour, au devis, à la table et à la garderobe encore: puis que tant de gens se sont perdus, ou fort incommodez, pour ne sçavoir pas se gouverner en ces choses là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il declare ses erreurs et ses fautes en cette description de soy mesme. Vrayement c'est une chose monstreuse! comme le monde est composé, nul de ses compagnons ne l'estime pire, pour estre defaillant de cette part qu'il le dit estre : ou plustost, chacun d'eux auroit à plaisir qu'on creust qu'il serait semblable, si mesmes il n'en estoit rien ; mais ils l'estiment pire de ne s'estre feint autre : et

se presument fort honnestes gens et bien exemplaires, parce qu'ils se gardent d'avouer leurs veritez. Heureux les trouvay ie certes, qui pour se rendre vertueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais quand ses fautes et prevarications seroient plus odieuses, seroit il pourtant blasmable de les confesser? veu mesmes qu'il les confesse, sans impudence, et avec recognoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes ses loix à ce mot : Ayme moy sur toutes choses, et ton prochain comme toy mesme : et nous voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez : par le desguisement font leur coup, les larrons, les empoisonneurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux iuges, et qui non? En somme, levez le masque d'entre nous, vous en extirpez presque du tout l'offence sur autruy : l'univers est au calme : car les hommes seroient bons par tout, si par tout on les voyoit. Aussi sçavons nous qu'il n'est rien, que Iesus-Christ reproche si griefvement aux Pharisiens que l'hypocrisie : et nottez aux Pharisiens, ausquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive, que David n'escrit pas plus de louanges

à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts : et S. Augustin ny S. Ierosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la iustice ne tire son effet que de la descouverte des crimes : donnant la gehenne aussi, pour y contraindre les hommes : et l'Eglise parfaict sa confession auriculaire, par la generale et publique. Chacun au reste se doit constituer iuge sur soy mesme : comme tel, mon père declare et fouette ses vices, non en privé seulement, mais en public : puisque le prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines hales : affin que le chastiment de celuy que plusieurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs de ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent, qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections et ses tares : noble reformation, qui veut garantir l'ordure du faict par la pudeur de la negation ! reformation que le plus meschant ayme le mieux et soustient le plus, entre les bourreaux et les tourmens ! Or apres tout, celui vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder, d'estre ingrat, lasche ou traistre ; s'il le celle ou denie, ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le luy faire denier : c'est quelqu'autre respect.

Grande faveur au criminel, que ce luy soit vertu de voiler ou dementir la verité. Ceux qui craignent, que qui nous permettroit de publier nos vices, nous leveroit le frein de la vergogne, se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise, s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font; qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons, meurtriers et traistres, estans necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume sçaurait arracher seule à dix millions d'hommes des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arrache pas. Puis comme dit nostre penitent : Il faut voir son vice, et l'estudier pour le redire : ceux qui le celent à autruy, le celent ordinairement à eux mesmes; ils ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le voyent : et les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins : d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la santé, au contraire du corps. Voylà pourquoy il les faut souvente fois remanier au iour : les ouvrant et les eventrant du fond de nos entrailles, d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ. Or de la mescognoissance de nos vices et de nos taches vient, outre l'empirement, le deffaut de satisfaction vers Dieu,

comme de la plus ample cognoissance, vient la satisfaction plus ample. Ioinct que pour nous apprendre à hayr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son mirouer: obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se descrire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos: aussi bien ne sçaurions nous dire que des sornettes sur ce suiet, apres les excellentes choses que nostre autheur dit luy mesme, aux chapitres qui s'appellent, sur des vers de Virgile, et de l'exercitation. Il est bien vray qu'en saison telle que la nostre, où les choses plus excellentes ont moins de credit, il faut que les sornettes en esperent.

Quant à quelques gros bonnets, qui le pretendoient taxer d'ignorance, ils montrent assez qu'ils veulent deviser, et nous contenterons de les escouter pour toute response: non seulement pour le respect des discours et considerations que cet escrivain apporte sur l'ignorance et sur la science, si riches et sublimes, qu'on recognoist assez, qu'il ne peut estre ignorant qu'où, et quand il lui plaist (et quiconque cognoist l'ignorance, et n'est ignorant qu'à sa mode et à son mot,

surpasse la science) : que d'autant qu'il publie aussi ; que celuy qui le surprendra en ce vice, ne fera rien contre luy, voire mesme que l'ignorance est sa maistresse forme : adioustons qu'encores ces gens ne la cognoissent ils en son ouvrage, que par la profession qu'il faict d'estre son partisan. Nul ne doibt avoir honte d'ignorer, s'il n'ignore les choses necessaires à l'homme en general, où à lui en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il sçache. Or non seulement nostre autheur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances : mais toutes les fois qu'il parle de quelque science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion ; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y defferre t'il iamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix ie vous suplie se tailleroit la science, telle que ces messieurs mesmes la puissent figurer et allonger sa portee ; si l'ignorance de cetuy cy se taille au prix de l'apologie de Sebonde, et du chapitre de la medecine, pour ne toucher que ces deux pieces seules de son livre? et notamment considerables, en cette occasion de monstrer, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas ; veu qu'elles sont hors de son principal gibbier en la pluspart

de leur estendue, et presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement science et doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cetuy cy? ignorant qui se cognoist, qui se proclame, et qui n'est recognu pour tel, que par où il luy plaist qu'on le recognoisse? quel precieux ignorant, qui faict voir où bon luy semble, que s'il n'a appris les sciences, c'est qu'il a senty qu'il pouvait enseigner les meilleures sans les apprendre? ignorant enfin, qui scait choisir aux mesmes sciences ce qui luy faict besoin: taxer à iuste prix la part qu'il en eslit et celle qu'il en rebutte, et nous montrer le droict usage de cette là. Certes les sciences sont de si facile acquisition et distribution, qu'eux mesmes qui parlent, et deux mille autres dans Paris, feroient en trois ans dix mille docteurs en toutes les parties de la doctrine, qui peuvent à leur compte mesme deffaillir à ce personnage; langue grecque, grammaire, physique, metaphysique, mathematique: mais ie leur donne quinze, s'ils peuvent, s'amassans tous ensemble, forger en l'espace entiere de leur vie, ie ne dy pas un pareil esprit et iugement; ouy bien seulement, un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la science,

que cetuy cy l'ignorance. Qui peut trouver telles sciences de college, ou communes, à dire, en cette hautesse d'entendement et de iugement, au cas mesmes qu'elles luy manquassent du tout; sinon celuy qui ne sçait que valent l'entendement ny le iugement en autruy, pource qu'il ne les possede pas? Si la science outre plus, se vante d'enrichir la suffisance, la suffisance se vante aussi d'avoir engendré la science: et le sçavant ne porte pas son talent par tout, ce que le suffisant faict: ny la science ne contrerolle iamais la suffisance: si faict bien la suffisance, la science: et l'instruit des mesures de sa force et de sa foiblesse, non au revers. De plus, l'effet de celle là s'exprime souvent à limiter, parfois à recuser du tout celle cy; dont nostre sage escrit; Que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or i'appelle sciences de college, ou communes, ces disciplines que ie viens de nommer, et toutes celles en un mot qui sont hors de la discipline de l'homme et de la vie: c'est à dire hors la morale, consistant en la faculté d'agir, raisonner et iuger droictement: doctrine pour laquelle assister et servir apres tout, les autres doctrines sont forgees, ou elles le sont avec nul ou peu de fruict. Partant quiconque la tient en haut

degré, comme faisoit ce mesme personnage, peut oublier ou negliger toutes les autres, quand il luy plaira : qui s'appellent purs amusemens scholastiques en ceux qui ignorent celle cy : et simples ornemens et adminicules en ceux qui la sçavent. Alcibiades trouvant un iour Pericles empesché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple, iugea qu'il se devoit plustot occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement faict, que d'acquerir les sciences vulgaires dont il est question, celuy qui a relevé son esprit à tel degré de hauteur par une autre seule bien choisie, en lui dediant tout ce soin que le commun des sçavans dissipe entre elle et cette quantité de ses compaignes ; que le manquement de celles là ne lui peut apporter aucune imperfection ou perte, ny l'assistance aucun lustre, qu'il ne puisse pertinemment negliger ? et qui sçait comprendre, et faire comprendre en suyte à tout homme sage, que ceste abstinence ou negligence est bien fondee ? Ceux qui apprennent ces doctrines là s'égalent à elles : celuy qui faict ce traict de les negliger à telle condition d'advantage, s'esleve par dessus elles : et Socrates monarque de la sagesse et du genre humain,

esleut pour son partage cette espece de sapience, scavante aux mœurs, et partout ailleurs ignorante, et s'y borna toute sa vie. Pour le regard de quelques uns, qui veulent estendre les effects de cette pretendue ignorance de l'esprit dont nous parlons, iusques au changement de quelques termes usitez en l'art vulgairement, libertinage de sa methode, suyte decousue de ses discours, et manque de relation des chapitres avec leurs tiltres mesmes par fois : s'ils sont capables de croire qu'une teste de ce calibre ait manqué par incapacité à faire en cela, ce que tout escolier de quinze ans peut et faict, ie trouve qu'ils sont si plaisans à parler que ce seroit dommage de les faire taire. Ces messieurs avec leurs belles animadversions ont volontiers cueilly l'une des branches de cette ignorance doctorale, laquelle mon père nous advertit en quelque lieu, que la science faict et engendre, comme elle deffaict la populaire. Ie dis qu'ils ont cueilly l'une des branches de cette ignorance là : car enfin il est une autre ignorance haute et philosophique, qu'ils ne cognoissent point, et qui nous est, d'une autre sorte, apportee et enseignee par la science, s'il est besoin de le dire apres ce que i'ai representé. Science à laquelle apres

elle montre le chemin qu'elle doit tenir, lui taille sa part, et luy fait voir, qu'elle n'est ny sage ny clairvoyante, si elle ne reconnoist relever d'elle.

Il se void une espece d'impertinens inges des Essais, entre ceux mesmes qui les ayment; ce sont ceux qui les louent sans admiration : signamment en un siecle, si esloigné de ceux où tels fruits germoient autrefois. La vraye touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel autheur : et celuy qui le lit, se met à l'espreuve plus qu'il ne l'y met. Cetuy cy sans doute, ferait parler en homme ravy, le lecteur qui le sauroit cognoistre. Quiconque dit de Scipion, que c'est un gentil capitaine et desirable citoyen, et de Socrates, un galant homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à cause que si l'on ne leur donne tout, quand il est question de leur attribuer des advantages, on leur oste tout. Vous ne sçauriez louer telles gens en les mesurant mediocrement, ny peut estre amplement : ils passent toute mesure, i'entends mesure qui dit et retient à dire : et peut estre qu'ils passent encore celle qui ne retient rien. C'est à moy de cotter combien i'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet ouvrage à iuste prix : moy certes qui ne

l'y mets aussi qu'imbecilement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur iugement, quand ils lui donnent ce gentil eloge: C'est un gentil livre: ou: c'est un bel ouvrage: un enfant de huict annees en diroit bien autant. Après tout ie leur demande, par où et insques où beau? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des anciens luy font honte? et veux finalement qu'ils me notent, que c'est que vous y pouvez surprendre, que Plutarque et gens de sa marque, n'eussent pris plaisir d'escrire s'ils s'y fussent rencontrez? quel iugement s'est oncques osé si pleinement esprouver? s'est offert si nud? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, et que desirer de luy? ie laisse à part sa grace et son elegance. Au surplus ie ne daignerois pas louer les Essais, d'estre du tout à leur autheur; si plusieurs mesmes des livres anciens et fameux, n'estoient pour la plus part desrobez. I'advoue qu'il a fait des emprunts: mais ils ne sont pas si frequents, qu'ils puissent usurper la proprieté de son œuvre, comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir appris de la bouche de son livre mesme, qu'il est basti des despouilles de Plutarque et de Seneque, trouveroient s'ils avoient tourné feuillet, qu'il

entend que ces deux autheurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adiouster, que les emprunts sont si dextrement adaptez, que le benefice de l'application, ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son cru, contrepesent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus est, ce qui necessairement se faict recognoistre pour sien, ne doit rien au meilleur du reste : sur tout où la solide vigueur des conceptions et le iugement font leur ieu. Ceux qui ne cognoistroient pas d'ailleurs ceste vertu de nostre livre, d'estre entierement fils de son pere, sentent au genie, enfonceant sa lecture, qu'il est tout d'une main. Mais quiconque veut sçavoir ce que c'est, de sentir au genie d'un livre qu'il est tout d'une main, l'apprenne par contrelustre aux escrits de Charron, perpetuel copiste de cestuy cy, reservé les licences où il s'emporte par fois : si bon ou mauvais copiste pourtant encore, hors de là mesme, ie crois l'avoir assez exprimé. Adioustons, que cette egale et plaisante beauté de ce livre, son nouvel air, son intention et sa forme incognues iusques à nos iours, expriment assez, que quiconque l'ait escrit, l'a conceu. Nouvel air, dis ie : car vous le voyez d'un particulier

et special dessein, scrutateur universel de l'homme interieur, et de plus, correcteur et fleau continu des erreurs communes. Ses compagnons enseignent la sagesse, il desenseigne la sottise : et a bien eu raison, de vouloir vuider l'ordure hors du vase, avant que d'y verser l'eau de naffe. Les autres discourent sur les choses : cestuy cy sur le discours mesme, autant que sur elles. Ceux là sont l'estude du physicien, du metaphysicien, du dialecticien, du mathematicien, ainsi du reste; cestuy cy, l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables? D'avantage, il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du iugement, et qu'il ayt tant iugé, qu'il ne reste plus que iuger apres. Et me semble qu'il ayt encores quelque chose de nouveau et de peculier, en delices et floridité perpetuelles. Comme aussi l'a-t-il en l'excellence et delicatesse dont il applique non seulement ses emprunts, desquels ie viens de parler, mais encore ses allegations et ses exemples : en sorte qu'autant d'applications ce sont presque autant de belles inventions : louange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tissure, et du bastiment de ses discours et de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront apres nous, de ce que la fortune nous ait produits en une saison, où nous ayons peu praticquer la communiquation et la bien-veuillance de celuy qui nous a porté ce beau fruict? et combien regretteront elles, qu'elle leur ait desnié ce bien? Les grands esprits sont desireux outre mesure, de rencontrer leurs semblables: la conference et la societé leur estant plus necessaires et desirables qu'à tous autres, et ne se pouvans edifier ou rencontrer bien à poinct que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce suiet en autre lieu: tant pour le merite de la chose, que pour le respect d'un autheur qui a parlé si noblement et si precieusement, s'il se peut dire, de ces dons celestes, soubs le tiltre de l'amitié.

Au surplus, l'opinion qu'ont eue les Imprimeurs, que la table des matieres pourroit enrichir la vente des Essais, est cause qu'ils l'y ont plantee: contre mon advis neantmoins: parce qu'un ouvrage si plain et si pressé n'en peut souffrir. Autant suis ie contraire à cette vie de l'autheur, qu'ils ont logee en teste; estant complette dans le volume. Quant aux noms des autheurs citez, qui se voyent icy, ou pourront voir encores,

en quelques impressions; i'ai reveu et confronté sur leur texte, tous ceux qu'un incongnu y avait appliquez : retenu les vrais, rejetté les faux, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de pres de douze cens passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de trouver la source d'une bonne partie des authorités de ce livre : l'autheur en ayant par fois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'autre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, ie ne me fusse iamais demeslee de leur queste, si des personnes d'honneur et doctes que i'ai nommees autre part, ne m'eussent presté la main. Apres tout, ie recognois que ceste recherche et ces cottes d'autheurs, eussent esté negligees par mon pere : et moy mesme ne me fusse pas mise en peine de courre apres : mais trois raisons m'ont forcee de les entreprendre : en premier lieu, cet advancement de pres de moitié : secondement, la bestise d'une part du monde, qui croit beaucoup mieux la verité soubs la barbe chenue des vieux siecles, et soubs un nom d'antique et pompeuse vogue : tiercement,

l'interest et priere des Imprimeurs. Leur mesme priere expresse, m'a contrainte, non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequents en ce livre, trois ou quatre mots à travers champ, et de ranger la syntaxe d'autant de clauses : ces mots sans nulle consequence, comme adverbes ou particules, qui leur sembloient un peu revesches au goust de quelques douillets du siecle : et ces clauses sans aucune mutation de sens, mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'adventure de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles nigeries, que leur ouvrier affectoit. Ie ne suis pas si inconsideree ou si sacrilege, que de toucher en plus forts termes que ceux là, ny à mot ny à phrase d'un si precieux ouvrage : edifié d'ailleurs de telle sorte, que les mots et la matiere sont consubstanciels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil et bon exemplaire *in-folio*, il pourra dire quelle a esté ma religion en cela. Cependant il n'appartiendroit iamais à nul apres moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue, ny mesme adveu de l'autheur,

ny mesme zele, ny peut estre une si particuliere cognoissance du livre. En ce seul poinct ay-ie esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, affin d'y mettre avec elle l'envye qu'on luy en portoit. Ioinct que ie veux dementir maintenant et pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croyent, que si ce livre me louoit moins, ie le cherirois et servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressee de tourner les passages latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorans de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez creu : veu qu'un lecteur qui cognoist ces passages là, n'est pas plus prest de demesler bien à poinct l'ouvrage auquel ils sont enchassez, que celuy qui ne les cognoist pas, s'il n'est d'autre part ferré à glace. Neantmoins afin de servir à l'utilité des mesmes Imprimeurs ou Libraires, ie me suis portee à les traduire. Si i'ai rendu la poësie comme l'oraison, sous le seul genre de la prose, pour estre plus fidelle traductrice, à l'exemple d'autres versions authorisees de nostre siecle; on peut dire, que i'ay esté soulagee de temps, non de solicitude aygue : la moins espineuse et scabreuse circonstance d'une

telle version estant de la representer en vers. Ie le dis, parce que ceste masse, ou plustost nuee et moisson d'autheurs latins, est la cresme et la fleur choisie à dessein, comme on void, de l'ouvrage des plus excellents escrivains, et les plus elegans et riches de langage comme d'invention : adioustons, figurez et succincts. Or d'exprimer la conception d'un grand ouvrier, estoffee de telles qualitez d'elocution, et l'exprimer en une langue inferieure, avec quelque grace, vigueur et briefveté, but d'un pertinent traducteur, ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est-ce, d'exprimer pres de douze cents passages de ce qualibre, amples, mediocres ou petits? Or nonobstant ma prose generale, ie n'ay pas laissé de rendre en un ou deux vers, les brefves sentences, ou autres traicts d'eslite, i'entends ceux des poëtes : tant pour n'estre astrainte par aucune religion, à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers, que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle. Et si la rithme de telles sentences est par fois diverse, n'importe à l'oreille, puis qu'elle ne passe point le nombre de deux. I'ai tourné d'autre part en vers, quelques passages d'estendue; un à l'entree du livre, d'autres au chapitre, sur des vers de Virgile : tant par

esbat, que pour piquer si ie puis quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. I'ai traduict les Grecs aussi, sauf deux ou trois, que l'autheur a traduits luy mesme, les inserant en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'avoir laissé dormir les libertins, sous le voile de leur langue estrangére, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux : si ce mot a esté le seul qui me peust empescher d'en faire present au lecteur. Aussi peu m'excuseray ie, d'avoir au besoin usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcee par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus, en deux ou trois lieux seulement, ie me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : iugeant la lumiere necessaire en cet endroit, pour lever au foible lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux (qui sont courts de nombre pourtant), où ie l'ay iugé plus en train d'ignorer et de chercher, que de supposer; ie me suis restreinte dans les lois d'une austere traductrice. I'adiousteray sur le latin des Essais; que si par fois on trouve quelque dissonance entre le texte originaire et luy, comme de temps, personnes, et autres legeres ciconstances; on le doit attribuer non à l'inadvertance, mais au dessein et mesnagement de

l'autheur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié : comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers, et par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. Ç'a esté certes une de mes peines, me trouvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte, qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible, à la composition originaire et à l'application. Enfin s'il se trouve quelque faute en mon ouvrage, i'espere qu'elle sera faute, non de circumspection, mais bien de connoistre les menus suffrages du Donets, ausquels ie suis peu versee, pour avoir appris ceste langue plutost afin de gouster son genie et celuy de ses grands autheurs, que sa grammaire : ainsi i'espere qu'un lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschappees : ceux qui scavent que c'est d'imprimer, te diront; qu'il est si difficile de s'empescher de broncher à ce pas, que le meilleur ouvrage de la presse n'est autre chose que le moins deffaillant de ceste part, comme est certes cetuy cy : duquel apres tout, nous avons pris la peine de corriger la plus part des erreurs avec la plume,

et recueillir en un errata bien exact le reste de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du dessein assez ordinaire, de ceux qui font imprimer pour autruy, lesquels fuyent d'en appliquer aux livres: d'autant qu'ils ayment mieux que la reputation de la suffisance d'un autheur demeure fort blessee, que si celle de leur vigilance l'estoit un peu. Passe legerement les moindres fautes: comme par fois quelques ponctuations, soit au françois ou au latin, et par fois encores quelque manque d'orthographe, un affaire, pour un, à faire, conte pour comte, cœur pour chœur, et les manquements de pareil air, ou de la façon d'orthographier du temps que le livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture, tu les scauras bien r'habiller: et ie pense que tu croiras bien qu'aussi eussions nous faict, si nous les eussions appercenes avant qu'elles eschapassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une, apres ma recherche precedente; ie te promets de la repeter encores, et d'en mettre apres un exemplaire en la blibliotheque du roy, et l'autre en celle de monseigneur le garde des seaux, corrigez des derniers traicts de ma plume: afin que la posterité y puisse avoir recours au besoin. I'ose dire que la cognoissance

toute particuliere que i'ay de cet ouvrage, merite que la mesme posterité s'oblige de mes soins, et s'y fie. Que si quelqu'un accusait tant de menus soins comme ponctilleux, i'estime au contraire, qu'ils ne le peuvent estre assez, sur l'ouvrage d'un esprit de si haute sagesse, que ses fautes pourraient servir d'exemple, si nous permettions qu'il en eschapast icy. Pour les accents du grec, ie n'y entends rien: et cela n'importe guere à ce livre, qui n'en couche que fort peu: ny telle ignorance à moy, si i'en suis creue. Quant aux cottes des autheurs en marge, on ne s'est pas tousiours amusé à observer toutes les particules de la Syntaxe, un *de*, un *apud*, etc., tant pour estrecir le champ des fautes aux compositeurs, que parce que chacun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les grands de la France, desquels ma gratitude a tellement faict sonner le nom par tout, qu'il n'est pas besoin de le repeter icy: car sans leurs dons, mon zele de te rendre ce digne service en mourant, restoit inutile. Les Libraires et Imprimeurs, que ie sollicite il y a sept ou huict ans par tout de l'entreprendre eux-mêmes, comme on scait, estoient sourds quand ie leur proposois mes precautions,

quoy qu'elles ne consistassent seulement, qu'à les obliger d'apporter à leur ouvrage une iuste correction. Deux raisons causoient ce refus : la première, c'est, qu'ils veulent communement tout prendre, et ne rien mettre : la seconde, que ce livre est en verité d'une correction tresparticulierement difficile : dont la breveté du langage, et son bastiment aussi nouveau, qu'admirable, sont causes : en sorte qu'un compositeur et un correcteur ordinaire, y perdent leur ourse. Outre qu'il arrive souvent, que ces Libraires et Imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'ils n'y employent par forme les premiers ignorans, qu'ils trouvent à bon marché. En effet, la seule correction de cette impression m'a autant cousté, qu'une de leurs impressions entiere leur couste, sans comter ma propre peine et mon soin : et si ie tiens en cela, ma despense pour bien employee. Sçache donc, lecteur amoureux de ce divin ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier depuis la mort de l'autheur t'en peuvent mettre en possession : notamment celle *in-folio*, dont ie vis toutes les espreuves : et celle cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux et volumes qu'elles se soyent

faictes, ou se facent à l'advenir, par la seule entreprise des mesmes Imprimeurs ou Libraires, contre ces deux; tu pourras cognoistre si ie dis vray : et en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne faict un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a iamais faict pour les precedentes. I'achevois cecy à Paris en iuin, mil six cents trente cinq.

ADVERTISSEMENT

DE L'AUTHEUR.

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit des l'entree, que ie ne m'y suis proposé auscune ſin, que domestique et privee : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientost) ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont euë de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me feusse mieulx paré, et me presenteroy en une desmarche estudiee : ie veulx qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice, car c'est moy que ie peinds. Mes deffauts s'y liront au vif, et ma forme naifve, austant que la reverence publique me l'a permis. Que si i'eusse esté parmy ces nations

qu'on dict vivre encores soubs la doulce liberté des premieres loix de nature; ie t'asseure que ie m'y feusse tresvolontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsy, lecteur, ie suis moy-mesme la matiere de mon livre: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain; adieu donc. De MONTAIGNE, ce premier de mars mil cinq cents quatre-vingts.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN.

Sommaire. I. Par une extrême valeur, ainsi que par la soumission, on peut désarmer la colère. — II. On parvient au même but, en inspirant l'estime et l'admiration. — III. Quelquefois aussi un courage obstiné irrite le vainqueur et le rend implacable.

Exemples tirés de l'histoire du prince Édouard, de Scanderberg, de Conrad; de l'histoire du peuple thébain, de Denis de Syracuse, de Pompée; de celle d'Alexandre.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soubmission, à com-

miseration et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens tous contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Edouard (*a*), prince de Galles, celui qui regenta si longtemps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectants à ses pieds; iusqu'à ce que passant tousiours oultre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premierement la poincte de sa cholere, et commencea par ces trois à faire misericorde à touts les aultres habitants de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat, ayant essayé par toute espece d'humilités et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremité

(*a*) Que les Anglais nomment communément *the black Prince*, le Prince noir, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et père de l'infortuné Richard II. — C.

de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour lui avoir veu prendre un si honnorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisiesme, ayant assiégé (*a*) Guelphe duc da Bavieres, ne voulut condescendre à plus doulces conditions, qtielques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentilsfemmes (*b*) qui estoient assiegees avecques le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'advisèrent de charger sur leurs épaules leurs maris, leurs enfants, et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee à ce duc; et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens.

L'un et l'aultre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement; car i'ay une merveilleuse

---

(*a*) En 1140, dans Winsberg, ville de la haute Bavière. —C.
(*b*) *Dames nobles.* — E. J.

lascheté vers la misericorde et mansuetude. Tant y a, qu'à mon advis ie serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vicieuse aux Stoïcques; ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on veoit ces ames assaillies et essayees par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber soubs l'aultre. Il se peut dire que, de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, debonnaireté et mollesse, d'où il advient que les natures plus faibles, comme celles des femmes, des enfants du vulgaire, y sont plus subiectes; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les prieres, de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee. Toutesfois ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : tesmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute (*a*) peine Pelopidas, qui plioit

(*a*) *Avec peine.* — E. J.

soubs le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications, et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes (*a*) en main; et se departit l'assemblée, loüant grandement la haultesse du courage de ce personnage.

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultés extremes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstineement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comme le iour avant il avoit faict noyer son fils, et touts ceulx de sa parenté; à quoy Phyton respondit seulement « Qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy. » Aprez il le fait despouiller et saisir à des bourreaux, et le traisner par la ville, en le fouettant tres ignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses (*b*) : mais il eut le courage tousiours constant, sans se perdre; et, d'un vi-

(*a*) Petites *balles* de diverses couleurs pour désigner les suffrages, et *balloter* ou tirer au sort les candidats. — E. J.

(*b*) *Outrageantes*. — E. J.

sage ferme, alloit au contraire ramentevant (*a*) à haulte voix l'honnorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran; le menaceant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeulx de la commune de son armee, que, au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle allait s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergeants, feit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme: il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faulte publicque, et ne requerait aultre grace que d'en porter seul la peine: et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse (*b*), de semblable vertu,

(*a*) *Rappelant à l'esprit, à la mémoire.* — E. J.

(*b*) Plutarque, d'où ceci a été tiré, dit *Préneste*, ville du Latium. (Voy. *Instruction pour ceux qui manient affaires d'état*, p. 17) Peruse ou Perouse est dans la Toscane. — C.

n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres. Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, apres beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecees, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts; et luy dict, tout piqué d'une si chère victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches blecceures sur sa personne): « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te fault souffrir toutes les sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif: » l'aultre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant son fier et obstiné silence: « A il flechy un genouil? lui est il eschappé quelque voix suppliante? Vrayement, ie vainqueray ce silence; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracherai au moins du gémissement: » et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perceast les talons; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette. Seroit ce que

la force du courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la veoir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire que, en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à voir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyens de deffense publicque; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchants qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquants à les faire mourir d'une mort honnorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier souspir de se venger encores, et, avec les armes du desespoir, consoler sa mort, en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffisit pas la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance: ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espandable, et ne s'arresta que aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

CHAPITRE II.

DE LA TRISTESSE.

Sommaire. I. Effets singuliers des grandes douleurs. — II. Effets des passions extrêmes; de la joie, de la haine, etc.

Exemples: Psammenitus, roi d'Égypte; Raïsciac, seigneur allemand; Sophocle; Denis le tyran; Diodore le dialecticien, etc.

Ie suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ny l'estime; quoyque le monde ayt entreprins, comme à prix faict, de l'honnorer de faveur particuliere: ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience: sot et monstrueux ornement! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom (*a*) la malignité: car c'est une qualité tousiours nuisible, tousiours folle; et, comme tousiours couarde et basse, les Stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dict (*b*) que Psammenitus, roy d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cam-

(*a*) Le mot italien *tristo* signifie *méchant*. — L.

(*b*) Hérodote, l. 3.

byses, roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en servante, qu'on envoyait puiser de l'eau, touts ses amis pleurants et lamentants autour de luy, se teint coy, sans mot dire, les yeulx fichez en terre; et, voyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort, se mainteint en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques (*a*) conduict entre les captifs, il se meit à battre sa teste, et mener un deuil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernierement d'un prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme, quelques iours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa resolution, s'abandonna au deuil et aux regrets, en maniere qu'aulcuns en prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse : mais, à la verité, ce feut que, estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la

(*a*) *Domestique* ne signifie pas ici serviteur, mais ami de la maison, ami intime. — E. J.

moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit, dis ie, autant iuger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adiouste que, Cambyses s'enquerant à Psammenitus pourquoi, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis : « C'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassants de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer. »

A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à representer, au sacrifice de Iphigenia, le dueil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce veint au pere de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voylà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargee de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

Diriguisse malis, (1)

(1) A force de douleur, elle fut changée en rocher. Ovid. *Mét* l. 6, fab. 3, v. 303.

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit lorsque les accidents nous accablent, surpassants nostre portee. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doibt estonner toute l'ame et lui empescher la liberté de ses actions : comme il nous advient, à la chaulde alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de touts mouvements; de façon que l'ame, se relaschant aprez aux larmes et aux plainctes, semble se desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son ayse :

Et via vix tandem voci laxata dolore est. (1)

En la guerre que le roi Ferdinand feit contre la veufve de Iean roi de Hongrie (*a*), autour de Bude, un gendarme feut particulierement re-

---

(1) La douleur ouvre enfin le passage à sa voix.
Énéid. l. 2, v. 151.

(*a*) Ce trait d'histoire est raconté différemment dans l'édition de 1802. Après ces mots, *autour de Bude*, on lit ce qui suit : « Raisciac, capitaine allemand, voyant rapporter le corps d'un homme de cheval à qui chascun avoit veu excessifvement bien faire en la meslee, le plaignoit d'une plainete commune : mais curieux avecques les aultres de cognoistre qui il estoit, aprez qu'on l'eut desarmé, trouva que c'estoit son fils ; et, parmi les larmes publicques, luy seul se teint, sans espandre ny voix ny pleurs, debout sur ses pieds, les yeux immobiles, le regardant fixement, iusques à ce que l'effort de la tristesse, venant à glacer ses esprits vitaux, le porta en cet estat roide mort par terre. »

marqué de chascun, pour avoir excessifvement bien faict de sa personne en certaine meslee, et, incogneu, haultement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Raïsciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour veoir qui c'estoit; et, les armes ostees au trespassé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants: luy seul, sans rien dire, sans ciller les yeulx, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils; iusque à ce que la vehemence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco, (1)

disent les amoureux qui veulent representer une passion insupportable:

Misero quod omnes
Eripit sensus mihi: nam, simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens:
Lingua sed torpet; tenuis sub artus
Flamma dimanat; sonitu suopte
Tinniunt aures: gemina teguntur
Lumina nocte. (2)

(1) C'est aimer peu que de pouvoir dire combien on aime. PETRARC. *sonetto* 137, *verso ultimo*.

(2) CATULL. epigr. 51, v. 5 Ces vers sont une imitation d'une

Aussi n'est ce pas en la vifve et plus cuysante chaleur de l'accez, que nous sommes propres à desployer nos plainctes et nos persuasions; l'ame est lors aggravee de profondes pensees, et le corps abbattu et languissant d'amour : et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la iouissance (*a*). Toutes passions qui se laissent gouster et digerer ne sont que mediocres :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent. (1)

La surprinse d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme :

---

ode de Sapho que Boileau a traduite. Voici sa traduction, avec les changements qu'y a faits M. Delille :

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois,
Et, dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix;
Je n'entends plus, un voile est sur ma vue :
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs !

(*a*) On lit ici, dans l'édition de 1588 : « Accident qui ne m'est pas incogneu. » Montaigne a supprimé cette phrase dans les éditions suivantes. J'en tiens note, pour faire connoître sur ce fait, purement physiologique, le tempérament et la constitution particulière de Montaigne. — N.

(1) ..... Légères, elles s'expriment; extrêmes, elles se taisent. Sénèque, *Hipp.* acte 2, scène 3, v. 607.

Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
Arma amens vidit; magnis exterrita monstris,
Diriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
Labitur; et longo vix tandem tempore fatur. (1)

Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir son fils revenu de la route de Cannes, Sophocles et Denys le tyran, qui trespasserent d'ayse, et Talva qui mourut en Corsegue (*a*), lisant les nouvelles des honneurs que le senat de Rome luy avoit decernez, nous tenons, en nostre siecle, que le pape Leon dixiesme, ayant esté adverty de la prinse de Milan qu'il avoit extremement souhaitee, entra en tel excez de ioie, que la fiebvre l'en print, et en mourut. Et, pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on lui avoit faict. Ie suis peu en prinse de ces violentes passions : i'ai l'apprehension naturellement duré; et l'encrouste et espessis touts les iours par discours.

(1) Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnoit les armes troyennes, hors d'elle-même, frappée comme d'une vision effrayante, elle demeure immobile; son sang se glace, elle tombe, et ce n'est que long-temps après qu'elle parvient à retrouver la voix. *Énéid.* l 3, v. 306.

(*a*) Corsegue, pour *Corse*, du latin *Corsica*. — E. J.

CHAPITRE III.

NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELA DE NOUS.

Sommaire. I. Un sentiment naturel nous porte à nous inquiéter de l'avenir; d'un autre côté, la sagesse voudrait qu'on s'occupât de préférence de ses propres affaires, et qu'on travaillât conséquemment à se bien connoître. — II. C'étoit une loi très-sage que celle qui ordonnoit d'examiner la conduite des rois après leur mort. — III. Examen de ce mot de Solon: *On ne peut dire d'aucun homme, avant sa mort, qu'il a été heureux.* — IV. Les hommes veulent que les égards et la considération publique, ainsi que les faveurs du ciel, les accompagnent dans le tombeau.— V. Dangereuse et puérile superstition des Athéniens, au sujet de l'inhumation des morts.

Exemples: Platon, deux guerriers devant Néron; Lacédémoniens à la mort de leurs rois; Bertrand Duguesclin; Barthelemy d'Alviane; Nicias; Agésilas; Édouard Ier, roi d'Angleterre; Robert, roi d'Écosse; Jean Zisca; Bayard; l'empereur Maximilien; Cyrus; Marcus Emilius Lepidus; le philosophe Lycon; capitaines vainqueurs punis par les Athéniens, Chabrias.

Ceulx qui accusent les hommes d'aller tousiours beeant (*a*) aprez les choses futures, et

(*a*) *Soupirant.* — E. J.

nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aulcune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur, chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre sciencé.

Nous ne sommes iamais chez nous; nous sommes tousiours au delà : la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius.* (1)

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton faict, et te cognoy. » Chascun de ces deux membres enveloppe generalement tout nostre debvoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est et ce qui luy est propre : et qui se cognoist, ne

(1) Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux. Senec. epist. 98.

prend plus le faict estrangier pour le sien; s'aime et se cultive avant toute aultre chose; refuse les occupations superflues et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplaist iamais de (*a*) soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à touts bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur.

Nous debvons la subiection et obéïssance egalement à touts roys, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous

(*a*) Cette réflexion est la traduction exacte de ce passage de Cicéron : *Ut stultitia, etsi adepta est quod concupivit, nunquam se tamen satis consecutam putat : sic sapientia semper eo contenta est quod adest, neque eam unquam sui pœnitet.* Tusc. quæst. l. 5, c. 18. — N.

ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes; de celer leurs vices; d'aider de nostre recommendation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoing de nostre appuy: mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté, l'expression de nos vrays ressentiments; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reverемment et fidellement servi un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux despens de la iustice publicque. Titus Livius (*a*) dict vray « que le langage des hommes nourris soubs la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et fauls tesmoignages: » chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit mal: (*b*) « Ie t'aimoy quand tu le valois; mais depuis que tu

(*a*) L. 35, c. 48, n° 2.
(*b*) Tacit. *Annal.* l. 15, c. 67.

es devenu parricide, boutefeu, basteleur, cocher, ie te hay comme tu merites : » l'aultre, pourquoy il le vouloit tuer; « parce que ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices : » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à touts meschants comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver?

Il me desplaist qu'en une si saincte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : A la mort des roys, touts les confederez et voisins, et touts les Ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front, pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celui là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de touts les leurs; attribuant au reng le loz (*a*) qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon (*b*) que « Nul avant mourir ne peult estre dict heureux », si celuy là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heureux si sa renommee va mal, si sa

(*a*) La louange, du latin *laus*. — E. J.
(*b*) Hérodote, l. 1.

posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist; mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est: et seroit meilleur de dire à Solon que iamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

Quisquam
Vix radicitus e vita se tollit, et eiicit:
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse....
Nec removet satis a proiecto corpore sese, et
Vindicat (1).

Bertrand du Guesclin mourut (*a*) au siege du chasteau du Randon prez du Puy en Auvergne: les assiegez, s'estant rendus aprez, feurent obligez de porter les clefs de la place, sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armeé des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'advis qu'on demandast saufconduict pour le

(1) On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de son sort futur, l'homme s'imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut se détacher de ce corps terrassé par la mort. Lucret. l. 3, v. 890.

(*a*) Le 13 juillet 1380, au siége de Châteauneuf de Randon, situé entre Mende et le Puy. — E. J.

passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredict; et choisit plustost de le passer par vifve force, au hasard du combat : « N'estant convenable, disoit-il (*a*), que celui qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre. »

De vray, en chose voisine, par les lois grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonceoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophee : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'advantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens; et, au rebours, Agesilaus asseura celuy qui lui estoit bien doubteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tumbeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux lon-

(*a*) Brantôme, à l'article de *Barthelemi d'Alviano*, tom. 2, p. 219; et Guicciardin, que Montaigne a traduit ici fort exactement, liv. 12, pag. 105 et 106. — C.

gues guerres d'entre luy et Robert roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant, obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespassé il feist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, laquelle il feist enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avecques luy, et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Iean Zischa (*a*), qui troubla la Boëme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis; estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espaignols les ossements d'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur (*b*) qu'il avoit eu en vivant : et d'aultres peuples, en ce mesme monde, traisnent à la guerre les corps dès vaillants hommes qui sont morts en leurs battailles, pour leur servir de

(*a*) Ou Ziska, gentilhomme de Bohême, mort en 1424.
(*b*) *L'heur*, pour *le bonheur*. E. J.

bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tumbeau que la reputation acquise par leurs actions passees : mais ceulx cy y veulent encores mesler la puissance d'agir.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition : lequel, se sentant blecé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslee, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy ; et ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce feust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemi : comme il feit.

Il me fault adiouster cet aultre exemple aussi remarquable, pour cette consideration, que nul des precedents. L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes qui est à present, estoit prince doué de tout plein de grandes qualitez, et entre aultres d'une beaulté de corps singuliere : mais parmy ses humeurs il avoit cette-cy, bien contraire à celle des princes qui, pour despescher les plus importantes affaires, font leur throsne de leur chaire percee ; c'est qu'il n'eut iamais valet de chambre si privé, à qui il permeist de le veoir en sa garderobbe : il se desroboit pour

tumber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à medecin ny à qui que ce feust, les parties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moy qui ay la bouche si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette honte : si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, ie ne communique gueres aux yeulx de personne les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes : i'y souffre plus de contraincte que ie n'estime bienseant à un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais luy en veint à telle superstition, qu'il ordonna par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il debvoit adiouster, par codicille, que celuy qui les luy monteroit eust les yeulx bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfants que ny eulx, ny aultre, ne voye et touche son corps aprez que l'ame en sera separee, ie l'attribue à quelque sienne devotion ; car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut qu'un grand me feit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que, mourant bien vieil en sa court, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec

un soing vehement à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement; et somma toute la noblesse qui le visitait de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme qui le veit sur ses derniers traicts (*a*), il feit une instante supplication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre (*b*). Ie n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'ay point aussi faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette-cy; d'aller se soignant et passionnant, à ce dernier poinct, à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Ie veoy louer cette humeur et l'ordonnance de Marcus Emilius Lepidus qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est ce encores temperance et frugalité d'eviter la despense et la vo-

(*a*) Sur le point de rendre l'esprit. — C.

(*b*) De sa montre, c'est-à-dire, de la manière dont il paroîtroit dans la pompe funèbre.

lupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible? voilà une aisee reformation et de peu de coust. S'il estoit besoing d'en ordonner, ie serois d'advis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieulx; et quant aux funerailles, de les faire ny superflues ny mechaniques. Ie lairray purement la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris* (1). Et est sainctement dict à un saint: *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum* (2). Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré: «Comme vous voudrez,» respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respi-

(1) C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. Cicer. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 45.

(2) Le soin des funérailles, la magnificence des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. Augustinus, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 12.

rants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sépulture, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort!

A peu (*a*) que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoyqu'elle me semble la plus naturelle et plus equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces braves capitaines venant de gaigner contre les Lacedemoniens la battaille navale prez les isles Argineuses (*b*), la plus contestee, la plus forte bataille que les Grecs aient oncques donnee en mer de leurs forces; parce qu'aprez la victoire ils avoient suyvi les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le faict de Diomedon: cettuy cy est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler, aprez avoir ouï l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de pai-

(*a*) Peu s'en faut.

(*b*) *Arginusæ*, trois iles au sud est de l'ile de Lesbos. — E. J.

sible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses iuges; priant les dieux de tourner ce iugement à leur bien; et, à fin que par faulte de rendre les vœux que luy et ses compaignons avoient vouez en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eulx, les advertissant quels vœux c'estoient; et, sans dire aultre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune, quelques annees aprez, les punit de mesme pain soupe: car Chabrias, capitaine general de l'armee de mer des Atheniens, ayant eu le dessus du combat contre Pollis admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et, pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition.

Quæris, qui iaceas, post obitum, loco?
Quo non nata iacent. (1)

(1) Tu demandes où tu seras après la mort? où sont les choses à naître. SENEC. *Troad. Chor.* act. 2, v. 30.

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame :

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis,
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis: (1)

tout ainsi que nature nous faict veoir que plusieurs choses mortes ont encores des relations occultes à la vie : le vin s'altere aux caves, selon aulcunes mutations des saisons de sa vigne ; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vifve, à ce qu'on dict.

CHAPITRE IV.

COMME L'AME DESCHARGE SES PASSIONS SUR DES OBIETS FAULS, QUAND LES VRAYS LUI DEFAILLENT.

Sommaire. I. Dans tous les accidents de la vie, nous cherchons quelque cause vraie ou fausse que nous puissions accuser. — II. Dans les grandes infortunes, souvent on défie et l'on injurie les dieux mêmes.
Exemples: l'armée romaine en Espagne ; Xerxès ; Caligula ; Auguste ; les Thraces.

Un gentilhomme des nostres, merveilleuse-

(1) Et qu'exclus de la tombe, il soit privé du port
Qui nous met à l'abri des atteintes du sort.
Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 44.

ment subiect à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment que : « Sur les efforts et torments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre ; et que s'escriant, et mauldissant le cervelat, tantost la langue de bœuf et le iambon, il s'en sentoit d'autant allegé. » Mais, en bon escient, comme le bras estant haulsé pour frapper, il nous deult (*a*) si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent ; et que pour rendre une veue plaisante, il ne fault pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance :

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant sylvæ, spatio diffusus inani : (1)

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy-mesme si on ne luy donne prinse ; et fault tousiours luy fournir d'obiect où elle s'abbutte et agisse. Plutarque dict (*b*), à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est

(*a*) Il nous fait mal ; *deult*, du latin *dolet*.

(1) Tel l'aquilon, si d'épaisses forêts n'irritent sa fureur, perd ses forces dissipées dans le vague de l'air. Lucan. l. 3, v. 362.

(*b*) Dans la vie de Périclès, au commencement.

en nous, à faulte de prinse legitime, plustost que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsi leur rage emporte les bestes à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent:

Pannonis haud aliter post ictum sævior ursa,
Cui iaculum parva Libys amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, et secum fugientem circuit hastam. (1)

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à dróict, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aymé: prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armee romaine en Espaigne, aprez la perte des deux

(1) Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure, se replie sur sa plaie; furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle. Lucan. l. 6, v. 220.

freres (*a*), ses grands capitaines, *flere omnes repente, et offensare capita* (1) : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s'arrachoit les poils, feut il pas plaisant? « Cestuy cy pense il que la pelade soulage le dueil? » Qui n'a veu masdher et engloutir les chartes, se gorger d'une balle de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta la mer de l'Hellespont, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos; et Cyrus amusa toute une armee plusieurs iours à se venger de la riviere de Gyndus (*b*), pour la peur qu'il avoit eue en la passant; et Caligula ruina une tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse, qu'un roy de nos voysins, ayant receu de Dieu une bastonade, iura de s'en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast ny parlast de luy, ny, autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation de quoy estoit le conte; ce sont vices tousiours conioincts : mais telles actions tiennent, à la verité, un peu

---

(*a*) Cneius et Cornelius Scipion.

(1) *Dit que* chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête, *L.* 25, *c.* 37.

(*b*) Ou *Gyndes*, comme la nomment Hérodote, Sénèque et Tibulle. — C.

plus encores d'oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar, ayant été battu de la tempeste sur mer, se print à desfier le dieu Neptunus, et en la pompe des ieux circénses feit oster son image du reng où elle estoit parmy les aultres dieux, pour se venger de luy : en quoy il est encores moins excusable que ces premiers, et moins qu'il ne feut depuis, lors qu'ayant perdu une battaille soubs Quintilius Varus, en Allemaigne, il alloit de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la muraille, en s'escriant : « Varus, rends moy mes soldats : » car ceulx là surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent à Dieu mesme ou à la fortune, comme si elle avoit des aureilles subiectes à nostre batterie ; à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire (*a*), se mettent à tirer contre le ciel d'une vengence titanienne, pour renger Dieu à raison, à coups de fleches. Or, comme dict cet ancien poëte chez Plutarque : (*b*)

> Point ne se fault courroucer aux affaires :
> Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons iamais assez d'iniurés au desreglement de notre esprit.

(*a*) Hérodote, l. 4, c. 289.

(*b*) Dans son traité *du Contentement*, ou *Repos de l'esprit*, c. 4 de la traduction d'Amyot. — C.

CHAPITRE V.

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIEGEE DOIBT SORTIR POUR PARLEMENTER.

Sommaire. I. La ruse est blâmable, même lorsqu'on l'emploie contre un ennemi. — II. Et cependant ce moyen de défense semble autorisé par quelques peuples modernes.

Exemples: Lucius Marcius; les Achaïens; les peuples du Ternate; les anciens Florentins; les seigneurs de Montmord et de l'Assigni; le comte Guy de Raugon, Eumènes, et Antigonus; Henri de Vaux et Barthelemy de Bonnes.

Lucius (*a*) Marcius, legat des Romains en la guerre contre Perseus, roy de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il luy falloit encores à mettre en poinct son armee, sema des entreiects (*b*) d'accord, desquels le roy endormy accorda trefve pour quelques iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loi-

(*a*) Tite-Live nomme ce légat des Romains *Quintus Martius*, 42, c. 37. — C.

(*b*) Ou, comme on a mis dans quelques éditions, *interjets* c'est-à-dire: *propositions, ouvertures.* — C.

sir pour s'armer; d'où le roy encourut sa derniere ruine. Si est ce que les vieux du senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette practique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disoient ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprinses et rencontres de nuict, ny par fuittes appostees et recharges inopinees; n'entreprenants guerre, qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la battaille. De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phalisques leur déloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup: mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et iuste guerre. Il appert bien par le langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encore receu cette belle sentence,

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat? (1)

Les Achaïens, dict Polybe (*a*), detestoient toute

(1) Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse? *Enéid.* l. 2, v. 390.

(*a*) L. 13, c. 1.

voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus : *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ, salva fide et integra dignitate, parabitur* (1), dict un aultre:

> Vos ne velit, an me, regnare hera, quid ve ferat fors,
> Virtute experiamur. (2)

Au royaume de Ternate (*a*), parmi ces nations que si à pleine bouche nous appellons barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premierement denoncee; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives : mais aussi cela faict, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloingnez de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois

---

(1) L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. Florus, l. 1, c. 12.

(2) Éprouvons par la force si c'est à vous ou à moi que la fortune, maîtresse des événements, destine l'empire. Ennius *apud* Cic. l. 1, *de Officiis*, c. 12.

(*a*) La principale ile des Moluques. — C.

101740

avant que de mettre leur exercite (*a*) aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient Martinella (*b*). Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, « où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du regnard, » les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette practique; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord: et, pour cette cause, c'est une regle, en la bouche de touts les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlementer. » Du temps de nos peres cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendants Mouson (*c*) contre le comte de Nanseau (*d*). Mais aussi, à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'advantage demourast de son costé, comme feit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en fault

(*a*) Armée, du latin *exercitus*. — E. J.

(*b*) Du nom de *S. Martin*, dérivé de celui de *Mars*, dieu de la guerre. — E. J.

(*c*) Pont-à-Mousson. — E. J.

(*d*) Nassau. — E. J.

croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut, et sa trouppe qui estoit approchee avecques luy, se trouva le plus foible, de façon que Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort; aprez avoir faict cette noble response, « Ie n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que i'auray mon espee en ma puissance, » n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit. Si est ce que encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant: tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois; et Barthelemy de Bonnes (*a*), qui commandoit au

(*a*) Froissart, de qui Montaigne a pris tout ceci, le nomme Barthelemy de Brunes. — C.

siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez soubs les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il feit lui quatriesme; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy, à la discretion duquel, aprez qu'il se feut rendu et sa trouppe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble. Ie me fie ayseement à la foy d'aultruy; mais malayseement le feroy ie, lors que ie donnerois à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et faulte de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI.

L'HEURE DES PARLEMENTS, DANGEREUSE.

Sommaire. I. On doit avoir peu de confiance dans les promesses des vainqueurs. — II. C'est souvent pendant les conférences pour la capitulation que l'on s'empare des places.—III. La vraie bravoure réprouve tout artifice et perfidie.

Exemples: L. Emilius Regillus; Cléomènes; d'Aubigny; Julian Rommero; le marquis de Pescaire; Bertheville; Alexandre le Grand.

Toutesfois ie veis dernierement en mon voi-

sinage de Mussidan (*a*), que ceulx qui en feurent deslogez à force par nostre armee, et aultres de leur party, crioyent, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces : chose qui eust eu à l'adventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloignees de ces regles ; et ne se doibt attendre fiance des uns aux aultres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé ; encores y a il lors assez à faire : et a tousiours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Emilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, feit pacte avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainte d'action hostile : mais y ayant quand et luy introduict son armee pour

(*a*) Petite ville du Périgord, dans le voisinage du château de Montaigne. — C.

s'y faire veoir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppeditant (*a*) ceulx de son auctorité et de la discipline militaire. Cleomenes disoit que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la iustice, et non subiect à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes; et ayant faict trefve avec les Argiens pour sept iours, la troisiesme nuict aprez il les alla charger touts endormis, et les desfeit, alleguant qu'en sa trefve il n'avoit pas esté parlé des nuicts; mais les dieux vengerent cette perfide subtilité. Pendant le parlement, et qu'ils musoient sur leurs seuretez, la ville de Casilinum (*b*) feut saisie par surprinse; et cela pourtant au siecle et des plus iustes capitaines et de la plus parfaicte milice romaine. Car il n'est pas dict qu'en temps et lieu, il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables, au

(*a*) C'est-à-dire, *prévalant sur ceux de son autorité*, etc. — C.

(*b*) Ville de Campanie, sur le fleuve *Casilinus*, dont *Casilinum* tirait son nom — E. J.

preiudice de la raison; et icy fault la regle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitia* (1) : mais ie m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne (*a*), et par les propos et par divers exploicts de son parfaict empereur, aucteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine, et philosophe des premiers disciples de Socrates; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et partout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoüe, et aprez y avoir faict une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy (*b*), le seigneur Iulian Rommero, ayant faict ce pas de clerc, de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revenche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit soubs nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulsé si avant qu'on le

(1) Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. Cic. *de Offic.* l. 3, c. 17.

(*a*) Dans sa Cyropédie. — E. J.

(*b*) Petite ville du département des Ardennes.

tenoit pour faict ; sur le poinct de la conclusion, les Espaignols, s'estant coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere. Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiegé en personne, et Bertheville, lieutenant du dict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Fu il vincer sempre mai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna o per ingegno, (1)

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis ; et moy aussi peu : car il disoit que ceulx qui courent à l'envy doibvent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aulcunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la iambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encores, ce grand Alexandre à Polypercon qui luy suadoit de se servir de l'advantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius : Point, dict il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobees : *malo me fortunæ pœniteat, quàm victoriæ pudeat.* (2)

(1) Que la victoire soit due au hasard, ou au mérite, elle est toujours glorieuse. Arosto, cant. 15, v. 1.

(2) J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune, qu'à rougir de ma victoire. Quintus Curt. l. 4, c. 13, num. 9.

Atque idem fugientem haud est dignatus Oroden
Sternere, nec iacta cæcum dare cuspide vulnus;
Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis. (1)

CHAPITRE VII.

QUE L'INTENTION JUGE NOS ACTIONS.

Sommaire. I. Il n'est pas toujours vrai que la mort nous acquitte de toutes obligations. — II. Il est trop tard de ne réparer ses torts qu'en cessant de vivre, et il est odieux alors de chercher à se venger.

Exemples : Henri VII, roi d'Angleterre; l'architecte de Rhampsinet, roi d'Égypte.

La mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. I'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, feit composition avec Dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honorablement, pere de l'empereur Charles cin-

(1) Le fier Mézence ne daigne pas frapper Orodes dans sa fuite, ni lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir; il le poursuit, l'atteint, l'arrête, l'attaque de front : ennemi de la ruse, il veut vaincre par la seule valeur. *Enéid.* l. x, v. 732.

quiesme, que le dict Philippe remettroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au païs bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie de ce duc : toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir, soubdain aprez qu'il seroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le duc d'Albe nous feit voir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eut tout plein de choses remarquables; et, entre aultres, que le comte d'Aiguemond, soubs la foy et asseurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit au dict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, parce que les effects et executions ne sont aulcunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient en nostre puissance que la volonté; en celle là se fondent par necessité, et s'establissent toutes les regles du debvoir de l'homme: par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien

que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doubte absouls de son debvoir, quand il eust survescu le comte de Horne; mais le roy d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'execution de sa desloyauté; non plus que le masson de Herodote (*a*), lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Aegypte son maistre, mourant, le descouvrit à ses enfants.

I'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience, retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avec si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent du plus (*b*) leur : et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodeement, d'autant en est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx là font encore pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayant cachee pendant la vie; et montrent avoir

(*a*) Herodote, l. 2.

(*b*) Du leur davantage. — E. J.

peu de soing du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayant, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent (*a*), et en estendant la vie oultre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger, alors qu'ils n'ont plus de cognoissance de cause. Ie me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict, et apertement.

CHAPITRE VIII.

DE D'OYSIFVETÉ.

Sommaire. L'esprit est comme une terre qu'il faut sans cesse cultiver et ensemencer : l'oisiveté le rend ou stérile ou fantasque.

Comme nous voyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de cha

(*a*) Leur malignité. — E. J.

informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les fault embesongner d'une aultre semence : ainsin est il des esprits; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis,
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat latè loca; iamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti; (1)

et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent en cette agitation,

Velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species. (2)

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd: car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu, que d'estre partout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat. (a)

Dernierement que ie me retiray chez moy,

(1) Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou de la pâle Phœbé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets. *Enéid.* l. 8, v. 22.

(2) Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade. Horat. *de Arte poet.* v. 7.

(a) Martial, l. 7, épig. 73. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer.

deliberé, autant que ie pourroy, ne me mesler d'aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie; il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysifveté s'entretenir soy mesme, et s'arrester et rasseoir en soy, ce que i'esperoy qu'il peust meshuy (*a*) faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poisant et plus meur: mais ie treuve, comme

Variam semper dant otia mentem, (1)

que, au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carrière à soy mesme qu'il n'en prenoit pour aultruy; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, i'ay commencé de les mettre en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

(*a*) Désormais, *meshuy*, pour *mais huy*, du latin *magis hodie*. — E. J.

(1) Dans l'oisiveté, l'esprit voltige incessamment de pensée en pensée. Lucan. l. 4, v. 705.

CHAPITRE IX.

DES MENTEURS.

Sommaire. I. Ce n'est pas un si grand désavantage qu'on le croit communément, de manquer de mémoire : l'homme qui n'a pas la mémoire heureuse, ne peut guère être ambitieux, parce qu'il ne se sent pas propre aux affaires ; il parle peu, et ne répète pas sans cesse, comme les vieillards, de longues histoires. — II. La mémoire est nécessaire aux menteurs : mais il est peu de vices plus odieux que l'habitude du mensonge, et qui exposent à d'aussi fréquens dangers.

Exemples : Darius; Francisque Taverna; un ambassadeur du pape Jules II.

Il n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire; car je n'en recognois quasy trace en moy; et ne pense qu'il y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. I'ay toutes mes aultres parties viles et communes; mais, en cette là, je pense estre singulier et tresrare, et digne de gaigner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse), si en mon païs on veult dire qu'un

homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire; et quand ie me plains du default de la mienne, ils me reprennent et mescróyent, comme si ie m'accũsois d'estre insensé: ils ne veoyent pas de chois entre memoire et entendement.

C'est bien empirer mon marché! Mais ils me font tort; car il se veoid par experience, plustost au rebours, que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy (a), qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude; on se prend de mon affection, à ma memoire; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience: «Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse: Il ne se souvient point de ses amys: Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy.» Certes, ie puis ayseement oublier: mais de mettre à nonchaloir la charge que mon ami m'a donnee, ie ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur!

Ie me console aulcunement: Premierement,

(a) Sous-entendu: *à moi* qui ne sais, etc.

sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde: outre que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultés en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire: joint que mon parler en est plus court; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdi touts mes amis de babil, les subiects esveillants cette telle quelle faculté que i'ay de les manier et employer, escliauffants encore et attirants mes discours. C'est pitié: ie l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privez amys; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et

c'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper depuis qu'on est arrouté (*a*); et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents (*b*) mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course: ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traisnant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs deredictes : i'ay veu des recits bien plaisants, venir tresennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement (*c*), qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien : il me fauldroit un protocolle; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à touts les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille : Sire, souvienne vous des Atheniens; d'autre part, les lieux et les livres que je

(*a*) Mis en route, en chemin, en train. — E. J.

(*b*) Les habiles. — E. J.

(*c*) Il faut entendre ici, *ie me console, en second lieu, de mon peu de mémoire, en ce qu'il me souvient moins*, etc.

reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Ie sçay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge, et mentir; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye; et que la definition du mot de mentir en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller contre sa conscience; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels ie parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaisé qu'ils ne se desferrent; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaisé qu'elle ne se represente à l'imagination, deslogeant la faulseté qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à touts coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportees faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle

impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree: de quoy j'ay souvent veu l'experience, et plaisamment aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand: d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'un aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oultre ce qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect? I'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne voyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité le mentir est un mauldict vice. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns

aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Ie treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule; et, un peu au dessoubs, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit, à toute instance combattre la naissance et le progrez: elles croissent quand et eulx; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer: par où il advient que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. I'ai un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur: mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny.

Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc (*a*): une y va. Certes ie ne m'asseure

(*a*) *Détournent du but.* — E. J.

pas que je peusse venir à bout de moy à guarantir un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu : *Ut externus alieno non sit hominis vice* (1). Et de combien est le langage fauls, moins sociable que le silence !

Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Tayerna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : le roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Dänemarc, qui est à present douairiere de Lorraine),

(1) De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. Plin. *nat. Hist.* l. 7, c. 1.

ne pouvoit descouvrir avoir aulcune practique et conference avec nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milannois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommendation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons: ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuict (*a*), et son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire, car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à touts les princes de chrestienté et au duc mesme, feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict: que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit iamais vescu là soubs aultre visage;

(*a*) En 1534.

desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur. Le roy, à son tour, le pressant de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le poinct de l'execution faicte de nuict et comme à la desrobee : à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa maiesté, le duc eust esté bien marry que telle execution se feust faicte de iour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroict d'un tel hez qué celuy du roy François.

Le pape Iule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il fauldroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloignee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de, ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du

costé de France; et en ayant adverty son maistre, ses biens feurent confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie.

CHAPITRE X.

DU PARLER PROMPT, OU TARDIF.

Sommaire. I. Il paraît convenable que les prédicateurs parlent posément et avec lenteur; mais c'est un talent nécessaire aux avocats de parler avec rapidité, et surtout d'improviser leurs répliques. — II. Il y a des personnes qui parlent ou écrivent sans préparation, mieux qu'elles ne feraient avec beaucoup de peine et de travail.

Exemples : Le chancelier Poyet; Severus Cassius.

Onc ne furent à touts toutes graces donnees : (1)

aussi voyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors (*a*) si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests; les aultres, plus tar-

(1) Ce vers est tiré d'un recueil de vers d'Estienne de la Boetie, que Montaigne, son intime ami, a fait imprimer à Paris en 1572. *Voyez* le chapitre *de l'amitié*, l. 1, c. 27. — C.

(*a*) *La repartie.* — E. J.

difs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les ieux et les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont de plus beau; si i'avois à conseiller, le mesme en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre, mieux advocat : parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption : là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entrevue du pape Clement et du roi François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle debvoit estre prononcee, le pape, se craignant qu'on luy teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des

aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que de prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine; et plus le propre du iugement, de l'avoir lente et posee. Mais celui qui demeure de tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne advantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius (*a*), qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé; qu'il debvoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant; et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la cholere ne lui feist redoubler son eloquence. Ie cognoy par experience cette condi-

(*a*) Sénèque, *Controv.*, l. 3.

tion de nature, qui ne peult soustenir une vehemente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent l'huyle et la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais oultre cela, la sollicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quant et quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais sollicitee; elle veult estre eschauffee et resveillee par les occasions estrangeres, presentes, et fortuites : si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir; l'agitation est sa vie et sa grace. Ie ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hasard y a plus de droict que moy; l'occasion, la compaignie, le bransle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lorsque ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles emportent mieux que les escripts, s'il y peult avoir

chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que ie ne me treuve pas où ie me cherche; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. I'auray eslancé quelque subtilité en escrivant; i'entends bien: mornee (*a*) pour une aultre, affilée pour moy. Laissons toutes ces honnestetez: cela se dict par chascun selon sa force. Ie l'ai si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire; et l'a l'estranger descouverte parfois avant moy. Si ie portoy le rasoir partout où cela m'advient, ie me desferoy tout. La rencontre m'en offrira le iour quelque aultre fois plus apparent que celuy du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

CHAPITRE XI.

DES PRONOSTICATIONS.

Sommaire. I. Les anciens oracles étoient sans crédit, même avant l'établissement de la religion chrétienne: on croit encore à certaines divinations. — II. Origine de l'art de deviner, art vain et dangereux: ceux qui l'exercent ne peuvent prédire la vérité que par hasard. Ce qu'était le démon de Socrate.

Exemples: le marquis de Saluces; Diagoras, surnommé l'athée.

QUANT aux oracles, il est certain que dez long-

(*a*) C'est-à-dire, *émoussée, sans pointe.* — E. J.

temps avant la venue de Iesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit; car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance : et ces mots sont à luy : *Cur isto modo iam oracula Delphis non eduntur, non modò nostrâ ætate, sed iamdiù; ut nihil possit esse contemptius?* (1) Mais quant aux aultres prognosticques qui se tiroyent de l'anatomie des bestes aux sacrifices, auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam.... rerum augurandarum causâ natas esse putamus* (2), des fouldres, du tournoyement des rivieres, *Multa cernunt aruspices, multa augures providenl, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis* (3), et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprinses tant publicques que privees, nostre religion les a abolies. Et

(1) D'où vient que de nos jours, et même depuis long-temps, Apollon ne rend plus d'oracles à Delphes? Pourquoi sont-ils tombés dans un si grand mépris? Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 57.

(2) Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 64.

(3) Les aruspices voient quantité de choses; les augures en prévoient aussi un grand nombre; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, et par les prodiges. *Id., ibid.* c. 65.

encores qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à préoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

Cur hanc tibi, rector Olympi,
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omnia clades?
. . . . . .
Sit subitum quodcumque paras; sit cæca futuri
Mens hominum fati; liceat sperare timenti: (1)

Ne utile quidem est scire quid futurum sit; miserum est enim nihil proficientem angi (2): si est ce, veux ie dire, qu'elle (a) est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en

(1) Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains cette prévoyance accablante? Pourquoi leur faire connaître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir?... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant! Lucan. l. 2, v. 4-14.

(2) On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver; car il est triste de se tourmenter inutilement. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 6.

(a) *Elle*, se rapporte au mot *divination* de la phrase précédente. — E. J.

son armee delà les monts, infiniment favorisé de nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere; au reste ne se presentant occasion de tourner sa robe (*a*), son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de touts costez à l'advantage de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre desadvantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change, pour cette opinion de nostre ruine), qu'aprez s'estre souvent complaint à ses privez des maulx qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, il se revolta et changea de party; à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions: car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans soupeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne feit, car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan (*b*), encores aprez l'avoir longtemps contestee.

(*a*) C'est-à-dire, *de tourner casaque, de changer de parti*, comme Montaigne l'explique lui-même onze lignes plus bas.

(*b*) *Fossano*, en Piémont, près Coni. — E. J.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus :
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.
. . . . . Ille potens sui,
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse, VIXI; cras vel atrâ
Nube polum, pater, occupato,
Vel sole puro. (1)

Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare. (2)

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire (*a*), le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur; ut et, si divinatio sit, dii sint; et si dii sint, sit divinatio* (3) : beaucoup plus sagement Pacuvius,

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quàm ex suo,

(1) C'est par un effet de leur sagesse que les dieux couvrent d'une nuit épaisse les événements de l'avenir ; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus loin qu'il ne doit ..... Celui-là est maître de lui même, celui-là est heureux qui peut dire chaque jour : J'ai vécu ; que demain Jupiter obscurcisse l'air de tristes nuages, ou nous donne un jour serein. Horat. od. 29, l. 3, v. 29-41.

(2) Un esprit satisfait du présent se gardera bien de s'inquiéter de l'avenir. Hor. od. 16, l. 2, v. 25.

(*a*) C'est-à-dire, *et au contraire* ceux qui croient ce mot (qui va suivre) le croient à tort.

(3) S'il y a une divination, il y a des dieux, et s'il y a des dieux, il y a une divination. Ces deux principes sont liés, et se supposent réciproquement. Cic. *de Divin.* l. 1, c. 6.

Magis audiendum quàm auscultandum censeo. (1)

Ce tant celebre art de deviner des Thoscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi-dieu d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science recueillies et conservees à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cet art : naissance conforme à son progrez. I'aimeroy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez, que par ces songes. Et de vray, en toutes republiques on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs ; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le

(1) Car pour ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. Pacuvius *apud* Cicéronem *de Divinatione*, l. 1, c. 57.

puisse rappeler; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence. I'en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu'ils dient et la verité et le mensonge : *quis est enim qui totum diem iaculans, non aliquandò conlineet?* (1) Ie ne les estime de rien mieulx, pour les voir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s'il y avoit regle et verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis; et faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroiables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'athee, estant en la Samothrace, à celuy qui luy montroit au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoyent eschappé le naufrage, luy disant : « Eh bien! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace? » Il se faict ainsi, respondit il : « ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez en bien plus grand nombre. » Cicero dict (*a*) que le seul Xenophanes colophonien,

(1) Si l'on tire tout le jour, il faut bien que l'on touche quelquefois au but. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 59.

(*a*) *De Divinat.* l. 1, c. — 3. C.

entre touts les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination. D'autant est il moins de merveille, si nous avons veu, par fois à leur dommage, aulcunes de nos âmes principesques s'arrester à ces vanitez. Ie vouldrois bien avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles; du livre de Ioachim, abbé calabrois, qui predisoit tous les papes futurs, leurs noms et formes; et celuy de Léon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay ie recogneu de mes yeulx, qu'ez confusions publicques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont reiectants, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oysifs, ceulx qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en touts escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent : mais surtout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs auteurs ne donnent aulcun sens clair, à fin que la posterité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

Le daimon de Socrates estoit à l'adventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit

à luy sans le conseil de son discours : en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoique temeraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates, auxquelles ie me suis laissé emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroient estre iugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII.

DE LA CONSTANCE.

Sommaire. I. En quoi consistent la constance et la résolution. Il est souvent utile de fuir devant les maux pour les mieux combattre. — II. Les stoïciens ne peuvent prétendre que leur sage ne soit jamais troublé par aucun choc inattendu; mais la philosophie en modère les effets.

Exemples : Darius et le roi des Scythes; le marquis de Guast; Laurent de Médicis.

La loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en notre puissance, des maulx et inconvenients qui nous menacent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent: au rebours, touts moyens honnestes de se garantir des maulx, sont non-seulement permis, mais louables; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter de pied ferme les inconvenients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a soupplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tres belliqueuses se ser-

voyent en leurs faicts d'armes, de la fuyte, pour advantage principal, et montroyent le dos à l'ennemy; plus dangereusement que leur visage: les Turcs en retiennent quelque chose; et Socrates, en Platon, se mocque de Laches qui avoit defini la fortitude, «Se tenir ferme en son reng contre les ennemis: »Quoy, feit il, seroit ce doncques, lascheté de les battre en leur faisant place? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuir. Et, parce que Laches se r'advisant, advoue cet usage aux Scythes et enfin generalement à touts gens de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gens de pied lacedemoniens, nation sur toutes duicte à combattre de pied ferme, qui, en la iournee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'adviserent de s'escarter et sier (*a*) arriere; pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre et dissoudre cette masse, en les poursuivant, par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dict d'eux, quand Darius alla pour les subiuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gauchissant la meslee. A quoy Indathyrses, car ainsi se nommoit il, feit

(*a*) *Sier.*, pour se placer, du latin *sedere*. — E. J.

response, « Que ce n'estoit pour avoir peur de « luy ny d'homme vivant; mais que c'estoit la « façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre « cultivee, ny ville, ny maison à deffendre, et à « craindre que l'ennemy en peust faire prouffit : « mais s'il avoit si grand'faim d'en manger, qu'il « approchast pour voir le lieu de leurs anciennes « sepultures, et que là il trouveroit à qui parler « tout son saoul. »

Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup; d'autant que, par sa violence et vistesse, nous le tenons inevitable; et en y a maintun qui pour avoir ou haulsé la main, ou baissé la teste, en a, pour le moins, appresté à rire à ses compaignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme feit contre nous, en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles, et s'estant jecté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, feut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Agenois, qui se pourmenoyent sur le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que le

dict marquis, voyant mettre le feu, se lancea en quartier (*a*), il feut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de même quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane (*b*) : car aultrement le coup, qui ne lui raza que le dessus de la teste, luy donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray, ie ne crois pas que ces mouvements se feissent avecques discours (*c*) : car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte ou basse en chose si soubdaine? et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup, que pour l'eviter. Ie ne puis me deffendre, si le bruit esclatant d'une arquebusade vient à me frapper les aureilles à l'improuveue, en lieu où ie ne le deusse pas attendre, que ie n'en tressaille : ce que i'ay veu encores advenir à d'aultres qui valent mieulx que moy.

(*a*) Se jeta de côté.

(*b*) De faire le plongeon comme la cane (de se baisser).

(*c*) *Par raisonnement.* Montaigne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, et dans celui de *raison*, comme on le voit en deux phrases plus bas. — E. J.

N'y n'entendent les Stoïciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premières visions et fantaisies qui luy surviennent ; ains, comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruine, pour exemples, iusque à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure saulve et entière, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie; mais tout aultrement en la seconde : car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant; il iuge selon elles, et s'y conforme. Voyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoïque :

Mens immota manet ; lacrymæ volvuntur inanes. (1)

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

---

(1) Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable.
Enéid. l. 4, v. 449.

CHAPITRE XIII.

CERIMONIE DE L'ENTREVEUE DES ROYS.

Sommaire. I. On ne sait s'il est plus régulier d'attendre un grand qui vient nous visiter, que d'aller à sa rencontre. Dans les entrevues des souverains, les plus puissants doivent se trouver les premiers au lieu désigné. — II. S'il est quelquefois pénible de se soumettre aux formes que prescrit la civilité, il est du moins utile de les connaître.

Exemples : la reine Marguerite ; Clément VII ; François 1er, et Charles-Quint.

Il n'est subiect si vain qu'il ne merite un reng en cette rapsodie. A nos regles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroict d'un pareil, et plus à l'endroict d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y debvoir venir : voire, adioustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit ; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa

route; et qu'il suffit de l'accompaigner à son partement. Pour moy i'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices; comme ie retranche en ma maison autant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offense, qu'y feroy ie? Il vault mieulx que ie l'offense pour une fois, que moy touts les iours; ce seroit une subiection continuelle. A quoy faire fuit on la servitude des courts, si on l'entraisne iusques en sa taniere? C'est aussi une reglè commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Toutesfois à l'entreveue qui se dressa du pape Clement (*a*) et du roy François à Marseille, le roy, y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le veinst trouver. Et de mesme à l'entree aussi du pape (*b*) et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils, une ce-

(*a*) Septième du nom, en 1533. — C.

(*b*) Du même pape Clément VII, et de Charles-Quint, sur la fin de l'année 1532. — C.

rimonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee; et le prennent de ce biais, que c'est à fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas lui eulx.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité, et chasque vacation, a sa civilité particuliere. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole. I'aime à les ensuivre, mais non pas si cohardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. I'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tresutile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à exploicter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

CHAPITRE XIV.

ON EST PUNY POUR S'OPINIASTRER A UNE PLACE SANS RAISON.

Sommaire. I. On doit punir ceux qui s'obstinent à défendre avec opiniâtreté une trop faible place : mais les vainqueurs abusent souvent de cette loi de la guerre.

Exemples : le connétable de Montmorenci; Martin du Bellay.

La vaillance a sés limites, comme les aultres vertus; lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisees en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les regles militaires ne peult estre soustenue. Aultrement, soubs l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier (*a*) qui n'arrestast une armee.

(*a*) Poulailler (bicoque).

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux faubourgs saint Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans; et encores depuis accompaignant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les feit pendre et estrangler pour cette mesme raison : comme feit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de S. Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place. Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit iustement contre deux couleuvrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doibt, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là: et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eulx et de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le coulteau

partout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure; comme il se veoid par les formes de sommation et desfi que les princes d'orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage, fiere, haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence, ou par son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy. Ainsi surtout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XV.

DE LA PUNITION DE LA COUARDISE.

Sommaire. I. La lâcheté ne devrait pas être punie de mort dans un soldat, à moins qu'il n'y ait des preuves de méchanceté et de mauvais desseins. Les peuples anciens et modernes ont souvent varié dans leur manière de sévir contre la poltronnerie.

Exemples : le législateur Charondas; l'empereur Julien; le gouverneur Franget, etc.

I'ouy aultrefois tenir à un prince et tresgrand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat

ne pouvoit estre condemné à mort; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins qui feut condemné à mort pour avoir rendu Bouloigne (*a*). A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les faultes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison que nature a empreintes en nous; et en celles là il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et, sur cette regle, est en partie fondee l'opinion de ceulx qui condemnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas; et qu'avant luy les loix de

(*a*) Au roi d'Angleterre qui l'assiégeait en personne. *Voyez* les Mémoires de Martin du Bellay, l. 10, folio 506.

Grece punissoient de mort ceulx qui s'en estoient fuys d'une battaille: au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils fussent par trois iours assis emmy la place publicque, vestus de robe de femme; esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir le courage par cette honte : *Suffundere malis hominis sanguinem, quam effundere* (1). Il semble aussi que les loix romaines punissoyent anciennement de mort céulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict que l'empereur Iulien condemna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre degradez, et, aprez, à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes. Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condemna d'aultres seulement à se tenir parmy les prisonniers soubs l'enseigne du bagage. L'aspre chastiement du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes, et, en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort. Si est il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos peres, le seigneur de Fran-

(1) Aimez mieux faire rougir le coupable que de répandre son sang. TERTULL. *in Apologet.*

get, iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant, par monsieur le mareschal de Chabannes, esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur de Lude, et l'ayant rendue aux Espaignols, fut condemné à estre dégradé de noblesse, et tant luy que sa posterité declaré roturier, taillable, et incapable de porter armes : et fent cette rude sentence executee à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition touts les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nansau (*a*) y entra; et aultres encores, depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschancheté et de malice, et de la chastier pour telle.

(*a*) Nassau. — E. J.

CHAPITRE XVI.

UN TRAICT DE QUELQUES AMBASSADEURS.

Sommaire. I. Les hommes aiment à se montrer savants dans toute autre science que dans celle qu'ils cultivent le plus. — II. Il importe, en lisant une histoire, de connaître la perfection de l'historien. — III. Les ambassadeurs d'un prince ne doivent lui rien celer. — IV. Si l'on doit une obéissance passive aux ordres des supérieurs, il est pourtant des cas où l'on peut user de sa raison et de ses lumières.

Exemples : Périander; César; Denys l'ancien; le seigneur de Langey; (Guillaume du Bellay); D. Crassus.

I'OBSERVE en mes voyages cette practique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'aultruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieulx;

> Basti al nocchiero ragionar de' venti,
> Al bifolco dei tori; e le sue piaghe
> Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti; (1)

(1) Que le pilote se contente de parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. *Traduction italienne de Properce*, l. 2, eleg. 1, v. 43.

car il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus feit à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins ; et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduicte de sa milice : ses exploicts le verifient assez capitaine excellent ; il se veult faire cognoistre excellent ingenieur (*a*) : qualité aulcunement estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tresgrand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommendation de soy par la poësie ; et si n'y sçavoit rien. Un homme de vacation iuridique, mené ces iours passez veoir un'estude fournie de toute sorte de livres de son mestier et de tout aultre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir ; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis (*b*) de l'estude, que cent capitaines et

(*a*) Montaigne écrit *engenieur*, du mot *engin* dont il se sert souvent. — N.

(*b*) Montaigne ajoutait ici *par où il estoit monté* : ce qui expli-

soldats recognoissent tous les iours sans remarque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus. (1)

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Il faut donc travailler de reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subiect de toutes gents, i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins, ie les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies : si iurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles ; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cerimonies ; si gents de guerre, ce

---

que cette expression *sur la vis* ; on voit alors qu'il s'agit d'un escalier tournant : mais il a effacé ces mots *par où il estoit monté*, et il a ajouté *de l'estude*. — N.

(1) Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue. Horat, epist., l. 1, v. 43.

qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploicts où ils se sont trouvez en personne; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et practiques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, tresentendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles oultrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde; et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots : aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise avecques l'espee et le poignard, dans un batteau : le dict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adiouste que les dicts ambassadeurs faisants une despeche au roy de ces choses, lui en dissimulerent la plus grande partie, mesme luy celerent les deux articles precedents. Or, i'ay trouvé bien

estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissements qu'il doibt faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblee : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre; car, de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne aultrement qu'il ne doibt et que cela ne le poulse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la receoit; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne vouldrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, soubs quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle utilité ne doibt estre si chere, venant de ceulx qui le servent, comme luy doibt estre chere leur naïfve et simple obeïssance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeit par

discretion, non par subiection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingenieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire : cettuy cy, soubs tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouï ses raisons, luy feit tresbien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage. D'aultre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraincte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur disposition; ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. I'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx : les hommes d'entendement accusent encores auiourd'huy l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur

ordonnance; ce delay, en une si longue estenduë de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret?

CHAPITRE XVII.

DE LA PEUR.

Sommaire. I. Effets de la peur sur le vulgaire. Les soldats même en sont atteints. Elle a souvent des résultats tout contraires: ou elle rend immobile, ou pousse à fuir avec une incroyable vitesse. Elle a quelquefois produit des actions de valeur. Terreurs paniques.

Exemples: Un soldat du connétable de Bourbon; un enseigne du capitaine Julle; l'empereur Théophile; les Romains dans leur premier combat avec Annibal, les compagnons de Pompée.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit: (1)

Ie ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent), et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous; mais tant y a que c'est une estrange

(1) Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent. *Enéid.* l. 2, v. 774.

passion : et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, i'ay veu beaucoup de gents devenus insensez, de peur ; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouïssements. Ie laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets (*a*)? des roseaux et des cannes, en gentsdarmes et lanciers? nos amis, en nos ennemis? et la croix blanche, à la croix rouge? Lors que monsieur de Bourbon print Rome (*b*), un port' enseigne, qui estoit à la garde du bourg saint Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruyne il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, voyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feis-

(*a*) Les *corselets* étaient de petites cuirasses que portaient les piquiers dans les régiments des gardes. — E. J.

(*b*) En 1527.

sent, il se recogneut, et, tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois tents pas avant en la campaigne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle, lors que sainct Paul feut prins sur nous, par le comte de Bures et monsieur du Reu; car, estant si fort esperdu de frayeur, que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants : et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aulcune bleceure. Pareille peur saisit par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prinrent, d'effroy, deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'aultre partoit. Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers : tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une battaille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeò pavor etiam auxilia formidat* (1); iusques à ce

(1) Tant la peur s'effraie, même de ce qui pourrait lui donner du secours. Quintus Curtius, l. 3, c. 11, n° 12.

que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray : car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire. » Lors exprime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous reiecte à la vaillance qu'elle a soustraict à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste battaille que les Romains perdirent contre Hannibal, soubs le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied qui prins l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu d'une glorieuse victoire.

C'est de quoi i'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur touts aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste, que celle des amis de Pompeius qui estoient en son navire spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles ægyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mari-

niers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues :

> Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat. (1)

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour (*a*) de guerre, touts blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein (*b*) à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre

---

(1) L'effroi me prive alors de toute ma sagesse.
Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 8.

(*a*) Un *estour*, dit Nicot, *c'est un conflict et combat.* — C.

(*b*) C'est ainsi que Montaigne a écrit ce mot à la marge de l'exemplaire corrigé de sa main; il l'orthographie même *landemein* ou *lendemain* : et j'ai remarqué que ce mot est souvent écrit de ces deux manières dans plusieurs passages manuscrits dont il a chargé les marges de son exemplaire. Quelquefois aussi il écrit *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui.

J'ai conservé ces différentes orthographes du même mot, puisqu'il les emploie indistinctement, et qu'elles sont d'ailleurs très-remarquables pour ceux qui suivent et observent curieusement les divers changements que le temps, l'usage et le progrès des lumières ont produits dans notre langue, dans sa syntaxe, son orthographe et sa prononciation. — N.

exilez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos : là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyeusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l'impatience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece, qui est oultre l'erreur de nostre discours (*a*), venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent frappez, et des armees entieres. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyoit que cris et voix effrayees; on voyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres, comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville : tout y estoit en desordre et en fureur, iusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux (*b*). Ils nomment cela *terreurs paniques* (*c*).

(*a*) C'est-à-dire, qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement. — C.

(*b*) Diodore de Sicile, l. 15, c. 7. — C.

(*c*) Plutarque, *Traité d'Isis et Osiris*. — C.

CHAPITRE XVIII.

QU'IL NE FAULT IUGER DE NOSTRE HEUR QU'APREZ LA MORT. (*a*)

Sommaire. D'après les continuelles vicissitudes de la fortune, on ne peut juger de la vie qu'au jour même du trépas. Alors le masque tombe. Une belle mort absout une vie coupable, finit dignement une vie innocente et pure.

Exemples : Crésus ; Agésilas ; Pompée ; Ludovic Sforce ; Marie Stuart ; Scipion ; Epaminondas ; Étienne de la Boëtie.

Scilicet ultima semper
Exspectanda dies homini est ; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet. (1)

Les enfants sçavent le conte du roy Crœsus à ce propos : lequel ayant esté prins par Cyrus et condemné à la mort ; sur le poinct de l'execution il s'escria : « O Solôn ! Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire : il

(*a*) Montaigne a déja dit quelque chose à ce sujet, dans le Chapitre III de ce premier Livre.

(1) ..... Nul homme certain d'un bonheur sans retour
Ne peut se croire heureux avant son dernier jour.
OVID. *Met.* l. 3, v. 5.

luy feit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon : « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie, » pour l'incertitude et varieté des choses humaines, qui, d'un bien legier mouvement, se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy; mais, dict-il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux. » Tantost, des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Ægypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si longtemps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches (*a*), mais aprez y avoir vescu dix

(*a*) En Touraine, sous le règne de Louis XI, qui l'y avoit fait enfermer en 1500. — C. — Dans une cage de fer, que j'ai vue en 1788. — E. J.

ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne (*a*), veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par main d'un bourreau? Indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de ça bas;

> Usque adeò res humanas vis abdita quædam
> Obtèrit; et pulchros fascès sævasque secures
> Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur. (1)

et semble que la fortune quelquesfois guette à poinct nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues années; et nous faict crier, aprez Laberius,

> Nimirum hac die
> Una plus vixi mihi quàm vivendum fuit! (2)

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon

(*a*) Marie Stuart, reine d'Écosse, et mère de Jacques Ier, roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Elisabeth, le 18 février 1587. Elle avait été mariée trois fois: la première à François II. — N.

(1) Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des entreprises des hommes, se plait à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux. Lucret. l. 5, v. 1232.

(2) Ah! j'ai vécu trop d'un jour! Macron *Sat.* l. 2, c. 7.

advis de Solon (*a*) : mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroict desquels (*b*) les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente, ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien nay, et de la resolution et asseurance d'un ame reglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile. En tout le reste il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis ; mais à ce dernier roole de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de hon et de net dans le fond du pot.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Eiiciuntur ; et eripitur persona, manet res. (1)

(*a*) Voyez le commencement du chapitre.

(*b*) C'est comme s'il y avait : *et qu'à l'endroict des philosophes*, etc.

(1) Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères ; alors le masque tombe, et l'homme reste à découvert. Lucret. l. 3, v. 57.

Voylà pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le maistre iour; c'est le iour iuge de touts les aultres; c'est le iour, dict un ancien, qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Ie remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. I'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy iusques alors.

Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre. » De vray, on desroberoit beaucoup à celuy là, qui le poiseroit sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il luy a pleu; mais en mon temps trois les plus exsecrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reglees, et, en toute circonstance, composees iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunees : i'en ay veu quelqu'une trencher le fil d'un progrez de merveilleux advançement, et dans la fleur de son croist, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis

les ambitieux et courageux desseings du mourant n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il prétendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et son esperance; et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course (*a*). Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

(*a*) Montaigne veut parler ici de son ami Étienne de la Boétie, à la mort duquel il assista. *Voyez*, dans cette nouvelle édition, le discours qu'il fit imprimer à Paris en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et de la mort de cet ami. — N.

CHAPITRE XIX.

QUE PHILOSOPHER C'EST APPRENDRE A MOURIR.

Sommaire. I. Ce que c'est que philosopher. Le plaisir est le seul but des hommes; mais on ne se le procure que par la vertu. — II. L'un des principaux bienfaits de la vertu, est de nous inspirer le mépris de la mort. Par combien de motifs la mort n'est point à redouter.

Exemples: Henri II; Philippe, fils de Louis-le-Gros; Anacréon; Émilius Lépidus; Ausidius; Cornéliis Gallus; Ludovic, etc.

Cicero dict(1)que philosopher ce n'est aultre chose que s'apprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort : ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doibt viser

(1) *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.* Tusc. quæst. l. 1, c. 30-31.

qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la saincte escriture (1). Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but; quoyqu'elles en prennent divers moyens : aultrement on les chasseroit d'arrivee; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establiroit nostre peine et mesaise? Les dissensions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales; *transcurramus solertissimas nugas* (2); il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si saincte profession : mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il ioue tousiours le sien parmy.

Quoy qu'ils disent, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs aureilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et quelque excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle aultre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy debvions donner le nom du plaisir, plus

(1) *Et cognovi quod non esset melius nisi lætari, et facere bene in vitâ suâ.* Eccles. c. 3, v. 12.

(2) Ne nous arrêtons pas à ces subtilités frivoles. Senec. epist. 117.

favorable, plus doulx et naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommee. Cette aultre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce debvoit estre en concurrence, non par privilege : ie la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu ; oultre que son goust est plus momentanee, fluide et caducque, elle a ses veilles, ses ieusnes et ses travaulx, et la sueur et le sang, et en oultre particulièrement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'aiguillon, et de condiment (*a*) à sa douleeur (comme en nature le contraire se vivifie par son contraire); et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suittes et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible ; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguisent et rehaulsent le plaisir divin et parfaict qu'elle nous moyenne (*b*). Celuy là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust à son fruict, et n'en cognoist ny les graces ny

(*a*) D'*assaisonnement* : du mot latin *condimentum*, qui signifie *sauce, ragoût*, Montaigne a fait celui de *condiment*.— C.

(*b*) Qu'elle nous procure par son *moyen*.—E. J.

l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste (*a*) est scabreuse et laborieuse, sa iouïssance agreable; que nous disent ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable? car quel moyen humain arriva iamais à sa iouïssance? les plus parfaicts se sont bien contentez d'y aspirer, et de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent; veu que de touts les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante : l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle.

L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree, et extreme barriere. Or, l'un des principaux bienfaicts de la vertu, c'est le mespris de la mort : moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voylà pourquoy toutes les regles (*b*) se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce

(*a*) *Sa recherche.*—E. J.

(*b*) Il y a dans l'édition in-4° de 1588, *toutes les sectes des philosophes.*—C.

n'est pas d'un pareil soing, tant parce que ces accidents ne sont pas de telle necessité, la plus-part des hommes passants leur vie sans gouster de la pauvreté, et tels encores sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescut cent et six ans d'une entiere santé : qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peult mettre fin, quand il nous plaira, et coupper broche à touts aultres inconvenients. Mais quant à la mort, elle est inevitable :

> Omnes eodem cogimur; omnium
> Versatur urnâ, seriùs, ociùs,
> Sors exitura, et nos in æternum
> Exilium impositura cymbæ : (1)

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne : nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en païs suspect; *quæ, quasi saxum Tantalo, semper impendet* (2). Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels, au lieu où le crime est commis : du-

(1) Poussés par la nécessité, nous allons tous au même terme. Le sort de chacun de nous s'agite dans l'urne fatale; pour en sortir tôt ou tard et nous faire passer dans la barque, et de là dans un exil qui ne finira point. Hor. od. 3, l. 2, v. 25.

(2) Elle nous menace sans cesse; c'est le rocher suspendu sur la tête de Tantale. Cic. *de Finibus*, l. 1, c. 18.

rant le chemin, promenez les par des belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent; (1)

pensez vous qu'ils s'en puissent resiouir? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futurâ. (2)

Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'obiect necessaire de nostre visee: si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas: mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue:

---

(1) Les mets les plus délicieux ne pourront réveiller leur goût; les chants des oiseaux, les accords de la lyre, ne pourront ramener le doux sommeil qui fuit de leur paupière. Hor. od. 1, l. 3, v. 18.

(2) Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. Claudian. *in Ruf.* l. 2, v. 137.

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro. (1)

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence : et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon iugement ils vous le bastissent.

Parceque cette syllabe frappoit trop rudement leurs aureilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou de l'estendre en periphrases : au lieu de dire, il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu : » pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre, *feu maistre Iehan*. A l'adventure est ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Ie nasquis entre unze heures et midi, le dernier iour de Febvrier, mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure (*a*),

(1) Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. Lucret. l. 4, v. 474.

(*a*) L'orthographe de ce mot varie dans Montaigne, qui l'écrit souvent *asteure*, ou *asture*, selon la prononciation gasconne. —N. Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de l'année fut fixé au 1er janvier; auparavant elle commençait à Pâques: en conséquence, le 1er janvier 1563 devint le premier jour de l'an 1564. —V. D

commenceant l'an en Ianvier. Il n'y a iustement que quinze iours que i'ay franchy trente neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant. Cependant s'empescher (*a*) du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy ? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort aultrement que comme si tout presentement il y entroit ; ioinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça (*b*) par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre ; et i'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'aprez trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois

(*a*) *S'occuper, se tourmenter.*
(*b*) *Depuis long temps.* — C.

ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprinse !

> Quid quisque vitet, nunquam homini satis
> Cautum est, in horas : (1)

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme feut celuy là (*a*) à l'entree du pape Clement (*b*), mon voisin, à Lyon? N'as tu pas veu tuer un de nos roys (*c*) en se iouant? et un de ses ancestres (*d*) mourut il pas chocqué par un pourceau! Eschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte (*e*), le voylà assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un aiglé en l'air : l'aultre (*f*) mourut d'un grain de raisin; un empereur, de l'esgratigneure d'un

(1) L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque instant. Hor. od. 13, l. 2, v. 13.

(*a*) En 1305, sous le règne de Philippe-le-Bel.—C.

(*b*) Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, fut élu pape le 5 juin 1305, et prit le nom de Clément V.

(*c*) Henri II, blessé à mort, le 10 juillet 1559, dans un tournoi, par le comte de Montgommery, l'un de ses capitaines des gardes.—C.

(*d*) Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, et qui avait été couronné du vivant de son père.—C.

(*e*) On écrit aujourd'hui *alerte*; mais les Italiens disent encore *fare all' erta*, être alerte, être au guet, prendre garde à soi.—E. J.

(*f*) Anacréon. *Voyez* Valère Maxime, l. 9, c. 12, p. 8.

peigne, en se testonnant; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis; et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, contre la porte de la chambre du conseil; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus preteur, Tigillinus capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue; et d'un encores pire exemple, Speusippus philosophe platonicien, et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, iuge, ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisi, le sien de vivre estant expiré; et Caius Iulius, medecin, gressant les yeulx d'un patient, voylà la mort qui clost les siens : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desià faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny de bleceure; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passant devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet? Qu'im-

porte il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Ie suis de cet advis : et, en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce soubs la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculasse, car il me suffit de passer à mon ayse; et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous vouldrez.

> Prætulerim..... delirus inersque videri,
> Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
> Quàm sapere, et ringi. (1)

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude (*a*) et au descouvert, quels tormens, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable? vistes vous iamais rien si rabbaissé, si changé, si con-

---

(1) Peu m'importe que je passe pour un fou et un nonchalant, pourvu que mon erreur me plaise, ou du moins qu'elle échappe à ma vue. Je ne veux pas d'une sagesse chagrine et rechignée. Hor. epist. 2, l. 2, v. 126.

(*a*) *A l'improveu* édit. de 1588, mais Montaigne a effacé ce mot, et a écrit de sa main *en dessoude*.—N.— Cette expression se trouve assez souvent dans nos vieux romans, où elle signifie *soudainement*. De soudain, on aura formé *dessoude, de subito*.—C.

fus? Il y fault pourveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseillerois d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis iuventæ
Poplitibus timidoque tergo, (1)

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

Ille licet ferro cautus se condat et ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput, (2)

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre; et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune; ostons luy l'estrangeté, practiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à touts instants representons la à nostre ima-

(1) Il poursuit le brave qui fuit, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. Hor. od. 2, l. 3, v. 14.

(2) En vain vous vous entourez de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure. Propert. l. 3, eleg. 18, v. 25.

gination et en touts visages : au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons soubdain : « Eh bien! quand ce seroit la mort mesme! » et là-dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmy les festes et la ioye, ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prinses elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seche d'un homme, pour servir d'advertissement aux conviez :

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum:
Grata superveniet, quæ non sperabitur hora. (1)

Il est incertain où la mort nous attende; attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté : qui a apprins à mourir, il a desapprins à servir; le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contrainete : il n'y a rien de mal en la vie pour

(1) Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi; tu recevras avec reconnaissance le jour qui t'est donné encore, et que tu n'espérais plus. Hor. epist. 4, l. 1, v. 13.

celuy qui a bien comprins que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte. Paulus-Aemilius respondit, à celuy que ce miserable roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme. » A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Ie suis de moy mesme non melancholique, mais songe-creux : il n'est rien de quoy ie me soye, dez tousiours, plus entretenu que des imaginations de la mort; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Iucundum cùm ætas florida ver ageret. (1)

Parmy les dames et les ieux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que ie m'entretenois de ie ne sçais qui, surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille;

(1) Lorsque j'étais à la fleur de mes ans.
CATULL. epigr. 76, v. 16.

Iam fuerit, nec post unquam revocare licebit; (1)

ie ne ridois non plus le front de ce pensement là, que d'un aultre. Il est impossible que d'arrivee, nous ne sentions des picqueures de telles imaginations; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte, aultrement, de ma part, ie feusse en continuelle frayeur et frenesie; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie; iamais homme ne feit moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ai iouï iusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe, et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre auiourd'huy. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est egalement prez : *Nemo altero fragilior est; nemo in crastinum*

(1) Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le faire revenir. Lucret. l. 3, v. 928.

sui certior (1). Ce que i'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce œuvre d'un' heure.

Quelqu'un, feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estois hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure preparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir, entant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy:

> Quid brevi fortes iaculamur ævo
> Multa? (2)

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'aultre, qu'il luy fault desloger avant

(1) Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain. Senec. epist. 91.

(2) Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets? Hor. od. 16, l. 2, v. 17.

qu'avoir marié sa fille ou contreroollé l'institution de ses enfants : l'un plainct la compaignie de sa femme, l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Ie suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Ie me desnoue partout ; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Iamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement, que ie m'attends de faire. Les plus mortes morts (*a*) sont les plus saines.

> Miser! ô miser! (aiunt) omnia ademit
> Una dies infesta mihi tot præmia vitæ : (1)

et le bastisseur,

> Manent (*dict-il*) opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes. (2)

Il ne fault rien designer de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se pas-

---

(*a*) Je crois que Montaigne veut dire : *Que les morts de ceux qui sont déjà morts au monde, et bien préparés depuis long-temps à ce dernier moment, sont les plus douces.* — E. J

(1) O malheureux, malheureux que je suis ! disent-ils ; un seul jour, un instant fatal me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie ! Lucrer. l. 3, v. 911.

(2) Je laisserai donc imparfaits ces bâtiments superbes. *Æneid.* l. 4, v. 88.

sionner pour en veoir la fin : nous sommes nayz pour agir :

Cùm moriar, medium solvar et inter opus : (1)

ie veux qu'on agisse et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult ; et que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict. I'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment de quoy sa destinee coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Iam desiderium rerum super insidet una. (2)

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres ioignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus (*a*), le bas populaire, les femmes et les enfants, à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spec-

(1) Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. Ovid. *Amor.* l. 2, eleg. 10, v. 36.

(2) Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. Lucret. l. 3, v. 913.

(*a*) Plutarque, dans la *Vie de Lycurgue*, c. 20, trad. d'Amyot. — C.

tacle d'ossements, de tumbeaux et de convois, nous advertisse de nostre condition;

> Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
> Mos olim, et miscere epulis spectacula dira,
> Certantum ferro, sæpè et super ipsa cadentum
> Pocula, respersis non parco sanguine mensis; (1)

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy; car, mort, tu seras tel : » aussy ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement, la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu; » ny endroict des histoires que ie remarque si attentivement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ay en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie ferois un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en feit un de pareil titre, mais d'aultre et moins utile fin (a).

(1) C'était jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs; souvent ils tombaient parmi les coupes du banquet, et inondaient les tables de sang. Silius Ital. l. 11. v. 51.

(a) Cicer. *de Offic.*, l. 2, c. 5.

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doubte grand advantage; et puis, n'est ce rien d'aller au moins iusques là sans alteration et sans fiebvre? Il y a plus; nature mesme nous preste la main et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à mesure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Ie treuve que i'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand ie suis en fiebvre : d'autant que ie ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir, i'en veoy la mort d'une veue beaucoup moins effroyee; cela me fait esperer que plus ie m'esloigneray de celle là et approcheray de cette cy, plus ayseement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar (*a*), que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez; i'ay trouvé que sain i'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lors

(*a*) De Bello Gall. VII, 84.—C.

que ie les ay senties. L'alaigresse où ie suis, le plaisir et la force, me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poisantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaules. I'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons, à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee?

Heu! senibus vitæ portio quanta manet! (1)

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : « Tu penses doncques estre en vie? » Qui y tumberoit tout à un coup, ie ne croy pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une doulce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce misérable estat, et nous y apprivoise, si que nous ne sentons aulcune secousse quand la ieunesse meurt en nous, qui est, en

(1) Ah qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie!
MAXIMIAN, eleg. 1, v. 16, *ex Cornel. Gallo.*

essence et en verité, une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doulx et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint; si elle s'en asseure aussi, elle se peult vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment, la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle :

Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Iovis manus; (1)

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes aultres iniures de fortune. Gaignons cet advantage, qui

(1) Ni le regard terrible d'un tyran cruel, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main foudroyante du grand Jupiter. Hor. od. 3, l. 3, v. 3.

pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne de quoy faire la figue à la force et à l'iniustice, et nous mocquer des prisons et des fers :

In manicis et
Compedibus, sævo te sub custode tenebo.
Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est.(1)

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle ; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettee ? mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une ? Que chault il quand ce soit, puisqu'elle est inevitable ? A celui qui disoit à Socrates : Les trente tyrans t'ont condemné à la [illegible] « Et nature, eulx, » respondit il (a). Quelle sot[illegible]

(1) Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense, est la mort : la mort est le terme de toutes choses. Hor. epist. 16, l. 1, v. 76.

(a) Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. Πρὸς τὸν εἰπόντα, Θάνατόν σου κατέγνωσαν, Ἀθηναῖοι· Κἀκείνων, φησίν, ἡ φύσις. *Quelqu'un ayant dit à Socrate, Les Athéniens t'ont condamné à la mort ; Et la nature eux, répondit Socrate.* Diogène Laerce, l. 2, segm. 35. — Cic. *Tuscul. quæst.* l. 1, c. 40. — C.

tise de nous peiner, sur le poinct du passage à l'exemption de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses; aussi nous apportera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief, qui n'est qu'une fois. Est ce raison, de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort: car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere de Hypanis, qui ne vivent qu'un iour: celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaulx, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict elle, « de ce monde, comme vous y estes entrez. Le « mesme passage que vous feistes de la mort à « la vie, sans passion et sans frayeur, refaictes « le de la vie à la mort. Vostre mort est une des « pieces de l'ordre de l'univers; c'est une piece « de la vie du monde.

Inter se mortales mutua vivunt,

. . . . . .

Et quasi cursores, vitaï lampada tradunt. (1)

« Changeray ie pas pour vous cette belle contex- « ture des choses? C'est la condition de vostre « creation; c'est une partie de vous, que la « mort; vous vous fuyez vous mesme. Cet estre « que vous iouyssez, est-egalement party à la « mort et à la vie. Le premier iour de vostre « naissance vous achemine à mourir comme à « vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora carpsit. (2)

Nascentes morimur; finisque ab origine pendet. (3)

---

(1) Les mortels se prêtent la vie pour un moment; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambeau. Lucret. l. 2, v. 75-78.

(2) L'heure qui nous a donné la vie, l'a déja diminuée. Sxnec. *Hercul. fur.* act. 3, chor. v. 874.

(3) Naître, c'est commencer de mourir; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier. Manil. *Astronomie*, l. 4, v. 16.

« Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la « vie; c'est à ses depens. Le continuel ouvrage « de vostre vie, c'est bastir la mort. Vous estes « en la mort pendant que vous estes en vie; car « vous estes aprez la mort quand vous n'estes « plus en vie : ou, si vous l'aimez mieulx ainsi, « vous estes mort aprez la vie; mais pendant la « vie, vous estes mourant; et la mort touche « bien plus rudement le mourant que le mort, « et plus vifvement et essentiellement. Si vous « avez faict vostre proufit de la vie, vous en estes « repeu : allez vous en satisfaict.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis ? (1)

« Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit « inutile, que vous chault il de l'avoir perdue ? « à quoy faire la voulez vous encores ?

Cur ampliùs addere quæris
[redacted]quod pereat malè, et ingratum occidat omne? (2)

« La vie n'est de soy ny bien ny mal; c'est la « place du bien et du mal, selon que vous la « leur faictes. Et si vous avez vescu un iour, « vous avez tout veu : un iour est egal à touts

(1) Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie comme un convive rassasié? Lucret. l. 3, v. 951.

(2) Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laisseriez perdre de même sans en mieux profiter? Lucret. l. 3, v. 954.

« iours. Il n'y a point d'aultre lumiere ny d'aultre « nuict : ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette « disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls « ont iouye et qui entretiendra vos arriere- « nepveux.

Non alium vidêre patres, aliumve nepotes
Aspicient. (1)

« Et au pis aller, la distribution et varieté de « touts les actes de ma comedie se parfournit « en un an. Si vous avez prins garde au bransle « de mes quatre saisons, elles embrassent l'en- « fance, l'adolescence, la virilité, et la vieillesse « du monde ; il a ioué son ieu; il n'y sçait aultre « finesse que de recommencer; ce sera tousiours « cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque. (2)

Atque in se sua per vestigia volvitur annus. (3)

« Ie ne suis pas deliberee de vous forger aultres « nouveaux passetemps :

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque

(1) Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.
MANIL., liv. 1, v. 29.

(2) L'homme tourne toujours dans le centre qui l'enferme. LUCRET. l. 3, v. 1093.

(3) L'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. VIRG. *Georgic.* l. 2, v. 402.

Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper. (1)

« Faictes place aux aultres, comme d'aultres vous « l'ont faicte. L'equalité est la premiere piece de « l'equité. Qui se peult plaindre d'estre comprins « où touts sont comprins? Aussi avez vous beau « vivre, vous n'en rabbattrez rien du temps « que vous avez à estre mort; c'est pour neant : « aussi longtemps serez vous en cet estat là que « vous craignez, comme si vous estiez mort en « nourrice :

Licet quot vis vivendo vincere sæcla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit. (2)

« Et si vous mettray en un poinct, auquel vous « n'aurez aulcun mescontentement;

In verâ nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque iacentem; (3)

« ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit.

---

(1) Ma fécondité ne peut rien produire de nouveau en votre faveur; ce sont, ce seront toujours les mêmes phénomènes. Lucret. l. 3, v. 357.

(2) Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort, après, n'en restera pas moins éternelle. Lucret. l. 3, v. 1103.

(3) Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre? Lucret. l. 3, v. 898.

. . . . . .

Nec desiderium nostri nos efficit ullum. (1)

« La mort est moins à craindre que rien, s'il y « avoit quelque chose de moins que rien :

Multò..... mortem minùs ad nos esse putandum,
Si minùs esse potest quàm quod nihil esse videmus; (2)

« elle ne vous concerne ny mort ny vif; vif, « parce que vous estes; mort, parce que vous « n'estes plus. Davantage, nul ne meurt avant « son heure : ce que vous laissez de temps n'es- « toit non plus vostre, que celuy qui s'est passé « avant vostre naissance, et ne vous touche non « plus.

Respice enim quàm nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit. (3)

« Où que vostre vie finisse, elle y est toute. « L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle « est en l'usage : tel a vescu longtemps, qui a « peu vescu. Attendez vous y pendant que vous

(1) Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes.....; alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. Lucret. l. 3, v. 932-935.

(2) Lucret. l. 3, v. 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

(3) Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés; ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avaient jamais été? Lucret. l. 3, v. 985.

« y estes : il gist en vostre volonté, non au « nombre des ans, que vous ayez assez vescu. « Pensiez vous iamais n'arriver là où vous alliez « sans cesse? encores n'y a il chemin qui n'ayt « son issue. Et si la compaignie vous peult sou- « lager, le monde ne va il pas mesme train que « vous allez?

Omnia te vitâ perfuncta sequentur. (1)

« Tout ne branle il pas vostre bransle? y a il « chose qui ne vieillisse quant et vous? mille « hommes, mille animaux et mille aultres crea- « tures meurent en ce mesme instant que vous « nourez.

Nam nox nulla diem, neque noctem aurora, sequuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus mortis comites et funeris atri. (2)

« A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez « tirer arriere? Vous en avez assez veu qui se « sont bien trouvez de mourir, eschevant (*a*) « par là des grandes miseres : mais quelqu'un « qui s'en soit mal trouvé, en avez vous veu?

(1) Les races futures vont vous suivre.
LUCRET., l. 3, v. 981.

(2) Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit n'ont visité ce globe, sans entendre à la fois et les cris plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la douleur éplorée auprès d'un cercueil. LUCRET. l. 2, v. 579.

(*a*) *Eschivant, évitant.* — B. J.

« si est ce grand'simplesse de condemner chose « que vous n'avez esprouvee, ny par vous ny « par aultre. Pourquoy te plains tu de moy et « de la destinee? Te faisons nous tort? Est ce à « toy de nous gouverner, ou à nous toy? Encores « que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est : « un petit homme est homme entier comme un « grand : ny les hommes ny leurs vies ne se « mesurent à l'aulne. Chiron refusa l'immor- « talité, informé des conditions d'icelle par le « dieu mesme du temps et de la duree, Saturne « son pere. Imaginez, de vray, combien seroit une « vie perdurable moins supportable à l'homme, « et plus penible, que n'est la vie que ie luy ay « donnee. Si vous n'aviez la mort, vous me maul- « diriez sans cesse de vous en avoir privé : i'y ay « à escient meslé quelque peu d'amertume, pour « vous empescher, voyant la commodité de son « usage, de l'embrasser trop avidement et indis- « crettement. Pour vous loger en cette mode- « ration, ny de fuir la vie, ny de fuir la mort, « que ie demande de vous, i'ay temperé l'une « et l'aultre, entre la doulceur et l'aigreur. I'ap- « prins à Thales, le premier de vos sages, que le « vivre et le mourir estoit indifferent : par où, « à celuy qui luy demanda pourquoy doncques « il ne mouroit, il respondit tressagement, « Parce « qu'il est indifferent. » L'eau, la terre, l'air,

« le feu, et aultres membres de ce mien basti-
« ment, ne sont non plus instruments de ta vie,
« qu'instruments de ta mort. Pourquoy crains tu
« ton dernier iour? il ne confere non plus à ta
« mort que chascun des aultres : le dernier pas
« ne faict pas la lassitude; il la declare. Touts les
« iours vont à la mort : le dernier y arrive. »
Voylà les bons advertissements de nostre mere nature.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons; aultrement ce seroit une armee de medecins et de pleurars : et, elle estant tousiours une, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'asseurance parmy les gents de village et de basse condition, qu'ez aultres. Ie crois à la verité, que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre; les cris des meres, des femmes et des enfants; la visitation de personnes estonnees et transies; l'assistance d'un nombre de valets pasles et esplorez; une chambre sans iour; des cierges allumez; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs; somme, toute horreur et tout effroy autour de nous : nous voylà desia

ensebvelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les voyent masquez : aussi avons nous. Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort qu'un valet ou simple chambriere passerent dernierement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprets de tel equipage !

CHAPITRE XX.

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION.

Sommaire. Effets de l'imagination. La seule crainte cause des maladies; de violentes sensations peuvent imprimer de grands changements dans notre constitution physique et morale. L'imagination produit les extases, les visions, fait croire aux enchantements, cause l'impuissance des époux. Par elle, les maladies se guérissent ou s'aggravent. Elle a même de l'influence sur les bêtes.

Exemples: Gallus Vibius; Cippus; le fils de Crésus; Antiochus; Lucius Cossitius; filles devenues garçons; Amasis, roi d'Égypte; les brebis de Jacob.

Fortis imaginatio generat casum (1), disent les clercs.

(1) Une imagination forte produit quelquefois l'événement même, disent les savants, les personnes habiles. — C.

Ie suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aulcuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à lny resister. Ie vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers; un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier; ie visite plus mal volontiers les malades auxquels le debvoir m'interesse, que ceulx auxquels ie m'attends moins et que ie considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Ie ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un iour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guerison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie; et que, fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alaigresse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant touts ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire

que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius (*a*) banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'oncques puis, il ne l'y peult remettre; et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau; et celuy qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaud, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons, aux secousses de nos imaginations; et, renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois iusques à en expirer : et la ieunesse bouillante s'eschauffe si avant, en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

Ut, quasi transactis sæpè omnibu' rebu', profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent. (*b*)

(*a*) Sénèque le rhéteur (*Controv.* IX, l. 2.), de qui Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que Gallus Vibius perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la folie; mais en s'appliquant, avec trop de contention d'esprit, à en imiter les mouvements. — C.

(*b*) Lucrèt. l 4, v. 1029. Ces deux vers expliquent ce que vient de dire Montaigne, avec une liberté qu'on ne pourrait supporter dans notre langue. — E. J.

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant; toutesfois l'evenement de Cippus, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus (*a*) la voix que nature luy avoit refusee. Et Antiochus (*b*) print la frebvre, par la beauté de Stratonice trop vifvement empreinte en son ame. Pline dict (*c*) avoir veu Lucius Cossitius, de femme, changé en homme le iour de ses nopces. Pontanus et d'aultres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et, par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer solvit, quæ fœmina voverat, Iphis. (1)

Passant à Vitry le François, ie peus veoir un homme, que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel touts les habitants de là ont cogneu et veu fille iusques à l'aage

(*a*) Hérodote, l. 1.
(*b*) Lucien, *Traité de la Déesse de Syrie.*
(*c*) *Hist. nat.* l. 7, c. 4.
(1) Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.
Ovid., Met., l. 9, fab. 12, v. 793.

de vingt deux ans, nommee Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes eniambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent; car, si l'imagination peult en telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement attachee à ce subiect, que, pour n'avoir si souuent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes cette virile partie aux filles. »

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de sainct François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace, sans respiration et sans sentiment : sainct Augustin en nomme un aultre (*a*), à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plainctifs; soubdain il defailloit, et s'emportoit si vifvement hors de soy,

(*a*) C'est *Restitutus*. De Civit. Dei, l. 22, c. 24. — C.

qu on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust ressuscité : lors, il disoit avoir ouï des voix, mais comme venants de loing, et s'appercevoit de ses eschauldures et meurtrisseures. Et, que ce ne feust une obstination apostee contre son sentiment, cela le montroit, qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalemont contre les ames du vulgaire, plus molles : on leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Ie suis encores en ce doubte, que ces plaisantes liaisons (*a*), de quoy nostre monde se veoid si entravé, qu'il ne se parle d'aultre chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de la crainte : car ie sçais, par experience, que tel, de qui ie puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aulcun de foiblessé et aussi peu d'enchantement, ayant ouï faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en

(*a*) C'est-à-dire, *nouements d'éguillettes*. Il y a dans l'édition de 1588 *ces plaisantes liaisons des mariages*. — C.

quoy il estoit tumbé, sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille; et de là en hors feut subiect à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie : c'est que, advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subiection, la contention de son ame se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois, sa pensee desbrouillee et desbandee, son corps se trouvant en son deu, de le faire lors premierement tenter, saisir, et surprendre à la cognoissance d'aultruy, il s'est guari tout net à l'endroict de ce subiect. A quoy on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improuveues et pressantes : on n'a pas moyen de se r'avoir de ce trouble. I'en sçais à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se treuve

moins impuissant de ce qu'il est moins puissant; et tel aultre à qui il a servy aussi que un amy l'aye asseuré d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantements certains à le preserver. Il vault mieulx que ie die comment ce feut.

Un comte de tresbon lieu, de qui i'estois fort privé, se mariant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis; et nommeement une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries : ce qu'elle me feit entendre. Ie la priay s'en reposer sur moy. I'avoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à poinct sur la cousture du test; et pour l'y tenir, elle estoit cousue à un ruban propre à rattacher soubs le menton: resverie germaine à celle dequoy nous parlons. Iacques Peletier (*a*), vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. I'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit courre fortune comme les aultres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une; mais que hardiment il s'allast coucher; que ie luy fe-

(*a*) Médecin célèbre du temps de Montaigne.

rois un tour d'amy, et n'espargnergis à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me promeist de le tenir tresfidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les aureilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe à l'heure susdicte. Ie luy dis lors à l'aureille, qu'il se levast, soubs couleur de nous chasser, et prinst en se iouant la robbe de nuict que i'avoy sur moy (nous estions de taille fort voisine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui feut, Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tumber de l'eau; dist trois fois telles parolles, et feist tels mouvements; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille, qui y estoit attachee, sur ses roignons, la figure en telle posture : cela faict, ayant, à la derniere fois, bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict (*a*), et n'oubliast de reiecter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast touts deux. Ces sin-

(*a*) A son affaire, à sa besogne.

geries sont le principal de l'effect ; nostre pensee ne se pouvant desmeler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes characteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect esloingné de ma nature. Ie suis ennemy des actions subtiles et feinctes ; et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi prouſitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roy d'Aegypte, espousa Laodice, tres-belle fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compaignon par tout ailleurs, se trouva court à iouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce feust quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras (*a*), disoit que la femme qui se couche

(*a*) Montaigne a voulu parler de Theano, fameuse pythagoricienne, qui était la femme, et non la belle-fille de Pythagore. —G

avecques un homme, doibt, avecque sa cotte, laisser quant et quant la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublee de plusieurs diverses alarmes, se perd aiseement: et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests: et vault mieulx faillir indecemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastrer à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté

de ce membre, s'ingerant si importuneement lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'auctorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce que on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettrois ie en souspeçon nos aultres membres ses compaignons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et doulceur de son usage, cette querelle apostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulte commune: car ie vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. Quantesfois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants! Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi, sans nostre sceu, le cœur, le poulmon et le pouls; la veue d'un obiect agreable respandant imperceptible-

ment en nous la flamme d'une esmotion liebvreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines, qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee? nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas; la langue se transit, et la voix se fige à son heure (*a*); lors mesme que, n'ayant de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit, et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble; les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, oultre et contre nostre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, sainct Augustin (*b*) allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vivez son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvants le ton des voix qu'on

(*a*) C'est-à-dire, *en un certain temps, malgré notre volonté.* — C.

(*b*) Voyez *de Civit. Dei*, l. xi, c. 4, et le commentaire de Vivès sur ce passage. — C.

leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeïssance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire? ioinct que i'en cognois un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le mene ainsin à la mort. Pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mene iusques aux portes d'une mort tresangoisseuse! et que l'empereur (*a*), qui nous donna liberté de peter par tout, ne nous en donna il le pouvoir! Mais nostre volonté, pour les droicts de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son desreglement et desobeïssance? Veult elle tousiours ce que nous vouldrions qu'elle voulsist? ne veult elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre évident dommage? se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison? Enfin, ie diroy pour monsieur ma partie, que prise à considerer qu'en ce faict sa cause estant

(*a*) Claude, cinquiïme empereur romain. Mais Suetone rapporte seulement que Claude avait eu dessein d'autoriser cette liberté par un edit. — C.

inseparablement conioincte à un consort, et indistinctement on ne s'addresse pour tant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à son dict consort : car l'effet d'iceluy est bien de convier inopportuneement par fois, mais refuser, iamais ; et de convier encores tacitement et quietement : partant se veoid l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et iuges ont beau quereller et sentencier, nature tirera ce pendant son train, qui n'auroit faict que raison quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege ; aucteur du seul ouvrage immortel des mortels : ouvrage divin, selon Socrates ; et amour, desir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'adventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compaignon reporte en Espaigne. Voyla pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoy practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplee l'imposture de leur apozeme ? ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce ca-

price m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un apotiquaire domestique de feu mon pere, homme simple et souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu longtemps un marchand à Toulouse maladif et subiect à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diversement ordonner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumees; souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voyla couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aulcune iniection. L'apotiquaire retiré aprez cette ceremonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois aultres de mesme forme. Mon tesmoing iure que pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe; et, pour avoir trouvé ceulx là inutiles, qu'il faillust revenir à la premiere façon.

Une femme, pensant avoir avalé une espingle avecques son pain, crioit et se tormentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où

elle pensoit la sentir arrestee : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habile homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prinse de quelque morceau de pain qui l'avoit picquee en passant, la feit vomir, et iecta à la desrobee dans ce qu'elle rendit une espingle tortue. Cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soubdain deschargee de sa douleur. Ie sçay qu'un gentilhomme, ayant traicté chez luy une bonne compaignie, se vanta trois ou quatre iours aprez, par maniere de ieu (car il n'en estoit rien), de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tumbee en un grand desvoyement d'estomac et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se veoyent, comme nous, subiectes à la force de l'imagination; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi iapper et tremousser en songe; hennir les chevaux et se debattre. Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes : c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquefois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voisin, comme il se veoid en la peste, en

la verolle, et au mal des yeulx qui se chargent de l'un à l'aultre :

Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi :
Multaque corporibus transitione nocent : (1)

pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehemence, eslance des traits qui puissent offenser l'obiect estrangier. L'antiquité a tenu, de certaines femmes en Scythie, qu'animees et courroucees contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule veue ; signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos : (2)

ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience les femmes envoyer, àux corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies ; tesmoing celle qui engendra le more ; et il feut presenté à Charles, roy de Boëme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi

(1) En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes ; les maux se communiquent souvent en passant d'un corps à l'autre. Ovid. *de Remedio amoris*, v. 615.

(2) Je ne sais quel malin regard ensorcelle mes tendres agneaux. Virg. eglog. 3, v. 103.

conceue à cause d'une image de sainct Iean Baptiste pendue en son lict.

Des animaux il en est de mesme; tesmoings les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernierement chez moy un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, et, s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'aultre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui aiment la volerie ont ouy faire le conte du faulconnier, qui, arrestant obstinement sa veue contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict: car les histoires que i'emprunte, ie les renvoye sur la conscience de ceulx de qui ie les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience : chascun y peult ioindre ses exemples; et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidents. Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme (*a*) pour moi.

(*a*) J'ai trouvé dans une des dernières éditions de Montaigne : *Si je ne conte bien, qu'un aultre conte pour moi*; mais, dans toutes les plus anciennes, il y a : *Si je ne comme bien, qu'un aultre comme pour moi*; c'est-à-dire, *si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un autre y en substitue de plus convenables.* — C.

Aussi en l'estude que ie traicte de nos mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrays : advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Iean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité, duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veois et en fay mon proufit esgalement en umbre que en corps ; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des aucteurs desquels la fin, c'est dire les evenements : la mienne, si i'y sçavois arriver, seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est iustement permis aux escholes de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point : ie n'en fay pas ainsi pourtant, et surpasse de ce costé là en religion superstitieuse toute foy historiale. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu, ouï, faict, ou dict, ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota; mon inscience, ie ne sçay.

Sur ce propos, i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien, à un philosophe, et telles gents d'exquise et exacte conscience et prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment respondre des pensees de

personnes incogneues, et donner pour argent comptant leurs coniectures? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un iuge; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Ie tiens moins hazardeux d'escrire les choses passees, que presentes: d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte qne d'une verité empruntee.

Aulcuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veue moins blecee de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance: aussi qu'il n'est rien si contraire à mon style, qu'une narration estendue; ie me recouppe si souvent à faulte de haleine; ie n'ay ny composition ny explication, qui vaille, ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes; pour tant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire, accommodant la matiere à ma force; si i'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne: oultre (*a*) que, ma liberté estant si

(*a*) Un nouvel éditeur de Montaigne (M. Am. Duval) a sup-

libre, i'eusse publié des iugements, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables. Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soient en tout et par tout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien qu'il soit ainsin ou ainsi.

CHAPITRE XXI.

LE PROUFIT DE L'UN EST DOMMAGE DE L'AULTRE.

Sommaire. Dans toutes les professions on ne fait bien ses affaires qu'aux dépens des autres.
Exemples : Démades, l'Athénien.

DEMADES, athenien, condemna (*a*) un homme de sa ville qui faisoit mestier de vendre les choses

---

primé le mot *oultre*, parce qu'il ne se trouve ni dans les éditions de Coste, ni dans celle de Naigeon ; néanmoins je le conserve : il existe dans les éditions de Mlle de Gournay, dont le texte est certainement préférable à celui des éditions de Coste et de Naigeon. Voyez, à ce sujet, l'*Avertissement de l'éditeur*, en tête de ce volume. LEF.....

(*a*) SENEC. *De Beneficiis*, l. 6, c. 38, d'où presque tout ce chapitre a été pris. — C.

necessaires aux enterrements, soubs tiltre de ce qu'il en demandoit trop de prouſit, et que ce prouſit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gents. Ce iugement semble estre mal prins; d'autant qu'il ne se faict aucun prouſit qu'au dommage d'aultruy, et qu'à ce compte il fauldroit condemner toute sorte de gaings. Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à la desbauche de la ieunesse; le laboureur, à la cherté des bleds; l'architecte, à la ruine des maisons; les officiers de la iustice, aux procez et querelles des hommes; l'honneur mesme et practique des ministres de la religion, se tire de nostre mort et de nos vices; nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec; ny soldat, à la paix de sa ville: ainsi du reste. Et, qui pis est, que chascun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs, pour la pluspart, naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se desment point en cela de sa generale police; car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chasque chose, est l'alteration et corruption d'une aultre:

Nam quodcumque suis mutatum finibus exit;
Continuò hoc mors est illius, quod fuit ante. (1)

(1) Un corps ne peut sortir de sa nature, sans que ce qu'il était cesse d'être. Lucret. l. 2, v. 752.

CHAPITRE XXII.

DE LA COUSTUME, ET DE NE CHANGER AYSEEMENT UNE LOY RECEUE.

Sommaire. I. Comment la coutume nous fait trouver les maux plus supportables, les plaisirs moins doux. — II. Les vices comme les vertus s'enracinent dans l'ame, dès la plus tendre enfance. — III. Puissance de la coutume sur les opinions ; elle est la cause de la diversité des institutions humaines. Leur bizarrerie chez différentes nations. — IV. Elle est l'origine de ce qu'on appelle les lois de la nature, ainsi que de notre attachement au gouvernement et à la patrie. — V. Elle est aussi la source de plusieurs grands abus. — VI. Est-il utile de changer les anciennes institutions ? Toute innovation est dangereuse hors les cas d'une absolue nécessité.

Exemples : L'enfant réprimandé par Platon; les Thraces; les Lacédémoniens; les Perses; les sauvages; Charondas; Lycurgue, etc.

Celuy me semble avoir tresbien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que,

tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores : car c'est, à la verité, une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son auctorité : mais, par ce doulx et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy voyons forcer à touts les coups, les regles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister* (1). I'en croy l'antre de Platon en sa Republique; et les medecins, qui quittent si souvent à son auctorité les raisons de leur art; et ce roy, qui par son moyen rengea son estomach à se nourrir de poison; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees : et en ce monde des Indes nouvelles, on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les appastoient, comme aussi des saulterelles, fourmis, lezards, chauvesouris; et feut un crapaud vendu six escus en une necessité de vivres; ils les cuisent et apprestent à diverses saulses : il en feut trouvé d'aultres aus-

(1) En tout l'usage est le maitre dont les leçons sont les plus efficaces. Pline. *Hist. nat.* l. 26, c. 2.

quels nos chairs et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive ; in montibus uri se patiuntur : pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem* (1).

Ces exemples estrangiers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons (*a*) ordinairement, combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voisins des cataractes du Nil ; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estant solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un et l'aultre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et muances (*b*) de laquelle se manient les contours et changements des carolles (*c*) des astres, mais qu'universellement les ouïes des creatures de çà bas, endormies, comme celles

(1) Rien de plus puissant que l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil, voilà la vie des chasseurs. Les athlètes, qui se meurtrissent à coups de ceste, ne poussent pas même un gémissement. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2.

(*a*) C'est-à-dire, *nous éprouvons*. Montaigne emploie souvent le mot *essayer* dans ce sens-là. *Comme* essayent *les voysins des clochiers*, dit-il quelque lignes plus bas ; c'est-à-dire, *comme éprouvent les voisins des clochers*. — C.

(*b*) *Changements*.

(*c*) C'est à-dire, *des révolutions des astres*. — E. J.

des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent apperceveoir pour grand qu'il soit : les mareschaux, meusniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perceoit comme nous.

Mon collet de fleurs (*a*) sert à mon nez : mais, aprez que ie m'en suis vestu trois iours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Ceey est plus estrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens; comme essayent les voysins des clochiers. Ie loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne touts les iours l'Ave Maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoisa de maniere que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller. Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tanses de peu de chose : » « L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu. » (*b*)

(*a*) Espèce de pourpoint de peau parfumée, à petites basques et sans manches. — C.

(*b*) Diog. Laerce, dans la *Vie de Platon*, l. 3. Mais Diogène Laerce ne dit pas que la personne que Platon tança, fût un enfant, et qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouait aux dés; ce qui rend la reponse de Platon bien plus importante. — C.

Ie treuve que uos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là; et s'eslevent aprez gaillardement, et prouſitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tresdangereuse institution d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles; elle despend de soy. Ie treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoy ne tromperoit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles? » que, comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles; il n'auroit garde de le faire aux escus. »

Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais surtout en leur cœur; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Ie sçais bien que pour m'estre duict, en ma puerilité (*a*), de marcher tousiours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ni finesse à mes ieux enfantins (comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux, et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions), il n'est passetemps si legier où ie n'apporte, du dedans et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Ie manie les chartes pour les doubles (*b*), et tiens compte comme pour les doubles doublons; lorsque le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferent, comme lorsqu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assez de mes yeulx à me tenir en office; il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que ie respecte plus.

(*a*) *Accoutumé dans mon enfance.*

(*b*) Le *double* était une petite monnaie de cuivre qui ne valait qu'un double denier; un *doublon* était une monnaie d'Espagne de la valeur d'une double pistole. — E. J.

Ie viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que lui debvoient les mains, qu'ils en ont, à la verité, à demy oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il ioue aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'aultre : l'argent que ie luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire veoir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. I'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit un' espee à deux mains, et un' hallebarde, du ply du col, à faulte de mains; les iectoit en l'air et les reprenoit; lanceoit une dague, et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieulx ses effects aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peult elle en nos iugements et en nos creances? y a il opinion si bizarre (ie laisse à part la grossiere imposture des religions, de quoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez; car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus

excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine), mais d'aultres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par loix, ez regions que bon luy a semblé? et est tresiuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis !* (1)

I'estime qu'il ne tumbe en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage publicque, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on salue, et ne regarde lon iamais celuy qu'on veult honorer. Il en est, où quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main; et, en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons ici la place d'un conte.

Un gentilhomme françois, fameux en rencontres, se mouchoit tousiours de sa main;

(1) Quelle honte pour un physicien, qui doit rechercher et approfondir les secrets de la nature, d'alléguer, pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que préjugé et que coutume! Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 30.

chose tresennemie de nostre usage : deffendant la dessus son faict, il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur, que de le veoir verser où que ce feust, comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Ie trouvai qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitee d'un aultre païs. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature; l'assuefaction(*a*)endort la veue de nostre iugement : les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eulx, ny avecques plus d'occasion; comme chascun advoueroit, si chascun sçavoit, aprez s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement. La raison humaine est une teincture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soient; infinie en matiere, infinie en diversité. Ie m'en retourne.

(*a*) *L. habitude*

Il est des peuples où, sauf sa femme et ses enfants, aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage; car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et, engroissees, se faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, touts les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommendation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme; de mesme si c'est un noble; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple ; car lors c'est au seigneur à faire : et si, on ne laisse pas d'y recommender estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont reng, non au combat seulement, mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux ioues et aux orteils des pieds; mais des verges d'or bien poisantes au travers des tettins et des fesses : où en

mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement; sauf en la succession du prince : où, pour regler la communauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruicts, selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants, et festoye lon celle des vieillards : où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les aultres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et achepte lon, des voisins, des femmes pour le besoing : où les maris peuvent repudier, sans alléguer aulcune cause; les femmes non, pour cause quelconque : où les maris ont loy de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuire le corps du trespassé, et puis piler iusques à ce qu'il se forme comme en bouillie; laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent : où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens; ailleurs, des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent, en toute liberté, en des champs plaisants fournis de toutes commoditez, et que ce sont

elles qui font cet écho que nous oyons : où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où pour signe de subiection, il fault haulser les espaules et baisser la teste; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques, qui ont les femmes religieuses en garde, ont encores le nez et les levres à dire (*a*), pour ne pouvoir estre aimez : et les presbtres se crevent les yeulx, pour accointer les daimons et prendre les oracles : où chascun faict un dieu de ce qui luy plaist; le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard; le pescheur, de certain poisson; et des idoles, de chasque action ou passion humaine : le soleil, la lune, et la terre, sont les dieux principaux ; la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespassé qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbe : où les estrenes annuelles que le roy envoye aux princes ses vassaux, touts les ans, c'est du feu; lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : et de ce feu nouveau, le peuple, déspendant de ce prince, en doibt venir prendre chascun pour soy, sur peine de crime de leze maiesté : où, quand le roy, pour

(*a*) *Adirés*, de moins. — E. J.

s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, ce qui advient souvent, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droiçt du royaume au troisieme successeur : où l'on diversifie la forme de la police (*a*) selon que les affaires semblent le requerir; on depose le roy, quand il semble bon; et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat; et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptisez : où le soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis, est faict noble : où l'on vit soubs cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy : où les femmes, en l'une et l'aultre iambe, portent des greves (*b*) de cuivre; et, si un pouil les mord, sont tenues par debvoir de magnanimité de le remordre; et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il veut de leur pucellage : où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haulsant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules; elles pissent debout, les hommes accroupis : où ils envoyent de leur

(*a*) *Du gouvernement.* — E. J.
(*b*) *Des bottines ou armures de jambes.* — E. J.

sang en signe d'amitié, et encensent, comme les dieux, les hommes qu'ils veulent honnorer : où non seulement iusques au quatriesme degré, mais en aulcun plus esloingné, la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze; et là mesme il est estimé mortel, de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiment des masles; et les meres, à part, des femelles; et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds : où on faict circoncire les femmes : où l'on mange toutes sortes d'herbes, sans aultre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : où tout est ouvert; et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : où ils tuent les pouils avec les dents comme les magots; et trouvent horrible de les veoir escacher soubs les ongles ; où l'on ne coupe en toute la vie ny poil ny ongle; ailleurs, où l'on ne coupe que les ongles de la droicte, ceulx de la gauche se nourrissent par gentillesse : où ils nourrissent tout le poil du corps du costé droict, tant qu'il peult croistre, et tiennent raz le poil de l'aultre costé; et en voisines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere, et rasent l'opposite : où les peres pres-

tent leurs enfants, les maris leurs femmes, à iouyr aux hostes, en payant : où on peult honnestement faire des enfants à sa mere, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils : où aux assemblees des festins ils s'entreprestent, sans distinction de parenté, les enfants les uns aux aultres : icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent, des enfants encores au ventre des meres, ceulx qu'ils veulent estre nourris et conservez, et ceulx qui veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la ieunesse pour s'en servir; et ailleurs elles sont communes sans peché; voire en tel païs, portent pour marque d'honneur autant de belles houppes frangees au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles. La coustume n'a elle pas faict encores une chose publique (*a*) de femmes à part? leur a elle pas mis les armes à la main? faict dresser des armees et livrer des battailles? Et, ce que toute la philosophie ne peult planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire? car nous sçavons des nations entieres, où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee; où les en-

(*a*) *Une République.* — E. J.

fants de sept ans souffroient à estre fouettez iusques à la mort, sans changer de visage; où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tresfertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort (*a*) et de l'eau. Feit elle pas encores ce miracle en Cio (*b*), qu'il s'y passa sept cents ans, sans memoire que femme ny fille y eust faict faulte à son honneur? Et somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse; et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, « la royne et emperiere du monde. » Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit que c'estoit la coustume de sa maison; que son pere avoit ainsi battu son ayeul; son ayeul, son bisayeul; et, montrant son fils, cettuy cy me battra, quand il sera venu au terme de l'aage où ie suis : et le pere, que le fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy commanda de s'arrester à certain huis, car luy n'avoit traisné son pere que iusques là; que c'estoit la borne des iniurieux traictements hereditaires, que les enfants avoient en usage de faire aux peres, en leur famille. Par

(*a*) Le *nasitort* est le cresson alénois. — E. J.
(*b*) L'île de Chio.

coustume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre; et, plus par coustume que par nature, les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume; chascun, ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvees et receues autour de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps passé, maudire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit il en nous de nous r'avoir de sa prinse, et de r'entrer en nous pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parceque nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train, et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles : par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit

hors les gonds de la raison; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent!"

Si comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun, qui oid une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que ceste cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement : mais on reçoit les advis de la verité et ses preceptes comme adressez au peuple, non iamais à soy; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire, tressottement et tresinutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Les peuples, nourris à la liberté et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature : ceulx qui sont duicts (*a*) à la monarchie, en font de mesme; et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume, que chascun est content du lieu où nature l'a

(*a*) *Accoutumés.*

planté; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils vouldroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes); ils luy respondirent que, pour chose du monde, ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens, de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur feit encores plus d'horreur. Chascun en faict ainsi, d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses.

> Nil adeò magnum, nec tam mirabile quicquam
> Principio, quod non minuant mirarier omnes
> Paulatim. (1)

Aultrefois, ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receue avecques resolue auctorité bien loing autour de nous; et ne voulant point, comme il se faict, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousiours iusques à son origine, i'y trouvay

(1) Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au premier abord, que peu à peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. Lucret. l. 2, v. 1027.

le fondement si foible, qu'à peine que ie ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les desnaturees et prépos-teres (a) amours de son temps, qu'il éstime souveraine et principale; à sçavoir, que l'opinion publicque les condemne, que les poëtes, que chascun, en face des mauvais contes; recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amonr des pères, ny les frères plus excellents en beauté, l'amour des sœurs; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avecques le plaisir de leur chant, infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfants. De vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malaysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation; et les passent nos maistres en escumant; ou, en ne les osant pas seulement taster, se iectent d'abordee dans la franchise de la coustume; là ils s'enflent et triumphent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors de cette originelle source, faillent encores plus, et s'obli-

(a) Du latin *præposterus*, à rebours, à contre-sens.

gent à des opinions sauvages; tesmoing Chrysippus, qui sema, en tant de lieux de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui vouldra se desfaire de ce violent preiudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompaigne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre des loix qu'il n'entendit oncques; attaché en touts ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peult sçavoir, n'estants escriptes ny publices en sa langue, et desquelles, par necessité, il luy faille acheter l'interpretation et l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les trafiques et negociations de ses subiects, libres, franches et lucratives, et leurs debats et querelles, onereuses, chargez de poisants subsides; mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Ie sçay bon gré à la

fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigne nous voulant donner les loix latines et imperiales.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende, et les iugements soyent payez à purs deniers comptants, et où legitimement la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat de gents maniants les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoureusement condemnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revenché; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celuy qui s'en venge encoure une peine capitale; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rappor-

tants toutesfois à un seul chef, (*a*) ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu; ceulx là la parole, ceulx cy l'action; ceulx là la iustice, ceulx cy la vaillance; ceulx là la raison, ceulx cy la force; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements; qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où despend leur grace et bienseance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, ie luy donray entre aultres nos bonnets quarrez, cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques son attirail bigarré, et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun (*b*) : ains au rebours, il me semble que toutes

(*a*) Il faut sous-entendre ici ces mots, *qu'est-il plus farouche* (étrange) *que de veoir que*, qui commencent cette longue phrase. — A. D.

(*b*) Dans le ch. III du livre III, Montaigne revient sur ces idées et les développe. — A. D.

façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues. La societé publicque n'a que faire de nos pensees; mais le demourant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes; comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeïssance du magistrat, voire d'un magistrat tresiniuste et tresinique; car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est :

Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχωρίοις καλόν. (1)

En voicy d'une aultre cuvee. Il y a grand doubte s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il

(1) Il est beau d'obeir aux lois de son pays.
Excerpta ex tragœd. græcis. Hug. Grotio, *interpr.* 1626, *in*-4°, *p.* 937.

est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens(*a*) ordonna que quiconque vouldroit, ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col; à fin que, si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chascun, il feust incontinent estranglé : et celuy de Lacedemone employa sa vie, pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aulcune de ses ordonnances. L'ephore qui coupa si rudement les deux chordes que Phrynis (*b*) avoit adiousté à la musique, ne s'esmoie (*c*) pas si elle en vault mieulx, ou si les accords en sont mieulx remplis; il luy suffit, pour les condemner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillee de la iustice de Marseille.

Ie suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car i'en ay veu des effects tresdommageables : celle qui nous presse depuis (*d*) tant d'ans, elle n'a pas tout ex-

---

(*a*) *Charondas*. Voy. dans Diod. de Sicile, l. 12, c. 24. — C.

(*b*) *Phrynis*, de Mitylène, célèbre joueur de lyre, ajouta en effet deux cordes à la cythare qui n'en avait d'abord que sept; et Aristophane, dans sa comédie *des Nuées*, lui reproche d'avoir substitué des airs mous et efféminés à une musique noble et mâle. — E. J.

(*c*) *Ne se met point en peine*. — C.

(*d*) *Vingt cinq ou trente ans*, edit. de 1588, *in*-8°. — N.

ploicté; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre elle : c'est à elle de s'en prendre au nez; (*a*)

Heu! patior telis vulnera facta meis! (1)

Ceulx qui donnent le bransle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne : le fruict du trouble ne demeure gueres à celuy qui l'a esmeu; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissoult, notamment sur ses vieulx ans, par elle, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures : la maiesté royalle s'avalle plus difficillement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se iecter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal; et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal faire, ceulx cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention et le courage du

(*a*) *A mettre tout cela sur son compte.* — C.

(1) Ah! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure!
OVID. *epist. Phyllidis Demophoonti*, v. 48.

premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement, en cette premiere et feconde source, les images et patrons à tròubler notre police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprinses ; et nous advient ce que Thucydides dict (*a*) des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics, on les baptisoit de mots nouveaux plus doulx pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrays tiltres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honesta oratio est* (1). Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tresdangereux : *adeò nihil motum ex antiquo, probabile est* (2) ! Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions iusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publicque, et introduire tant de maulx inevitables, et une si horrible corruption de mœurs, que les guerres civiles apportent et les mutations d'estat, en chose de tel poids, et les introduire en son païs propre.

(*a*) L. 3, § 52.

(1) On se sert des termes les plus doux. Terent. *Andr*, act 1, sc. 1, v. 114.

(2) Tant il est vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères. Tit. Liv. l. 34, c. 54.

Est ce pas malmesnagé, d'advancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestees et debattables? est il quelque pire espece de vices, que ceulx qui chocquent la propre conscience et naturelle cognoissance? Le senat osa donner en payement cette desfaicte, sur le differend d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, *ad deos id magis, quàm ad se, pertinere; ipsos visuros ne sacra sua polluantur* (1); conformement à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes, en la guerre medoise, craignants l'invasion des Perses : ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : il leur respondit, qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eulx, qu'il estoit suffisant pour prouveoir à ce qui luy estoit propre.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommendation de l'obeïssance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du

(1) Que cette affaire intéressait les dieux plus qu'eux-mêmes; ces dieux, disaient-ils, sauront bien empêcher la profanation de leur culte. Tit. Liv. l. 10, c. 6.

genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique; et a soubmis son progrez, et la conduicte d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruict inestimable! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeïssance et l'exemple; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice, c'est, pour le plus, malheur, *quis est enim quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas* (1)? oultre ce que dict Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'aultre est en bien plus rude party; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doibt faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermy en

(1) Qui pourroit ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les monuments les plus éclatants et les plus célèbres? Cic. *de Divin.* l. 1, c. 30.

mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaules d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruict, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice; me semblant tres-inique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publicques et immobiles à l'instabilité d'une privee fantaisie : la raison privee n'a qu'une iuridiction privee : et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles, ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges : et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le detourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser : ce sont coups de sa main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires, marques d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impieté d'es-

sayer à representer, et que nous ne debvons pas suyvre, mais contempler avec estonnement; actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportuneement : *Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum, sequor* (1). Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et à remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondements de l'un et de l'aultre party : c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse, où va elle? soubs quelle enseigne se iecte elle à quartier? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquees; les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschauffees, exasperees et aigries par le conflict; et si, nous est demeuree dans le corps : elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis, en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

(1) Quand il s'agit de la religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scévola, souverains pontifes, et non pas Zénon, Cléanthe ou Chrysippe. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 2.

Si est ce que la fortune, reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours, nous presente aulcunesfois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix luy facent quelque place : et, quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et partout en bride et en regle contre ceulx qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peult advancer leur desseing, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité :

Aditum nocendi perfido præstat fides : (1)

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat, qui est en sa santé, ne pourveoit pas à ces accidents extraordinaires; elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime est un aller froid, poisant et contrainct, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené; on sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'aultre de Cesar, d'avoir plustost laissé

(1) Se fier à un perfide, c'est lui donner moyen de nuire. Senec. *OEdip.* act 3, v. 686.

encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer : car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'adventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que, s'aheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vauldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy(*a*)qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures ; et celuy qui remua pour cette fois un iour du calendrier ; et cet aultre (*b*) qui du mois de iuin feit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'aultre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst derechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine (*c*) : et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le

(*a*) C'est Agésilas. — C.
(*b*) Alexandre-le-Grand. — C.
(*c*) Plutarque, *Vie de Lysandre*, c. 4. — C.

changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, lui conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu (*a*). C'est ce de quoy Plutarque loue Philopœmen(*b*), qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publicque le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

DIVERS EVENEMENTS DU MESME CONSEIL.

Sommaire. I. La clémence désarme souvent des conjurés. — II. Le hasard, dans l'art de la médecine, comme dans les autres arts et dans les entreprises militaires, a une grande part aux succès. — III. Est-il avantageux de prévenir les conjurations par des exécutions sanglantes? — IV. Moyens qui servent bien mieux à déjouer les complots.

Exemples : Le duc de Guise; Auguste et Cinna; Sylla; Dion; Alexandre: Scipion; César; Denis de Syracuse, etc.

Iacques Amyot, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à l'honneur d'un

(*a*) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 18.

(*b*) Dans la *comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, vers la fin.

prince des nostres (et nostre estoit il à tres-bonnes enseignes, encores que son origine (*a*) feust estrangiere), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan (*b*), ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruict particulierement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant l'endemain au mont saincte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan, ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui lui avoit esté remarqué, et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher; car ie suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoyent les tenants

(*a*) Le duc de Guise, de la maison de Lorraine.
(*b*) En 1562.

et aboutissants des plus secretes pieces de cette menee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu, car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices, il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos (*a*) : « Venez ça : vous ay ie aultrefois faict desplaisir? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aulcuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce feust un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, je vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle de quoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me

(*a*) Tout ceci se trouve dans un livre intitulé *la Fortune de la Cour*, composé par le sieur de Dampmartin, ancien courtisan du règne de Henri III. — C

tuer, sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aulcune offense; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en, retirez vous; que ie ne vous voye plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprinses des conseillers plus gents de bien que ceulx là.»

L'empereur Auguste (*a*), estant en la Gaule, receut certain advertissement d'une coniuration que lui brassoit L. Cinna : il delibera de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuict d'entre deux, il la passa avecques grande inquietude; considerant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques, disoit il, sera il vray que ie demeureray en crainte et en alarme, et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse? S'en ira il quitte, ayant assailly ma teste, que iay sauvee de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde? sera il absoult, ayant

(*a*) *Voyez* Sénèque, dans son traité *de la Clémence*, l. 1, d'où cette histoire est transportée ici mot pour mot. — C.

deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier? » (car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice.) Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en presnoit à soy mesme : « Pourquoi vis tu s'il importe à tant de gents que tu meures? n'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus? luy dict elle : fay ce que font les medecins; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien proufité; Lepidus a suyvi Salvidienus; Murena, Lepidus; Caepio, Murena; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la doulceur et la clemence. Cinna est convaincu : pardonne luy : de te nuire desormais il ne pourra, et proufitera à ta gloire. » Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur; et, ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul; et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre, et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en ceste maniere :

« En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience : n'interromps pas mon parler; ie te donneray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemi, mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains touts tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'aultres, desquels les peres avoyent tousiours combattu avecques moy, T'ayant si fort obligé, tu as entreprins de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entreprins de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compaignie, et de telle façon. » Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoy, adiousta il, le fais tu ? Est ce pour estre empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publicque, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernierement un procez, par la faveur d'un

simple libertin(*a*). Quoy! n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar? Ie le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honorent leur noblesse? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy : que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receue. » Et se despartit d'avecques luy en cette maniere. Quelque temps aprez il lui donna le consulat, se plaignant de quoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et feut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de conjuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre(*b*) : car sa

(*a*) *Affranchi*, qui se dit *libertus* en latin. — É. J.

(*b*) Le même duc de Guise, dont Montaigne a parlé au com

doulceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison : tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ! et au travers de touts nos proiects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient touiours la possession des evenements.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir de luy mesme, et qui eust les fondements trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit que luy qui aye besoing que la fortune preste la main à ses operations. Ie croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on vouldra : car nous n'avons, dieu mercy ! nul commerce ensemble. Ie suis au rebours des aultres ; car ie la mesprise bien tousiours : mais quand ie suis malade, au lieu d'entrer en composition, ie commence encores à la haïr et à la craindre ; et responds à ceulx qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Ie laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de

---

mencement du chapitre. Ce duc, assiégeant Orléans en 1563, fut assassiné par un gentilhomme nommé Poltrot — C.

griffes, pour se deffendre des assaults qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture de quoy elle fuit la dissolution. Ie crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prinses bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or, ie dy que, non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part : les saillies poëtiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bonheur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoist venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aulcunement en sa puissance; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur desseing? Il en est de mesme en la peincture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en touts ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognois-

sance mesme de l'ouvrier : un suffisant lecteur descouvre souvent ez escripts d'aultruy des perfections aultres que celles que l'aucteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chascun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il fault certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'chose : plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Ie suis de l'advis de Sylla (*a*); et quand ie me prends garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceulx qui les conduisent n'y employent la deliberation et le conseil que par acquit; et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à touts les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres, parmy leurs deliberations, qui les poulsent le plus souvent à prendre

(*a*) Qui ôta l'envie à ses faits, en louant souvent sa bonne fortune, et finalement en se surnommant *Faustus*, la Fortune, etc. PLUTARQUE, *Comment on se peut louer soi-même*, c. 9. — C.

le party, le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voyla pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honnesteté et de iustice; et puisqu'on est en doubte du plus court chemin, tenir tousiours le droict : comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing : et ne sçait on, quand il eust prins le party contraire, s'il eust eschappé la fin à laquelle son destin l'appelloit; et si (*a*) eust perdu la gloire d'une telle humanité.

(*a*) Et cependant il eût perdu.

Il se veoid, dans les histoires, force gents en cette crainte; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx, par vengeance et par supplices : mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est il mal aisé de se garantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volontez et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez; quiconque aura sa vie à mespris, se rendra tousiours maistre de celle d'aultruy (*a*) : et puis, ce continuel souspeçon qui met le prince en doubte de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion, estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut iamais le cœur d'en informer, disant qu'il aimoit mieulx mourir, que vivre en cette misere d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis (*b*) : ce qu'Alexandre

(*a*) Sénèque, *épître* 4. — C.

(*b*) Plutarque, *Dits notables des anciens rois.* — C.

representa bien plus vifvement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit presenté (*a*). Feut ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux : mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceulx qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, soubs couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruine et leur honte : rien de noble ne se faict sans hazard. I'en sçais un de courage tresmartial de sa complexion, et entreprenant, de qui touts les iours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : « qu'il se resserre entre les siens; qu'il n'entende à aulcune reconciliation de ses anciens ennemis; se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye. » I'en sçais

(*a*) Quinte Curce, l. 3, c. 6.

un aultre qui a inesperement advancé sa fortune pour avoir prins conseil tout contraire.

La hardiesse, de quoy ils cherchent si avidement la gloire, se presente, quand il est besoing, aussi magnifiquement en pourpoinct qu'en armes; en un cabinet, qu'en un camp; le bras pendant, que le bras levé.

La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemye des haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté de Syphax (*a*), quittant son armee, et abandonnant l'Espaigne doubteuse encores sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans ostage, soubs la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur et de la promesse de ses haultes esperances. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat* (1). A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours (*b*), prester peu et porter la

(*a*) *Pour gagner Syphax, pour l'attirer dans les intérêts des Romains.* — C.

(1) Ne pas contraindre les cœurs est l'art le plus sûr de les enchaîner. Tit. Liv. l. 22, c. 22.

(*b*) Cette maxime, qu'*à une vie ambitieuse et fameuse, il faut prêter peu aux soupçons, et leur tenir la bride courte*, paraît mal placée ici, surtout à cause du mot *au rebours*, qui semble la mettre en opposition avec ce qui précède immédiatement. Mais Mon-

bride courte aux souspeçons : la crainte et la desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desfiant de nos roys (*a*) establit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entière fiance d'eulx, à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinees et armees contre luy, Cesar opposoit seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles, et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne craignoit point de s'abandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle :

Stetit aggere fultus
Cespitis, intrepidus vultu; meruitque timeri,
Nil metuens. (1)

Mais il est bien vray que cette forte asseu-

---

taigne n'emploie ici ce mot que pour lier cette maxime avec ce qu'il avait dit avant de parler de Scipion, que *la prudence si tendre et circonspecte, est mortelle ennemye des haultes executions*. Dans l'édition *in*-4° de 1588, immédiatement après ces derniers mots, Montaigne avait dit, *à une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours, prester peu, et porter la bride courte aux souspeçons*. Ce qu'il a mis depuis entre deux, touchant Scipion, a rompu la liaison du discours, en séparant ces deux propositions qui étaient jointes fort naturellement ensemble. — C.

(*a*) Louis XI. *Voyez* les *Mémoires de Commines*, l. 2, ch. 5 à 7. — L'historien blâme fort cette action de Louis XI, qui, par là, se mit en grand danger. — C.

(1) Il parut sur une éminence avec un visage intrépide : inaccessible à la crainte, il mérita de l'inspirer. Lucain, l. 5, v. 316

rance ne se peult representer bien entiere et naïfve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la presenter tremblante, encores doubteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aulcune necessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Ie veis, en mon enfance, un gentilhomme, commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tres-asseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine; d'où mal luy print, et y feut miserablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant que en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant; et estime qu'une gratieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité, de confiance, con-

venable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succedé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la doulceur; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Ie lui reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoinct, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la debvoit avaller toute (*a*), et n'abandonner ce personnage : au lieu qu'il luy adveint, aprez avoir recogneu le danger de prez, de saigner du nez, et d'alterer encores depuis cette contenance desmise (*b*) et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effroyee : chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement et de penitence; cherchant à connïller (*c*) et se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrettes; et n'en est poinct où, en plus grande seureté, on les puisse exercer) : il y avoit de publicques et de notoires apparences qu'il

---

(*a*) *Il devait soutenir sa première résolution, sans abandonner son rôle.* — C.

(*b*) Soumise, du latin *demissus*.

(*c*) *Connïller*, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou, comme un timide *connil* ou lapin. — E. J.

n'y faisoit pas fort bon pour aulcuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suite. Le mien feut qu'on evitast surtout de donner aulcun tesmoignage de ce doubte; et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert; et qu'au lieu d'en retrencher aulcune chose (à quoy les aultres opinious visoyent le plus), au contraire, l'on solicitast les capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Iulius Cesar, ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement, il essaya par clemence à se faire aimer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux coniurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict, il print une tresnoble resolution d'attendre sans effroy et sans solicitude ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune; car certainement c'est l'estat où il estoit, quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié partout, qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses subiects machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent (*a*); Dionysius, en estant adverty, le feit appeler à soy, pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'aultre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent, et se vantast d'avoir apprins de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy feit compter six cents escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tresutile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant (*b*) les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menees qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, et qu'il ne se peult rien entreprendre de quoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes feit plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence; mais cette cy la

---

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*.—C.

(*b*) Montaigne dit ici *pourtant*, au lieu de *partant*, *c'est pourquoi* —C.

plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles (*a*) que ce peuple dressoit contre lui, par Matteo di Morozo, complice d'icelles, il le feit mourir pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir, qu'aulcun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu aultrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceulx qui le poursuivoyent, par la subtilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une troupe de gents de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un hallier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir : mais luy, sur ce poinct là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit deia si longtemps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy partout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les r'appella et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores

(*a*) *Monopole*, conjuration, conspiration. (Note.)

vaudroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continuelle d'un accident qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peult apporter sont pleines d'inquietude et d'incertitude, il vault mieux d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXIV.

DU PEDANTISME.

Sommaire. I. Si les pédans sont méprisés ou ridiculisés, c'est qu'ils n'ont qu'un faux savoir. Quelques philosophes modernes ne se distinguent que par leurs discours dédaigneux, leur inaptitude aux devoirs ordinaires de la vie. — II. Application dangereuse que l'on fait de la science. Caractères distinctifs des vrais et des faux savans. —III. Les sciences sont-elles utiles? La science est dangereuse sans le jugement: il vaut mieux apprendre des choses que des mots, et la justice que l'art d'argumenter. Différence entre l'instruction que recevaient les Spartiates et celle que recevaient les Athéniens.

Exemples: Archimède; Cratès; Héraclite; Empédocle; Thalès; Calvisius Sabinus; Turnèbe; François, duc de Bretagne; — les enfans des rois de Perse; la jeunesse

lacédémonienne; Astyages; Agésilas; Socrates; les Goths; Charles VIII.

Ie me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousiours un Pedante pour badin, et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous: car, leur estant donné en gouvernement, que pouvois ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation? Ie cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres: mais en cecy perdois ie mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay:

* Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque;

et est cette coustume ancienne; car Plutarque dict (*a*) que grec et escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'aage, i'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos cleri-*

(*a*) Plutarque, *Vie de Ciceron*, c. 2. — C.

cos non sunt magis magnos sapientes (1). Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, i'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile ; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere; lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, (*a*) perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid tout au rebours, des suffisants hommes aux maniе-

(1) Regnier traduit ainsi cette espèce de proverbe :

Les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Sat. 3 vers dernier.

(*a*) Les mots *il est nécessaire qu'il*, du commencement de la phrase, sont ici sous-entendus. — E. J.

ments des choses publicques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressçavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publicque, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps; leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire luges des droicts d'un procez, des actions d'un homme? ils en sont bien prests (*a*): ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre? eulx s'en mocquent, accoustumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature,

(*a*) Ceci est dit par ironie; il faut entendre : *ils en sont bien loin.*

et combien chascun de nous a eu de predecesseurs riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune (*a*). Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peincture platonique est bien esloingnee de celle qu'il fault à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publicques, comme ayants dressé une vie particuliere et inimitable, reglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx ci, on les desdaigne comme estants au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publicques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Odi homines ignavâ operâ, philosophâ sententiâ. (1)

Quant à ces philosophes, dis ie, comme ils estoyent grands en science, ils estoyent encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on

---

(*a*) Tout ce passage sur les philosophes est tiré du *Théétète*, dialogue de Platon.

(1) Je hais ces hommes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles Pacuvius, *apud* Aul. Gellium, l. 13, c. 8.

dict de ce geometrien de Syracuse (*a*), lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en practique à la deffense de son païs, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effets surpassants toute creance humaine; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le iouet, aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aile si haulte, qu'il paroissoit bien leur cœur et leur ame s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aulcuns, voyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculez : et celuy qui demanda à Crates, iusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response (*b*) : « Iusques à temps que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armees. » Heraclytus resigna la royauté à son frere : et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit son temps, à ioner avecques les enfants devant le temple : « Vault il pas mieulx faire cecy, que gouverner

(*a*) Archimède. Voyez Plutarque, *Vie de Marcellus*. — C.
(*b*) Diogène Laerce, *Vie de Crates*, l. 6. — C.

les affaires en vostre compaignie (*a*)? » D'aultres, ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la iustice, et les throsnes mesmes des roys, bas et vils; et refusa Empedocles, la royauté que les Agrigentins lui offrirent (*b*). „Thales (*c*), accusant (*d*) quelquesfois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard, pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie par passetemps d'en montrer l'experience; et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du prouſit et du gaing, dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoyent faire de pareilles. Ce qu'Aristote recite d'aulcuns, qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles; oultre ce que ie ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune de quoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de pro-

(*a*) Idem, *Vie d'Héraclite*, l. 9. — C.
(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Empédocle*, l. 8.—C.
(*c*) Idem, *Vie de Thalès*, l. 1.—C.
(*d*) *Blâmant.*— C.

noncer touts les deux, qu'ils sont et non sages et non prudents.

Ie quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode de quoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escholiers, ny les maistres, n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme! » et d'un aultre : « O le bon homme! » il ne fauldra pas de tourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur : « O les lourdes testes! » Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin? Escrit il en vers ou en prose? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelguesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi

nos pedantes (*a*) vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple: est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la plus part de cette composition? ie m'en vois escornifflant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car ie n'ay point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy cy; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place: nous ne sommes, ce crois ie, sçavants que de la science presente; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum* (1). *Non est loquendum, sed gubernandum* (2). Nature, pour montrer qu'il n'y

(*a*) Nos pédants. Du temps de Montaigne on écrivait *pedante*.

(1) Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 36.

(2) Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. Senec. epist. 108.

a rien de sauvage, en ce qu'elle conduict, faict naistre souvent, ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit, qui luictent les plus artistes prŏductions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* souffler pour souffler, mais nous en sommes à remuer les doigts. » Nous sçavons dire : Cicero dict ainsi; Voyla les mœurs de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes? que iugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain (*a*) qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, à fin que, quand il escheeoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aultre, ils suppleassent en sa place, et feussent tout prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents : et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies.

(*a*) Calvisius Sabinus. *Voyez Sénèque*, epist. 27. — C.

I'en cognois à qui quand ie demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le montrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le chæmp éstudier, en son lexicon, que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy (*a*). Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience (*b*), les eust prinses à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces : Me veulx ie armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca : Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? ie l'emprunte de Cicero. Ie l'eusse

(*a*) On trouve cette comparaison à la fin du traité de Plutarque, intitulé : *Comment il faut ouir*. — C.

(*b*) Cicer. *Quæst. Acad.* [illegible]

prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Ie n'aime point cette suffisance relative et mendiee : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy ; au moins, sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν, ὅστις οὐχ αὑτῷ σοφός.

« Ie hay le sage qui n'est pas sage par soy mesme (*a*). » *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret :* (1)

Si cupidus, si
Vanus, et Euganeâ quantumvis mollior agnâ. (2)

Non enim paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est. (3)

Dionysius (*b*) se mocquoit des grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maulx d'Ulysses,

---

(*a*) Cette traduction est de Montaigne, qui l'a insérée dans l'édition *in*-4° de 1588 : mais dans celle *in-folio* de 1595, on s'est contenté de citer le vers grec sans y joindre la traduction. C'est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *epist.* 15, *ad Cæsar. lib.* 13, *ad familiar.* — N.

(1) Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. » *Apud Cic. Offic.* l. 3, c. 15.

(2) S'il est cupide et vain, s'il est plus mou qu'une toison d'agneau. Juvén. sat. 8, v. 14

(3) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 1.

(*b*) Dans toutes les éditions, on trouve *Dionysius* ; cependant les sages réflexions que Montaigne attribue ici à ce prétendu Dionysius, c'est *Diogène le Cynique* qui les a faites, comme on

et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs qui s'estudient à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, i'aimerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à iouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez dadvantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presumptueux, qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflee, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de touts les hommes, ceulx qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; et seuls, entre touts les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples (*a*) estoit suyvie, « ou qu'ils

---

peut le voir dans la vie de ce philosophe, écrite par Diogène Laerce, *l.* 6, *segm.* 27 *et* 28.—C.

(*a*) Platon, *In Protagorâ.*

le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien ils estimoient le prouſit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine, » mes paidagogues se trouveroient chouez (*a*), s'estants remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçavanteaux; comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez mesme du sens commun : car le païsan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles; mais qu'un aultre les accommode : ils cognoissent bien Galien; mais nullement le malade : ils vous ont desia rempli la teste de loix; et si, n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses; cherchez qui la mette en practique.

I'ay veu chez-moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceulx cy,

(*a*) *Déchus de leur espérance.* — C.

contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à desbattre, pensant tousiours respondre aux obiections qu'on luy faisoit : et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

> Vos, ô patricius sanguis, quos vivere par est
> Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ. (1).

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait aultrement façonné : comme i'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane (*a*), qui sont choses de

(1) Nobles patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens. Pers. sat. 1, v. 61.

(*a*) C'est-à-dire, *à la manière des courtisans.*

ueant : et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Ie l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Queis arte benignâ
Et meliore luto finxit præcordia Titan, (1)

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la sciènce : les aultres y adioustent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style : et encores que ces deux pieces soyent necessaires, et

(1) Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie. Juven. sat. 14, v. 35.

qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aultre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ; (1)

« à quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleust à Dieu que, pour le bien de nostre iustice, ces compaignies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science! *Non vitæ, sed scholæ discimus* (2). Or, il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer: il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre: et, s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là; c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage; *Ut fuerit melius non didicisse.* (3)

A l'adventure, est ce la cause que et nous et

---

(1) *Apud Stob. tit.* 3, *p.* 37, *ed. Aurel. Allobrog.* 1609, *in-fol.* Montaigne a traduit ce vers grec immédiatement après l'avoir cité. — N.

(2) Nous n'apprenons pas à vivre, mais à disputer. Senec. epist. 106.

(3) De sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir rien appris. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 1.

la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretaigne, fils de Iean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit, « qu'il l'en aymoit mieulx; et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoinct de son mary. »

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores auiourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est auiourd'huy proposee, par le moyen de la iurisprudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses (*a*) qu'elles feurent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire? *Postquàm docti prodierunt, boni desunt.* (1) Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

(*a*) Misérables, viles.

(1) Depuis que l'on voit tant de savants, il n'y a plus de gens de bien. Senec. epist. 95.

Mais la raison que ie cherchois tantost, seroit elle pas aussi de là, que, nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx (*a*) que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnant aux lettres, ou si courtement (retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre; et de ces gents là, les ames estants, et par nature, et par institution domestique, et par exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner iour à l'ame, qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver, sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye (*b*). Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas;

(*a*) A l'exception de ceux.

(*b*) *Qui le renferme comme dans un* étui.—E. J.

et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme, il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσώτους *ex Aristippi*, *acerbos ex Zenonis scholâ exire* (*a*).

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aul-

(1) Il sortait, disait-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et des esprits rigides et austères de celles de Zénon. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 31.

tres nations font les lettres. Platon dict (*a*) que le fils aisné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : aprez sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et aprez sept ans le duisoient (*b*) à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le disposoient entre les mains de quatre; le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier luy apprenoit la religion; le second, à estre tousiours veritable; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse ieunesse, desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de

(*a*) Dans le premier Alcibiade, p. 32. — C.

(*b*) *Le formaient, le dressaient.* — E. J.

vaillance, prudence et iustice : exemple que Platon a suivy en ses loys. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnoient et loüoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire : et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon (*a*), demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : C'est, dict il, qu'en nostre eschole, un grand garson ayant un petit saye (*b*), le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur, m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remonstra que i'avois mal faict; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir prouveu à la iustice, qui voulòit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit : et dict qu'il en feut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω (*c*). Mon regent me feroit une belle ha-

(*a*) Dans sa *Cyropædie*, l. 1, c. 3. — C.

(*b*) C'est le vêtement des Gaulois appelé *sagum*. — E. J.

(*c*) *Je frappe*. C'est le premier paradigme des conjugaisons grecques. — E. J.

rangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin : et puisqu'il est ainsi, que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie, et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaüs ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes, » respondit il (*a*). Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produict des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee : à Athenes, on apprenoit à bien dire; et icy à bien faire : là, à se desmesler d'un argument so-

(*a*) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

phistique, et à rabbattre l'imposture des mots captieusement entrelacez; icy, à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabbattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles; ceulx cy, aprez les choses : là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue; icy, une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater, leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur pays! Quand Agesilaüs convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit à sçavoir, la science d'obeïr et de commander. » (*a*)

Il est tresplaisant de veoir Socrates, à sa mode, se mocquant de Hippias (*b*), qui luy recite comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter; et qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol; que ce sont gents idiots qui ne sçavent

(*a*) Plutarque, dans le même traité. — C.

(*b*) Platon, *Hippias Major*, p. 96 et 97. — C.

ny mesurer, ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rythme, s'amusants seulement à sçavoir la suitte des roys, establissements et decadences des estats, et tels fatras de contes : et au bout de cela, Socrates, luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privee, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit (*a*) et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples egalement duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Ie treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust savante. Les plus belliqueuses nations, en nos iours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan (*b*), nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre

(*a*) *Afferinit*.—E. J.
(*b*) *Tomerlan*.—E. J.

à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysyfves (*a*). Quand nostre roy Charles huictieme, quasi sans turer l'espee du fourreau, se veid maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperee facilité de conqueste, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoreux et guerriers.

(*a*) Plusieurs auteurs citent ce fait après Philippe Camérarius, *Medit. Hist.* Cent. III, c. 51, où il cite lui-même G. B. Egnatius. — C.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR. . . . . *Page.* v
ÉLOGE DE MONTAIGNE. vii
PRÉCIS DE LA VIE DE MICHEL DE MONTAIGNE. . . xli
PRÉFACE SVR LES ESSAIS DE MICHEL, SEIGNEVR DE MONTAIGNE, PAR SA FILLE D'ALLIANCE. 5
ADVERTISSEMENT DE L'AUTHEUR. 63

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. Par divers moyens on arrive à pareille fin. 65
CHAP. II. De la tristesse. 73
CHAP. III. Nos affections s'emportent au delà de nous. 80
CHAP. IV. Comme l'ame descharge ses passions sur des obiects fauls, quand les vrays lui defaillent. 94
CHAP. V. Si le chef d'une place assiegee doibt sortir pour parlementer. 99
CHAP. VI. L'heure des parlements, dangereuse. . . 104
CHAP. VII. Que l'intention iuge nos actions. . . . 109
CHAP. VIII. De l'oysifveté. 112
CHAP. IX. Des menteurs. 115
CHAP. X. Du parler prompt, ou tardif. 125
CHAP. XI. Des prognostications. 129
CHAP. XII. De la constance. 138
CHAP. XIII. Cerimonie de l'entreveue des roys. . . 143

CHAP. XIV. On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison. . . . . *Page.* 146
CHAP. XV. De la punition de la couardise. 148
CHAP. XVI. Un traict de quelques ambassadeurs.. 152
CHAP. XVII. De la peur.. 158
CHAP. XVIII. Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort. 164
CHAP. XIX. Que philosopher c'est apprendre à mourir. 170
CHAP. XX. De la force de l'imagination.. 202
CHAP. XXI. Le prouſit de l'un est dommage de l'aultre.. 223
CHAP. XXII. De la coustume, et de ne changer ayseement une loy receue. 225
CHAP. XXIII. Divers evenements du mesme conseil. 258
CHAP. XXIV. Du pedantisme. 278

FIN DE LA TABLE.

00101740

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 20 February, 2016